T. XXXVI. N° 24. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 15 Mars 1929

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Les augures de Genève

I

Les vedettes.

Journalistes, femmes du monde, jeunes abbés démocrates, leurs lecteurs, leurs dîneurs et leurs boys-scouts, dans une farandole qui nous étourdit, chantent et dansent les louanges de la Société des Nations, *cette entreprise de bonté internationale.* Mon Dieu, serait-ce possible ! Qu'il y aurait d'agréments et d'avantages dans cette nouvelle ! Et qui n'aimerait rêver là-dessus? Ah ! moi surtout, quelle émotion j'aurais de penser que les peuples sont occupés à devenir bons !

Voilà trente-cinq ans qu'à ce sujet je promène une déception. J'étais tout petit : j'entendais mes parents, à table, parler de l'affreuse guerre du Transvaal, de la férocité des Anglais, des Boërs héroïques. Un jour, on annonce que le président Krüger, cette figure de légende, se rend en Europe pour implorer la pitié des grandes nations. Du coup, je ne dors plus, je rêve tout haut, je me vois courant à sa rencontre. J'apprends qu'il est en Italie, qu'il

traverse l'Allemagne ; je demande : « Alors... Allemands, Italiens ont déclaré la guerre à l'Angleterre?... » On me répond : « Pas encore ! Mais le Président arrive en France, à Paris ! » Et on m'emmène sur le balcon de mon grand-père pour le voir passer. Je répète : j'étais haut comme une botte, je n'avais qu'un cœur d'oiseau ; je ne prétends pas que j'étais bon, les enfants ne sont que de petits hommes ; mais il y a chez tout enfant le besoin impérieux de la justice qui pousse en lui comme les fleurs éphémères, ravissantes au matin, fanées dès le crépuscule ; mon cœur battait d'attendre ce héros malheureux, et j'étais sûr que la foule, française comme moi, qui l'attendait comme moi, allait l'arrêter pour se donner, le défendre, partir contre l'ennemi cruel. J'escomptais le miracle. J'étais à l'âge de la féerie.

Il ne se passa rien. Ce fut Krüger qui passa.

Je le revois toujours, avec sa tête de veuf et son haut chapeau noir. De braves gens l'acclamaient, contenus par la police. Il est retourné dans son pays... pour y mourir. Il faudra que j'écrive un jour, avec tout ce que j'ai d'âme, un éloge de la mort.

La guerre ! Les guerres ! Mais depuis que je suis né, ce ne fut qu'une suite de guerres, entre bons peuples. L'*Illiade*, l'*Énéide* n'étaient rien, puisqu'en somme ce pouvait être des fables ! Un petit Français ne se représente pas qu'Achille ait pu être son grand-père, mais il ne pense plus à jouer, lorsque sa mère raconte les horreurs du siège de Paris, le ciel gris aux lueurs sanglantes, le froid, la faim, les obus.

— Oui, mon petit, on mangeait du rat ! Ton grand-père était garde national à la porte de Clichy. Il neigeait. J'entendais chaque nuit le bombardement. Ah ! la cruelle Allemagne !

Premières terreurs sur ce mot-là. Mais d'autres peuples, bientôt, vont se disputer l'honneur de mettre le drame dans nos esprits. La cruelle Amérique coule les vaisseaux de l'Espagne, et contre le droit des gens met la main sur Cuba. Puis c'est le cruel Japon poignardant, « notre bon géant russe ; » les cruels Italiens tirant sur les gazelles de la Libye ; le Turc enfin, le Grec, le Serbe, le Bulgare, mêlant leur sang si cruellement ; jusqu'au jour où le Boche inhumain rentre en Lorraine, et brûle et tue. Quelle fête, après toutes ces délicatesses, de penser qu'on pense à la bonté !

Il doit falloir, pour la proposer, bien avant même de l'imposer, des hommes ayant l'aspect qu'avait le colosse de Rhodes. « A Genève, on ne doit voir que des géants ! » me disais-je. Était-ce donc l'homme que je suis ou bien l'enfant que j'étais, qui partit, un soir de septembre, dans ce train où je ne vis que des Asiatiques jaunes et noirs? Sombres yeux ; dents en or. Oh ! puissance des couleurs ! Avant même d'être en route, j'avais retrouvé mon âge et mon cœur résigné, et je m'endormais, songeant que le sommeil est le grand remède contre les drames du monde.

C'est louable, c'est excellent de passer une frontière en dormant ; et je dormis jusqu'à Genève, où les hommes du chemin de fer m'éveillèrent. Des Suisses, donc, ils avaient l'air bon. Ils me dirent d'une lourde voix :

— Si monsieur vient pour l'Assemblée, il arrive comme il faut. C'est ce matin que parle Priand !

Annonce dorée de respect. Aussi je m'étonnai moins quand un quart d'heure plus tard, le portier d'hôtel, un Vénitien, s'empressa dans ma chambre :

— On ouvlila les valises à Mésieur ! On langela tout ! Qué Mésieur coule entendle Bliand !

Il n'y avait pas d'envie, mais de l'ardeur dans son exhortation. Un peu de plus, il m'aurait poussé dehors.

J'étais sur la rive droite, dans le soleil. Briand parlait sur la rive gauche, à la salle de la Réformation, dans l'ombre. Il fallait traverser le lac : je sautai dans une vedette. L'homme qui la conduisait reconnut un Français ; il l'était aussi ; et il gouvernait mal, nerveux de penser que son ministre allait parler ; si bien qu'il me dit en abordant de travers :

— Monsieur a de la chance d'entendre Briand ! Pourvu qu'il nous conserve la paix !

Priand ! Bliand ! Briand ! Trois notes sur un même air. C'est à croire que cette Société des Nations n'a qu'un membre, et qu'ils le voient tous, ces hommes du peuple et de trois peuples, sous la forme d'une colombe tenant le brin d'olivier. Je connais une autre forme à ce Français dont ils parlent.

Comme chaque fois qu'un spectacle est annoncé, les pauvres hommes, qui se fuient eux-mêmes, accourent. Piétons, autos marquent de la hâte et de la curiosité. Et on se presse à la porte de cette salle, où je pénètre... en même

temps qu'un Allemand. Ce n'est pas que je le connaisse, ni qu'il ait dit ce qu'il est, mais il vient de saluer un collègue, et je sais que dans les cinq parties du monde il n'y a que l'enfant d'une femme de Germanie pour avoir tant de poids dans la grâce. Un Allemand : c'en est un ! Je ne suis pas habitué d'en voir. Mais depuis quinze ans bientôt je n'ai pu vivre un seul jour sans penser à l'Allemagne, comme je pense à la mort. Ainsi je regarde cet homme avidement. S'est-il battu? Qui a-t-il tué? Comment sont ses mains? Il faut me prendre tel que je suis : cent questions pathétiques m'assaillent, aussitôt que je rencontre un exemplaire de cette race qui a voulu détruire la mienne. Peu m'importe les nouveaux aspects du problème, les protestations de Berlin, les faiblesses de Paris ! Je ne saurais dévisager d'Allemand sans un trouble où se mêlent stupeur, méfiance et mélancolie...

La salle s'appelle la salle de la Réformation. Est-ce dans l'espoir que certains s'y réforment? Puissé-je alors y être attentif à tout !

Qu'elle est morne, et banale ! Comme elle déçoit ! Manque de génie, monsieur l'architecte, c'est grave ! Personne ne comprendra pour qui, pour quoi vous l'avez faite. Est-ce à la gloire de Dieu? Quelle déchéance alors d'y enfermer des députés ! On me dit qu'il y avait un orgue, mais il est étouffé sous des tentures : Briand aurait-il fait le mauvais œil à cette concurrence? Enfin, ces murs fastidieux, sans noblesse, doivent-ils contenir de pieuses ardeurs, des ivresses musicales, des bâillements sur la paix? Levons le nez ; oh ! cette verrière ! Qu'elle ferait bien au-dessus d'une halle aux poissons !...

Si du moins l'on avait eu l'idée de donner la forme d'un cirque à ce lieu, où des hommes viennent se voir des quatre coins du monde. Je ne le dis pas pour que des clowns fassent leurs tours sur une piste. Je ne pensais pas aux clowns, mais à ceux qui ont tant besoin d'être ensemble, et de se dévisager. Vous les mettez en rangs d'oignons, les uns derrière les autres ; êtes-vous sûrs que le dos d'un ennemi va suffire pour fortifier la paix? Serait-ce trop d'une vraie figure? Enfin, c'est fait et bien manqué. Asseyez-vous, messieurs les délégués des quarante-neuf nations, sans vous soucier de mon sentiment. Sentez vous-mêmes, tâchez de penser, et que Dieu vous

garde, tandis que Briand parlera. Car Briand va parler ! Que tout ce que je dis est oiseux dans une pareille minute ! Ces journalistes qui se pressent, ces femmes du monde qui courent, et qui montent en haletant : « Pourvu... qu'il y ait encore... de la place ! » toutes et tous sont la proie du plaisir qu'ils escomptent de Briand. Les journalistes, en leurs feuilles éphémères, vont vite écrire sur lui, et ces femmes du monde, minces dans leurs robes de thé qu'elles ont mises dès le matin, parleront, pour ne rien dire, de lui, toute une saison. La vanité fait signe : ils s'engouffrent, avec amour du vide, dans cette salle qui s'emplit. Les délégués sont à ras de terre, la presse se tient penchée sur le premier balcon ; et ces dames palpitent, sous le plafond de la galerie supérieure.

Ayant regardé les délégués d'en bas, j'ai grimpé en haut pour voir comme on les voyait, là où on ne les voit plus. Mais on les devine. Les femmes y aident.

— Regardez, ma chère, regardez Briand !

— Je ne distingue pas.

— Ah ! moi je distingue ! Cet homme m'attire. Je vois qu'il est à sa place et ne se soucie de personne. Je l'aime ! Il est charmant !

— Je l'aimerais aussi, dit l'autre, mais il est sale.

— Sale? Pas du tout, dit la première, il est nature. Je le vois à Cocherel. Nous avons une propriété près de lui. Je ne dis pas qu'il change souvent de chemise ; qu'est-ce que cela peut nous faire? Mais il aime la terre ; et... il est de sa couleur.

— Ah ! il aime tant la terre? Je croyais qu'il était né...

— Au bord de la mer, oui, et il l'aime aussi ! C'est un grand compréhensif... C'est ce qui le rend captivant. Cet homme-là me passionne !

Une troisième fait savoir qu'elle est revenue des eaux pour l'entendre. Une autre n'est pas partie : elle froisse une dépêche. Voilà son mari malade. Ah ! cet homme n'est pas fort ! Heureusement que sa mère peut le soigner. Elle espère pouvoir prendre le train sitôt après le discours. Enfin, il se dépense sur ces sommets une chaleur amoureuse qui m'enveloppe et me fait craindre de paraître indiscret. Je descends parmi les journalistes. Ils taillent leurs crayons, et soufflent sur le bois taillé qui s'envole pour retomber en miettes sur les crânes des délégués. C'est un signe d'indépendance. Vertu qui vaut l'amour, et je

m'attarderais à la chanter, si de cette galerie la vue de ces délégués ne captivait pas mon attention. Moi aussi, comme cette femme dans l'ivresse, voici que je vois Briand, et même je ne vois plus que lui. Car il se distingue — c'est vrai — par la manière dont il se tient, dont il est seul à se tenir au milieu de tous ces hommes qui siègent. A tous, voilà leur grave fonction : ils sont venus pour siéger. De Finlande ou d'Amérique c'est pour remplir un siège qu'ils ont quitté leur femme, leurs enfants, le pays de leur âme, et qu'ils ont supporté souvent trois semaines de mer et de voyage offensant. Bateau, chemin de fer, hôtels, ils ont enduré tout, pour être enfin des hommes qui siègent ! Les voici donc siégeant, d'abord avec ce que la nature leur donna pour siéger, mais surtout avec un impayable air de solennité que leur mère, occupée par ailleurs, la chère femme, oublia de garder pour elle à leur naissance. Et ils siègent renversés sur leurs sièges, épanouis par le fait qu'ils sont en train de siéger. Or, seul Briand ne pense pas à son état de siégeur, et au lieu de s'étaler, il se ramasse, au lieu de dresser son nez et de faire pointer son ventre, il baisse la tête et il tend le dos. On voit sa bosse, ses cheveux, sa main qui pianote sur une table où il n'y a rien, ni plume, ni papiers, ni serviette, ni dossiers, ni quoi que ce soit qui serve à lire ou à écrire. Les autres siègent et se sentent siégeant. Lui va parler et se sent parlant : cette main nerveuse scande par avance un discours qu'il répète. Les autres l'attendent, calés dans leurs fauteuils. Lui se prépare à se lever : déjà il se plie en deux. Il sait bien ce qu'il va dire, mais il ne sait pas comment. Un discours n'est pas un exercice littéraire ; c'est un acte ; il va donc prendre le vent, puis se lancer ; et... il étonnera le monde ! Du moins il l'espère... les autres aussi. Dame, il a fait ses preuves. En 1926, lors de l'entrée de l'Allemagne, le jour où il s'écria : « Arrière les canons ! Arrière les mitrailleuses ! » il avait tellement emporté les cœurs, que le président bégayant d'émotion, dut déclarer : « Nous sommes trop émus... pour examiner la suite de l'ordre du jour.. La séance est levée ! » Il se pourrait qu'on revécût ces poignantes minutes-là ! Et c'est pourquoi les huissiers qui se tiennent dehors, les dactylos des salles voisines, sont frémissants de ne pas pouvoir entrer. Comme je sors, en passant d'un étage à l'autre, une jeune fille me demande :

— Est-ce qu'Il a commencé, monsieur?

Je n'ai pas le temps de répondre, qu'une autre a répliqué :

— S'Il avait commencé, monsieur ne serait pas sorti!

Me voici au rez-de-chaussée, devant les délégués, alignés comme en classe. Je suis au pied de la tribune où est en train de pérorer quelqu'un d'inécoutable, un de ces innombrables hommes qui ajoutent au mystère de la vie : énigme cruelle déjà, lorsque c'est le génie qu'elle anime! mais pourquoi habite-t-elle tous ces fâcheux? Quel est leur but? leur sens? On voit la place qu'ils tiennent ; on les juge parce qu'on les jauge. Et puis?... Enfin, c'était l'un de ces problèmes vivants qui parlait, qui émettait des sons ; ces sons ne nous gênaient guère ; et quelqu'un put me faire voir que les nations étaient rangées par ordre alphabétique. — Afrique du Sud, Albanie... l'Allemagne! Les Allemands sont là au premier rang, à droite de la tribune. Ils seront tout à l'heure à deux mètres de Briand, qui va leur parler dans les yeux, et « en toute franchise, ben voyons! » Il ne se forcera donc pas. Il pourra, en fin de phrase, leur envoyer un coup d'œil, un coup de coude. Il dira : « Quoi?... Alors?... Ah! Messieurs, pensez voire! » Et ils recevront tout, ils éprouveront tout, puis de ce tout-là ils étoufferont, ils éclateront. Pour bien comprendre un drame, ne faut-il pas d'abord placer les personnages?

Il faut aussi les peindre, avant que le drame commence.

Il y a donc toute une brochette d'Allemands, de ces hommes à qui nous devons quinze cent mille morts, tués à la fleur de l'âge parce qu'ils avaient le malheur que leur patrie fût désirable! Ah! je les regarde, je ne me lasse pas de les regarder ; je les regarderai tout le temps que cet autre, qui est à la tribune, parlera des intérêts économiques, des intérêts philanthropiques, de tous ces intérêts sans intérêt. Je suis là, immobile, je voudrais avoir cent yeux comme Argus pour comprendre ce que signifient ces traits, ces yeux, ces souffles, ces crânes d'Allemands. Je les regarde ensemble, puis un à un. Ils ne se ressemblent pas. Ils sont tous de l'Allemagne, donc pour moi tous à craindre, mais de la Haute-Silésie jusqu'à la rive rhénane, il y a sur la terre allemande tant de types d'humains. Quelques-uns sont là, côte à côte, différant comme chez nous le Flamand du Provençal, et avant que Briand parle, ils se tiennent, regardent et pensent, chacun selon sa nature.

La première place est prise par Herr Hermann Müller, chancelier du Reich. Beau titre ! L'homme ne vaut pas. Il est vulgaire, épais. Sa large face n'indique rien qui soit noble ou viril. C'est un être comme il s'en relèvera des millions de milliards au Jugement Dernier. Mais il est à la fois luisant et timide, ce qui lui confère de la niaiserie, car puisqu'il luit, il devrait souffrir qu'on le considère. Enfin il n'est pas inspirant. C'est un blond, un fade, avec quelque chose de comestible dans le rose de l'oreille. Et il ne sait que faire, le malheureux, de ses mains qui sont lourdes, sans zèle, sans adresse, sans esprit. Pourquoi est-ce là un chancelier? Ironie du hasard? Ou vieux compte à régler entre le Diable et l'Allemagne? Il pourrait aussi bien s'intituler brasseur, s'occuper du houblon, de la levure, de la mise en fûts.

Son voisin, c'est le docteur von Schubert. Ah ! celui-là... comment le regarder plus d'une minute, tant il est rouge, si rouge, d'un rouge terrible, d'incendie ! Son visage flambe. Le feu y ravage tout, sauf les yeux, qui sont blancs et hagards. Dans sa panique, il dévore sa moustache... Il paraît qu'il était à Londres quand la guerre éclata. Il paraît qu'il n'est pas sot. Il paraît... Qu'importe les apparences ! Il brûle, il brûle comme nos villages brûlaient...

Le chanoine Ludwig Kaas est assis auprès de lui. C'est un docteur-professeur en science théologique. Il sort d'une stalle de la cathédrale de Cologne. Il se tient droit, le visage est ferme, et le regard net ; les cheveux sont taillés en brosse. Tout est logique imperturbable chez ce prêtre. Tout respire la satisfaction du calcul et du raisonnement : port de tête, hautes pommettes, et cette main fine soutenant le menton avec la joue. Chanoine capitulaire ; prélat pontifical ; membre du Reichstag ; il est au service de Dieu et des hommes ! De quels hommes, mon Dieu ! N'est-ce pas à Dieu qu'appartiennent tous les hommes? Cela, l'a-t-il calculé?

Le suivant s'intitule « ambassadeur en disponibilité ». Certes, on se souvient de ses ambassades ! Comte von Bernstorff — et il ressemble à de Moltke. Rasé, ridé, cheveux frisant sur les tempes. C'est l'Allemand de l'autre guerre, du siège de 70, et il semble être là, afin qu'aucun souvenir ne soit perdu surtout ! Personne, ni ennemi, ni ami, ne convient qu'il est intelligent, mais je ne l'ai pas entendu parler

de lui-même. Alors... Ce qui est sûr, c'est qu'il était un homme fini ; il a retourné son uniforme ; on le prend pour un autre ; c'est un rôle qui le mènera au moins jusqu'à ses funérailles.

Enfin, voici le baron, député populiste, von Rheinbaben. Faut-il en croire ses yeux? Je frotte les miens pour être sûr... que je n'exagérerai pas. Mais la nature exagère seule, plus forte que l'imagination. C'est elle qui a fait « le boche » ; ce n'est pas nous ! Et le boche, le voici, le vrai, celui de 14. C'est la guerre à l'allemande, le hussard de la mort, l'homme des châteaux pillés, des arbres coupés, des vieillards au poteau. Il faut un effort pour détailler ses traits. On a tellement envie de fermer les yeux par détresse... ou par pitié. Mais les yeux fermés, on le verrait mieux encore, cet albinos, d'une pâleur spectrale, avec sa prunelle de perdrix et ses cils blancs, qui battent. Quoi ! Ici, à la Société des Nations ! Et il vient pour la paix, pour des discours, pour des mamours ! Ah ! Ah !... Pas un n'aura le courage de lui parler. Si !... Briand !

Et c'est son tour. L'autre bonhomme a fini, descend, disparaît.

— La parole est à Son Excellence...

Briand a compris, il s'est levé. Pas tout à fait. Son dos, maintenant, refuse de se dresser ; mais enfin, sauf la bosse, il est debout, et se dirige vers la tribune. Doucement, à petits pas. Il paraîtrait ému, s'il se hâtait. Tandis qu'il à l'air d'aller chez le marchand de tabac, la jambe paresseuse, les mains dans ses poches. Or il va dire publiquement « des choses » sur la paix et la guerre à ces Messieurs de l'Empire allemand.

— Il est inouï ! Quel autre approche de ce naturel ! pensent les femmes.

— Admirable dégaine ! se disent les journalistes.

Et les délégués du Reich le regardent passer avec un étonnement où il y a de l'inquiétude.

Il est maintenant à la tribune, face au public, où rien ne remue ; c'est saisissant, mais d'abord, dans ce silence qui lui est une volupté, il se place, il installe sa laideur.

Il a l'air d'une proue de vieille galère qui va sortir du port. L'auditoire, devant lui, est à la fois la vague et le vent. Il va les prendre en étant pris, car chacun retient son souffle pour le lui donner, et le départ sera l'accord,

l'équilibre établi entre les éléments et le vieux bateau.

— Messieurs...

Il a confiance ; il se lance. Et allez donc, vogue la galère !

— Messieurs... j'seus venu apporter dans c'débat l'point de veue d'la dèlègation française.

Première phrase qui est un lent gémissement : c'est la carcasse qui se met en route... L'attention redouble. Et le voici qui, parti, commence de naviguer au milieu des poissons attentifs, de quelques requins — c'est la presse que je veux dire — et des sirènes, là-haut. Il est parti ; il se laisse porter. On dirait un grincement dans les mâtures, quand toujours immobile, les bras et le buste ne faisant qu'un, tête en avant, il dit :

— Lorsque j'jette un r'gard synthètique sur l'œuvre accomplie par la Société des Nations, quand j'vois dans c't Europe les feumées qué montaient, ces germes qué fermentaient...

Il y a là des verbes actifs qui agissent sur ceux qui écoutent, et qui les redressent en les charmant. Il le sent. Il s'en va sur une mer qui déjà s'émeut. C'est un danger, mais c'est une force. Il faut prendre garde, voilà tout, il faut être à la manœuvre. Et soudain de la vieille proue un homme va se dégager ; le vieux bateau se change en capitaine.

Pour bien montrer comme il s'anime, il sort une main de sa poche, celle qui est du côté de l'Albanie, parce qu'il n'est pas encore tout à fait temps d'entrer en contact avec l'Allemagne ; un frémissement parcourt sa bosse, l'œil s'éclaire, la voix aussi, et l'on entend :

— Ben alors, j'vous l'demande à vous, messieurs, qu'êtes ânimés d'l'esprit d'lâ Sôciété des Nations, à quel moment d'l'histouère eune institution a-t-elle pu jouer un rôle pareil?

Cette fois de la main, de la tête, de la bosse et de la voix il est parti des ondes, qui viennent de rendre aux auditeurs leurs bonnes formes d'humains, et ils sont comme béats de leurs deux métamorphoses. Ils ne savent pas très bien ce qui leur est arrivé. Il n'y a pas eu que l'œuvre des seuls mots. Comme je disais, c'est la vieille proue qui s'humanise. Elle était menaçante ; l'homme ne l'est plus. Il est aussi laid, aussi gris, du mauvais teint des bois lavés, mais du fait qu'il navigue, le voilà comme un ciel maritime, changeant, plein de reflets ou plein d'ombres : un grain, un coup de soleil ; il vous trempe, puis il vous réchauffe. De même Briand a deux

natures, dont il use coup sur coup, l'une qui crève sur votre dos, l'autre qui vous veut du bien. Il est arrivé avec un air las, mais agressif. Puis il s'est détendu, il s'est ouvert, il s'est confié... Pas pour longtemps ! Le voilà qui retrouve une vieille rancœur, une vieille nuée noire, dont il inonde les délégués :

— Oh ! j'sais bien c'qu'on nous r'proche ! Des discours au lieu d'actes ! Eh ben, messieurs, c'est point vrai ! Locarno n'est point un discours, c'est un acte ! L'traité d'Paris, auquel j'ai mis toutes mes forces, c'est point un discours, c'est un acte !

Il a rentré ses mains dans ses poches. Il donne de la tête contre l'Assemblée :

— Et de même, les armements. Certains disent : « Ils ont augmenté ! » J'ai étudié soigneusement c'te question. J'peux vous l'dire, messieurs, c'est point vrai !

L'Assemblée est troublée. Une telle mauvaise humeur, cette fois-ci, est touchante. Au point qu'elle l'a touché lui-même : est-ce qu'un bon orateur ne doit pas être le premier ému?

— Alors, messieurs, soyons francs !

Et voilà la main droite qui s'envole sur l'Allemagne. Une main fine d'homme habile, une main douce et précieuse, une main qui n'a pas l'air d'être à cette figure-là. Il semble presque à l'Assemblée que cette main c'est la colombe tant désirée. Et aussitôt, Hermann Muller baisse les yeux.

Briand ne s'y attendait pas. Stresemann l'aurait regardé. Briand a un sursaut :

— L'honorable chancelier du Reich affirme qu'l'Allemagne est désarmée ! Ah ! messieurs, moi j'réplique : C'te fois-ci, faut s'entendre, faut r'garder les choses entre nous, faut qu'nous disions c'que nous pensons à c't égard-là !

La main reste tendue vers ceux qu'elle sollicite, et la voix coule et chante gravement, voix aussi éloignée des mots vulgaires qu'elle vient de répandre, que la main diffère de l'homme qui la tend. Double nature, visible à chaque minute. Constant effet de surprise. Et merveilleux instinct pour passer de l'une à l'autre.

Il vient de pousser à fond l'élan sentimental, et il est dans ses grands accords. Allons-y ! C'est le moment de dire ce qu'il a à dire, sans y regarder. L'Allemagne a désarmé? Pas totalement, messieurs, soyons francs !

— L'Allemagne, elle a eune armée de cadres, mais elle a surtout eun immense réservoir d'hommes magnifiques, messieurs ! d'hommes héroïques, messieurs ! d'hommes inouïs, oui, messieurs ! Alors... entre nous, disons la vérité, espliquons-nous, et voyons clair, et M. le Chancelier, faudra qu'il dise pareil, s'il se place pas sur un plan qu'est un plan d'propagande !

Ah ! le beau mouvement, la bonne chaleur ! Comme cette voix sait se placer ! Comme elle attend elle-même son propre écho ! Puis, quel courage ! Quelle âme ! La salle n'y tient plus : tout le monde applaudit.

— Je vous ai prévenue : c'est un homme inouï ! répètent les femmes.

Et le représentant de l'Éthiopie, le Bettoadded Guetatcheou se met à rire au milieu des applaudissements, à cause d'un geste, qui fut impayable, un geste où la main, la tête, la bosse ensemble se sont avancées vers les Allemands, et se sont offertes... comme pour trinquer ! Or la main conservait son aristocratie, sérieuse et séduisante, mais la tête, en dépit des paroles, était comique, car l'œil trichait, le menton fuyait, et... il y avait bien de quoi rire pour qui ne sait pas le français.

Cependant les Allemands sont très loin d'être gais. Cette bonhomie d'homme de faubourg vient de leur faire l'effet d'une offense. Et tous ensemble ils se sont raidis : Herr Müller croise les bras, le chanoine Kaas pince les lèvres. Briand se détourne, et sans perdre sa chaleur, les yeux sur M. le délégué du Chili, il s'écrie:

— Messieurs, c'qu'il domine tout c'débat — faut parler franchement, est-ce pas? — c'est l'esprit de paix ! Or, c't esprit-là, c't eune fleur d'heumanité délicieuse, mais qu'est fragile, qué peut mourir ! Faut pas grand'chose ! Ceux qué conduisent les peupes, ils peuvent décevoir les peupes !

Là-dessus, comme il devine, comme il sent que rien ne bouge du côté de l'Allemagne, (c't Allemagne, pourtant, elle est sentimentale !) comme il est déçu et blessé, il rappelle sa vieille rogne, et il dit :

— Dame, seulement, c'est vrai qu'on n'a pas de chance !

Il s'enfonce dans son col : il a l'air écœuré ; la voix est redevenue sourde. Et il se met à dire « des choses sur des gens ». Résistance dans les commissions ! Incompréhension de messieurs les militaires ! Et même n'allait-on pas jusqu'à

l'appeler un « traître ! » — un traître aux mutilés, « à ceux qu'étaient diminués dans leur chair, qu'étaient minorisés ! » On pourrait fort bien croire que ses adversaires sont là, tellement ses yeux, sa bouche expriment une vieille rancune ! Et en même temps il faut que les Allemands se figurent qu'on les attaque, qu'on les violente, pour avoir cette raideur et soudain cette rougeur. Ils sont tous devenus rouges, même l'albinos ! Ils sont tous dévorés par l'incendie Schubert !

Briand ne leur jettera plus aucun regard imprudent. Il ne veut pas les revoir ; il se méfie de lui-même. La mauvaise humeur, ce n'est pas bon sur une Assemblée. « C't homme du Chili » qu'il ne connaît pas, mais qu'il fixe du coin de l'œil, et à qui il vient de faire subir ses revendications, s'est subitement gelé à sa place. Il faut trouver un autre ton. A nous, la ruse, fille malicieuse ! Et son bras a l'air de lui prendre la taille.

— Voyons messieurs, soyons francs !

Passant au-dessus de l'Allemagne, il convoque à son dernier accès de bonhomie le Danemark, le Japon, la Perse et le Salvador. Il les prend à témoins, il les entraîne tous. Il y a des problèmes délicats? Mais quoi ! On est des hommes ! Il y a des contingences? Puis après? Il en faut !

— Messieurs, moi je vous l' dis, silence. à ceux qué voudraient ébranler la paix... c'te paix nècessaire !

C'est de ses entrailles qu'il tire le « nécessaire ». Il était cordial et loyal, et familier et familial, et rond et bon dans l'abandon, ben voyons ! puis, brusquement, il termine sur le mot grave, le mot de l'âme, le mot qui passe sur les yeux en traînée de lumière. Délégués, journalistes, femmes du monde, tous en demeurent éblouis. Un instant de ravissement, puis les mains se tendent et battent, en haut, en bas, partout. Les murs font écho, doublant ce bruit du succès, et Briand se trouve submergé, recouvert par une palpitation émue, comme le voyageur sur la place Saint-Marc, à Venise, au milieu de cent pigeons qui s'envolent dans un froissement d'ailes.

Mais il n'est pas homme à se laisser étouffer. D'ailleurs, au dedans de lui, il y a choc de sentiments. Les effets du discours sont tout pareils aux causes. Il n'a pas cessé d'aller du bougonnage à la sympathie, et maintenant que tant de sympathie l'entoure, il bougonne qu'elle ne soit pas totale,

qu'elle ne vienne pas des Allemands ! Car seuls de toute la salle, ils résistent, ils se raidissent. Pas un d'eux n'applaudit. Ils se sont levés ensemble, rouges du même rouge d'impatience et de colère. En veston, en jaquette, en soutane, gros et minces, ils ont pris la même forme offusquée et ils sortent, la serviette sous le bras, serrant le poing, le cou tendu, la jambe nerveuse et digne ! Il y avait un chanoine, un brasseur, un diplomate, un voleur de pendules, et il n'y a plus, à la queue leu leu, pour passer la porte, que plusieurs copies du même Allemand, exactement semblables, prussianisés, mobilisés, militarisés, uniformisés, empourprés du même feu et sortant dans le même vent.

On ne peut pas dire que Briand les voit, puisqu'il leur tourne le dos et qu'il a déjà rejoint la délégation française, mais il a autant de flair par la bosse que par le nez ; et quand Boncour, qui n'en peut plus de ne pas avoir parlé, lui donne les mains dans un élan de détente, il bredouille :

— Qu'est-ce qu'ils ont?... Quoi? Vous comprenez?

Il a bien conscience de leur avoir dit des vérités, mais pas durement ; à trois reprises il a rendu hommage à toutes les magnificences de l'Allemagne. Alors?

Et il recommence :

— Hein? Qu'est-ce qu'ils ont?

— N'importe ! dit Boncour. Vous avez dit ce qu'il fallait dire, car c'est ce que j'aurais dit !

— Oui, bravo ! dit sèchement Loucheur.

— Brovo ! Brovo ! fait un Anglais.

Mais à chaque louange Briand s'énerve davantage. Il a besoin d'éloges, et ne les supporte pas. Les Belges lui serrent la main : il secoue son dos comme s'il pleuvait. Le Canada le salue ; il dit : « C'est incroyable ! »

— Quel artiste ! Quel accent ! fait le petit Politis.

Et Briand remue la tête : « Non, voyons, soyons francs... »

Il a tiré du tabac de sa poche ; entre ses doigts crispés il roule une cigarette.

— Sortons, dit-il, j'en ai soupé !

Les femmes, les journalistes sont en train de sauter les marches de l'escalier pour être plus vite en bas. Dès qu'il se trouve dans le couloir, cent visages sont sur lui :

— Vous autres, comprenez-vous? demande-t-il.

Tout le monde n'a pas vu le drame. Alors, les uns l'expliquent aux autres, et les autres, en le voyant avec les yeux

de l'esprit, le trouvent encore plus pathétique. Ils se figurent des Allemands plus raides que des épées, rougis au feu d'une rage qui dévore leur raison !

— C'est pas juste ! dit Briand. Por eune fois que j'dis queuque chose !... J'dirai plus rien !

— Si ! Si ! Bravo ! Bravo !

Ce sont des femmes qui s'approchent.

— Ah ! Président ! Cher Président !

Mlle Hélène Vacaresco, triomphante dans une robe à fleurs, le contemple derrière son face à main, et de cette belle voix qu'elle a, qui crépite et qui chante, pleine d'étincelles et de roucoulements, de cette voix que durent avoir les oracles de Delphes, elle prononce :

— Dans une île de la Grrrêce, sur la rrive écumeuse, une sirrène l'enfanta !

On applaudit.

— Pouh ! fait Briand.

Ce qui veut dire :

— Peut-on savoir... d'où qu'on vient !

Boncour s'agite, pense, commente, renseigne. Il se sent mieux. C'est l'immobilité, durant le discours d'un autre, qui le tue.

Des femmes entourent le député Grumbach, qui rit.

— Ah ! vous, vous ne prendrez jamais les choses au tragique.

— Jamais, belle dame !

— N'est-ce pas qu'il a été superbe?

— Même « brillant » !

— Vous ne serez jamais sérieux !

En effet, il a une tête de clown et il fait une pirouette.

— Qui est cet oiseau-là? demande un journaliste.

— Un homme formidable, répond un collègue. Filez-le, vous verrez !

— Mais où le filer?

— Il est partout.

— Mais qu'est-ce qu'il fait?

— A peu près de tout.

— Mais qu'est-ce qu'il est?

— Oh ! Presque tout.

La voix de Briand domine le groupe.

— Voyons qu'est-ce vous dites? Müller se fâcher, parce qu'il est socialisse ! Mais moi aussi, j'suis socialisse !

— Oh ! *yes. Oh! very much!* s'écrie une Australienne, qui promène à la main, dans une petite valise, les démocrates espoirs de son cher Dominion. Elle tourne autour de « master Briand ». Elle l'aime. C'est « le faiseur du paix mondial » ! Étrangères ou françaises, elles pépient, elles gazouillent. Et ce ne sont pas les mots qui sont charmants, c'est le ton, c'est leur chaleur, où les nerfs de Briand vont se détendre. L'orateur politique, en sortant d'un discours, a besoin de tout ce remous, de ces exagérations, de ces phrases pour rien, de cette électricité qui l'épanouit et le recharge. Il commence avec sa tête affreuse, son air de noctambule crevé, à leur dire :

— Z'êtes gentilles... Ça fait du bien... Merci.

Et il a réussi à rouler une cigarette. C'est qu'il y a au moins deux heures qu'il n'a pas fumé ! Au moment où il va se la pendre aux lèvres, il se trouve nez à nez avec un reporter qui écrit dans une feuille bien pensante des articles sans tendresse sur « Aristide ».

— Ah ! Ah ! vous voilà, vous?

Il l'a pris doucement par le revers du veston. L'autre rougit. Briand ne change pas de couleur. Quand on est arrivé à ce gris-là, ce gris sulfureux plombé, on ne peut rien de mieux que dans les cercles de l'enfer ! Il est donc impavide, et il dit :

— Ah ! june homme, vous êtes pris sur le fait : vous allez dire encore que M'sieur Briand il a vendu la France pour trois francs soixante-quinze?

Le june homme est cloué, et cherche une trappe.

— Eune cigarette? dit Briand.

Et il lui met la sienne lui-même dans le bec.

On rit ; on rit ; c'est même à qui rira le mieux, en le regardant de plus près, afin de bien emporter son image briandique. Car Briand même n'est rien : seul compte l'effet qu'il fait. Ils devaient être un millier, tout à l'heure, à l'entendre. Donc un millier de Briands vont partir, remodelés selon les rates, les estomacs et les consciences, à l'exception des cœurs allemands qui, ensemble, viennent d'avoir une réaction pareille, et il n'y a qu'un seul Briand pour Leipzig, Munich, Berlin et Kœnigsberg : un Briand incompréhensible.

— Comprenez-vous ce qu'ils ont? dit pour la dernière fois l'Excellence en partant.

Car il ne peut pas comprendre qu'ils ne l'aient pas compris. Il est venu là comme toujours, mou, vachard et traînant avec son style en savates. Au fond, il voulait plaire, mais comme plaît l'homme du peuple, à Nantes ou à Paris, quand il vous propose une gentille « combine », pudiquement, c'est-à-dire puisqu'on est entre gens civilisés, avec une tête à coucher dehors.

— Monsieur le président, lui dit le consul de Genève, vous vous souvenez que vous allez au déjeuner des journalistes?

— Moi? Je ne quitte plus ma chambre! grogne Briand excédé.

Et il monte en auto.

Une femme, qui était là à l'admirer de tout près, les yeux agrandis par l'amour du pouvoir, vient de frémir sur cette phrase. Elle est belle. C'est une blonde épanouie, d'une de ces villes du Nord où les passions dans le froid sont fortes et concentrées. Elle a sa chambre, à l'hôtel des Bergues, entre celle de Briand et celle de Loucheur. Elle l'a retenue depuis des semaines. Elle est là quand ils rentrent, quand ils sortent. Elle leur parle, leur sourit ; et elle a l'impression de tout savoir et de leur porter bonheur.

Comment sa voiture va-t-elle plus vite que la voiture ministérielle? En tout cas, elle est dans le hall des Bergues lorsque Briand le traverse, et elle l'entend qui dit au même consul :

— Et puis, tenez donc, j'irai tout de même à ce déjeuner!

Puis il la voit :

— Madame, franchement, qu'est-ce vous dites de tout ça?

Ah!... elle ne sait plus que dire, du fait qu'on le lui demande, mais son teint devient vermeil sous ses beaux cheveux de lumière et, miracle! le président lui-même paraît moins laid, car une jolie femme a du rayonnement et elle éclaire ce qu'elle regarde. C'est avec un sourire qu'il s'explique :

— J'suis comme c'vieil amiral qué disait : « Qu'est-ce qu'on me reproche? D'aller trop vite? Dame, j'ai mis de la voilure! » Voilà! J'ai rien fait d'autre! C'est une affaire ed voilure!

— Belle affaire! Grande affaire! Sans doute, vous nous sauvez!

Et la dame s'extasie. Or l'extase chez une femme produit

de souples mouvements. Mais elle ne montera pas s'enfermer dans sa chambre ; et elle n'entendra pas, à travers la cloison, la voix maussade du vieux roublard, suivie des éclats de rire des familiers serviles. Il monte, il redescend ; il vient de parler ; il va reparler. Il a besoin d'expliquer sa déception, de corriger les avis, et de voir un peu ce qu'on pense en redisant ce qu'il pensait.

Ce qu'on pense ! Encore une fois il y a autant de pensées que de cerveaux. Pourquoi a-t-il fait cela? — Mauvaise humeur ! dit l'un. — Indépendance ! dit l'autre. — Son intérêt, dit un troisième, c'était d'abord d'effrayer les Allemands. — Vous n'y êtes pas, dit un quatrième. Cherchez dans la politique intérieure. Il fait semblant de parler comme parle un homme de droite ; il donne des gages à l'adversaire. — Que ce soit ceci, que ce soit cela, s'écrie un jeune abbé, démocrate généreux, c'est tout de même une chose étonnante que le génie français pour émouvoir à ce point, et tenir une assemblée d'hommes de toutes latitudes au moyen de pauvres mots... divinement choisis !

L'abbé résout le problème en voyant Dieu seconder Briand. Les Allemands, même le chanoine Kaas, refusent d'aller dans ce sens. Ils sont hypnotisés par le ton incompréhensible du discours. Avec leur logique sans nuances et leur dignité sans souplesse, ils peuvent tout de même comprendre un discours offensif, ou un discours sentimental. Mais une parole qui passe de l'offensive à la tendresse, puis de la bonhomie à la méfiance, est pour eux lettre morte ! L'un d'eux, d'arrière-grand-père protestant chassé de Nîmes, déclarait en sortant de l'Assemblée, dans un rictus vengeur préparé par deux siècles et demi de pensées mauvaises : « Ce Briand c'est le faux bonhomme français, vaniteux catholique ! »

Vanité, ou le contraire, le bonhomme ne se couchera pas sans avoir accepté de recevoir les journalistes allemands. Il sait que la journée n'a pas été fameuse ; il a tout de même peur de leur presse d'outre-Rhin. Ah ! certes, il tenait à dire « des choses... » mais il ne voulait pas effarer « des gens ! »

— Alors?... Alors, messieurs? Qu'est-ce qui se passe?... Ben, voyons?

Il va de nouveau leur « espliquer l'point de vue ». Il les regarde, et sourit. En somme, il est là avec eux dans l'in-

timité. Il peut donc avoir un autre ton qu'à la tribune :

— Messieurs, vous le savez, peut-être, j'ai été neuf fois président du Conseil...

Il y a devant lui le représentant du *Frankfurttageblatt*, du *Munich-Nord und-Sud*, du *Hamburg-Kazette*, du *Silésie-Refue*, et d'autres, et beaucoup d'autres, et des jeunes, et des mûrs, et des grands, et des petits, mais tous blonds, tous rasés, et tous armés de lunettes. On n'a pas entendu claquer leurs talons, mais les pieds, avec les esprits, sont au garde à vous ; et depuis cette phrase de Son Excellence, il y a encore plus de considération dans la façon dont ils le considèrent. L'Allemagne s'incline devant les titres et les places.

— Neuf fois président du Conseil... C'est-à-dire, messieurs, que j'suis tombé neuf fois !

Seigneur ! C'est eux qui tombent de haut ! Du fait qu'on n'est plus à l'Assemblée, il a cru pouvoir être ironique. Mais ils sont froissés, blessés et surtout égarés. Pourquoi de l'ironie? Quel en est le sens? Ah ! il est obligé, en hâte, de parler sérieusement ! Alors il retrouve toute sa mauvaise humeur.

— Nous ne devons pas ici être des hommes de parti, quoique dans nos pays nous soyons des hommes de parti...

Il a l'air de leur dire : « Je vous engage à renseigner votre chancelier ! »

Le désarmement, l'évacuation, les dettes ! Qu'on prenne garde de ne pas mêler tout ! On ne le fera pas parler, quand il ne veut pas parler, d'autant plus, quand il parle, dame, ça fait trop parler !

Brusquement, il fouille dans sa poche, sort du tabac, roule encore une cigarette. Mais... quoi ! On ne peut pas se séparer sur ce ton. Le voilà qui sourit. On ne comprend pas son ironie? Eh bien, il va en refaire ! Il aperçoit un journaliste qui dessine sa silhouette. Il va à lui ; il regarde, il dit :

— Ça doit être mon grand-père ! Vous l'avez donc connu?

L'autre a dix-huit ans. Tous ses camarades rient. L'Allemagne est détendue. On apprendra, le lendemain, que Herr Hermann Müller recevra les journalistes allemands et étrangers, en son hôtel de *la Métropole*.

On aurait pu aller sans appréhension écouter ce chancelier, si on n'avait pas, dans l'intervalle, entendu répéter les propos de ces messieurs de la délégation allemande. Le dé-

puté socialiste Grumbach, qui est Alsacien, qui parle un français dur comme l'allemand, et un allemand riant comme l'Alsace, courait des Bergues à *la Métropole*, pour revenir aux Bergues, servait de lien entre le chancelier et Son Excellence Briand, faisait la marionnette chez l'un, le pitre chez l'autre, et rapportait aux Bergues, dans un éclat de rire, des paroles capables d'indigner. Le chanoine Kaas raisonnait sur la mauvaise humeur du ministre français. Elle lui semblait causée par une phrase de Herr Hermann Müller qui, ayant parlé quelques jours avant Briand, avait dit de la politique internationale « qu'elle était à double visage ». Et ce théologien expliquait, le front haut : « Ceci ne signifiait point, bien entendu, qu'elle était déloyale. Mais M. Briand a dû le penser. Est-ce donc qu'elle l'était en effet? Car si elle ne l'était pas, il eût sans doute fort bien supporté cette définition, tout simplement réaliste. » Alors Herr Hermann Müller remarquait, en faisant des yeux ronds et menaçants, que la première nécessité de la S. D. N. était une confiance réciproque, et que si cette confiance s'évanouissait, cela pourrait avoir des conséquences réellement incalculables et nécessairement fâcheuses. « Le plus inquiétant, reprenait von Schubert, en rongeant sa moustache, c'est que M. Briand n'a pas soufflé mot de l'évacuation. Ce n'est pas assez ; on peut craindre en ce cas des suites vraiment dangereuses. » Enfin, en frottant l'une contre l'autre ses mains brillantes de poils fauves, le baron von Rheinbaben disait que c'était toujours bien français d'aller de la flatterie à l'intimidation, du morceau de sucre au fouet ; mais que c'était dangereusement oublier qu'il vient toujours une minute où la patience cesse, même chez le peuple allemand ! Sur cette phrase, il faisait un sourire blême. Puis, il devenait grave subitement, d'une gravité de fantôme, sous sa pâleur d'albinos, pour énoncer avec rudesse que la France n'avait à oublier que la guerre, tandis que l'Allemagne avait à oublier la Ruhr, qu'en dépit des avis français, il allait de soi que le rattachement de l'Autriche au Reich s'accomplît ; que la seule question n'était pas le si, mais le quand ou le comment ; et qu'enfin pour la Pologne, même après le pacte de Paris et la renonciation à la guerre, il faudrait nécessairement que la frontière fût rectifiée. Un écrivain polonais avait écrit : « Dieu et l'histoire décideront. » Certes, concluait le baron von

Rheinbaben, en papillotant de ses cils blancs, mais nous conseillons de faire facilement les choses alors qu'elles sont faisables ! »

Ces phrases offensives résonnaient à travers l'hôtel de *la Métropole* en s'entre-choquant comme des glaives, et il serait candide de dire que le chancelier pensait uniquement à la paix, à l'heure où les journalistes arrivèrent pour l'entendre.

Il n'y a pas, dans tout le Genève hôtelier, d'hôtel plus lourd ou plus offensant que celui de *la Métropole*. La délégation allemande l'avait choisi. Un jour qu'un Français faisait remarquer, sans intention malicieuse, que c'était un hôtel où le goût manquait à un point outrageant, un Allemand objecta, avec une conviction sans acrimonie, qu'il n'y avait pas à Genève une « exposition du goût », et qu'ainsi cette infériorité apparente était sans conséquence.

On ne peut cependant pas imaginer de salon d'une laideur plus désespérante que celui où on fit entrer les représentants de la presse. Ils ne sont déjà pas tous très beaux par eux-mêmes, ils sont ce qu'ils sont, les pauvres : vous imaginez donc leurs vestons et leurs visages entre des dorures et des glaces à encadrer quelque épaisse noce bourgeoise, sous cette lumière des lustres qui accable tout sans distinguer rien. Parmi eux s'agitait le jeune abbé démocrate, celui qui avait laissé entendre, en sortant de la salle de la Réformation, que Briand et Dieu collaboraient. Au lieu de rester assis, de se faire modeste et pauvre dans ce faux luxe, il parlait, il marchait. On voyait ses longues jambes étirer sa soutane, et il disait : « Le monde a fait un grand pas ! » De ses bras sans fin, il embrassait l'air vide ; c'était pour s'exclamer : « Il faut aimer tous les peuples, car ils ont tous un point aimable ! » Et les indiscrets miroirs des murs le reproduisaient, à droite, à gauche, en face, derrière, en cent, en mille, en une armée d'abbés au moment où, dans l'extase, il nous lança : « La face de la terre a plus changé, messieurs, depuis dix ans que depuis vingt siècles ! Quelle tristesse que Notre-Seigneur ne voie pas cette victoire ! Mais... qu'est-ce que je dis : il la voit ! Oui, bien sûr, il la voit ! »

— Attention, monsieur l'abbé, le chancelier !

— Oh !

Il s'applique contre le mur, salue, s'immobilise et prend l'air dévot.

Herr Hermann Müller, dans un complet terreux, s'avance les yeux baissés, jusqu'à une table qu'on a recouverte... Seigneur, d'une nappe blanche ! Il va y déposer ses mains ! Quel repas ! D'ailleurs il semble horriblement gêné ; il n'ose regarder personne ; il tripote des papiers puis, platement, gauchement, lourdement, il énonce une suite de phrases allemandes qui toutes se mettent en route avec lenteur, pour finir toutes contre un butoir. En voici la musique :

— Messieurs, il y a longtemps que che consitere loyalement ces discussions de la Société des Nations comme extrêmement huttiles ! — Pas plus que M. Priand, che ne représente un parti, mais je suis le Deutsch-Reich-Reppressenttant ! — Si nous afons soulevé la question du tésarmement, c'est vraiment naturellement uniquement dans le seul but d'être huttiles ! — Le traité de Fersailles a tonné l'assurance que le tésarmement de l'Allemagne ne sera que le commencement du montial-tessarmement ! — Nous espérons, en effet, que le tésarmement peut être atteint par les contrats, tandis que la réduktion des naissances ne pourrait afoir une base kontraktuelle ! — Nous avions quarante mille officiers : trente-six mille furent rentus à la fie cifile ! — Nous avons une armée de catres, c'est qu'on l'a pien foulue ! — Foui, notre industrie pourrait se transformer, mais nous ne pourrions jamais afoir tes tankkks ! — On fait quelques allusions à la reconstitution de notre marine : cela fient de ce que des kôtes nous afons ! — Enfin, l'éfacuation rhénane est inscrite à notre prokramme. Mais, là-dessus, il n'est rien de plus essentiel à achoutter !

Il venait en dix phrases de faire claquer dix fois ses talons moralement. Il leva son nez, son nez gras ; on vit, derrière ses lunettes rondes, ses prunelles miroiter, puis il dit d'une voix âcre :

— C'est ffini !

S'il y avait eu dans l'auditoire un poète persan, je pense qu'il aurait cru entendre renifler un mouflon, et qu'il aurait éclaté de rire. Il n'y en avait pas : tout le monde resta sérieux. Mais je me disais : « Quelle race curieusement disgraciée ! » Et malgré le malaise, où logiquement devait me mettre cet énoncé de brutales considérations, je me défendais mal contre le sentiment que ce chancelier des Boches était comique. Oh ! oui, comique ! Les remontrances de douze douzaines de docteurs pacifistes, d'un pédantisme

diplômé, n'auraient pu rectifier ma pensée. J'éprouvais au vif ce qu'il y avait de dangereux chez ce Prussien, mais d'abord, avant tout, je me moquais de lui : il avait la grâce d'un ours pillant une ruche ! Alors, où étaient les abeilles pour le cribler de piqûres? Mes yeux cherchaient. Je revis l'abbé. L'abbé venait de se lever. Et c'est lui qui parut avoir du miel sur les lèvres !

Car en promenant un œil caressant sur le chancelier, en le bénissant de loin d'une main fine et onctueuse, il lui demanda, d'une voix qui était un enchantement, s'il pouvait se permettre une très douce remarque. L'autre eut une onde d'étonnement, qui courut le long de ses sourcils blonds, entre ses oreilles roses, puis il fit signe : « Allez ! » Et ainsi le jeune abbé au cœur vraiment chrétien, aimant la terre entière, se permit, avec des sourires, des soupirs, des susurrements, des notes flûtées, des précautions et des réserves, mille gentillesses, autant de tendresses, de dire ou plutôt d'indiquer qu'à son très humble avis, il y avait peut-être un léger malentendu, provenant sans doute d'une toute petite erreur d'audition, entre l'honorable chancelier du Reich et Son Excellence M. Briand. C'était au sujet de la marine allemande ! Effectivement M. Briand y avait touché dans son discours. Mais l'abbé avait compris que ses paroles étaient de l'admiration. M. Briand avait dit : « Cette marine se réorganise ! » Ce n'était pas là de la crainte ; c'était un hommage, un renouvellement d'hommage à l'esprit d'organisation que tout esprit juste, orné d'une culture internationale, doit rendre à la vaste et puissante Allemagne, en train de faire pacifiquement un magnifique effort ! Si cet effort de paix est considéré par des hommes de paix, il ne peut susciter que des sentiments de respect. Ce sont ceux du ministre français : l'abbé s'en porte garant ; et il espère que l'honorable chancelier du Reich accueillera avec indulgence et bienveillance cette remarque, qui n'est qu'une fleur modeste, destinée à parfumer son si intéressant discours.

Chaque mot est accompagné d'un chavirement de la voix par politesse, et d'un naufrage du regard par sympathie. Nous nous regardons ; le chancelier ne nous regarde plus. J'ai l'impression que la comédie s'est enfuie de son pied léger, mais que la tragédie, sa sœur, qui toujours se tient là tout près, coude à coude, est restée, qu'elle s'avance, qu'elle montre son masque, et qu'un frisson soudain court dans les

cœurs français. Car cet abbé est de France ; il écrit dans un journal de notre Midi ; il vient de s'exprimer dans la langue où François Ier s'écriait : « Tout est perdu, fors l'honneur ! » Et son discours, à lui, a l'air de dire : « L'honneur avec le tout, messieurs, est bien perdu ! »

Non, il reste l'amour ! Et le chancelier va nous le faire voir !

Une minute de silence, comme les gouvernements de démocratie mystique en commandent à présent pour chaque anniversaire ; il y a là des journalistes d'Espagne, de Grèce et d'Italie : ils sont offusqués, angoissés comme s'ils étaient de chez nous ; je sens dans ces quelques secondes la valeur prodigieuse de la France pour ces peuples qui, plus que les autres, ont le sens de la beauté. Ils sont froissés pour elle ; et c'est pour elle qu'ils craignent quelque rudesse dans la bouche du Germain, de l'homme du Nord, méprisant ce pauvre abbé falot.

En vérité, derrière les rondes lunettes il vient de courir un mauvais regard, nouveau pour moi sur ce visage commun — un regard... de guerre : il n'y a pas deux mots pour le peindre : un regard enflammé et explosif, un regard vengeur, et d'une voix dure, qui mâche les syllabes — alors que les mains se crispent et martèlent la nappe blanche, où elles n'ont pas été mangées, il prononce fougueusement :

— Si le Deutschreich est occupé à rekonstituer rékulièrement la Deutschland-Marine, c'est pour répondre à des deutsch-oplications !... C'est ffini !

Là-dessus il se lève et sort, enflé et empesé, et nous étouffons tous, comme s'il foulait nos pieds.

Comment décrire la stupeur des esprits? C'était en vingt-quatre heures la répétition d'une même scène : tendresse française, colère allemande ! Je sentais une grande humiliation et j'entendais un fort avertissement.

La nuit était une nuit d'été, criblée d'étoiles, d'une immense innocence. En regardant ce ciel pareil à celui qu'ont dû voir les Rois Mages, je haussai les épaules sur mes appréhensions. Hérr Müller, oh le minuscule ! Une poussière au milieu des mondes ! Bien sûr ; mais cette poussière pourrait m'empêcher de vivre, moi ou mes fils, et ce serait absurde d'éclairer ma philosophie à la lumière de ces étoiles, dont il se peut que demain même je sois privé grâce à cette poussière-là !

Je passai le pont du Mont-Blanc entre deux journalistes. Ils ne disaient rien, donc ils songeaient, dans un même désarroi. L'un d'eux était Méridional, né dans le soleil de Nîmes. Soudain, sa voix chaude retentit. Il se pencha sur l'eau du Rhône, et joyeusement :

— Lui, au moins, dit-il, il fout le camp !

Ah ! le bon mot libérateur ! Arles, Avignon l'attendent : il faut bien qu'il s'en aille, parbleu ! Mais nous, nous devons rester, avec une dignité moins fuyante que les fleuves. L'heureuse boutade nous avait remis d'aplomb. En passant devant les Bergues, nous eûmes tous le même rire devant les fenêtres obscures : celle de Briand, celle de la belle Flamande, celle de Loucheur. Ils dormaient. Dormir ! Rêver, peut-être ! Rêvaient-ils? Et à quoi?

S'ils rêvaient, ils rêvaient tous trois, comme allait y rêver l'abbé, au vaniteux plaisir d'être Français, de paraître intelligent, et de faire des concessions. « La concession ne vient pas dans l'idée des barbares, rumine Briand. C'est le fait qu'on est civilisé ! » — Est-il fin ! Ah ! Dieu, qu'il est fin ! soupire en songe la belle Flamande, qui voit Briand sourire à Herr Müller. « Lions les peuples par des intérêts ! profère Loucheur, qui rêve tout haut le nez écrasé sur l'oreiller. Créons l'amour économique ! » — « Parfait ! répond Briand de l'autre côté de la cloison, les peupes veulent être heureux ! Nous représentons les peupes ! J'suis du peupe ! J'pense en peupe ! J'suis l'symbole d'eune époque, d'l'époque démocratique. La démocratie, c'est l'accord, l'accord c'est la concession, la concession c'est l'intelligence, et on fait la nique à la force, parce que tout de même, la force. c'est pas malin ! »

Il se retourne sur son polochon, esquisse un sourire triste dans la nuit, et du drap il tombe de la cendre de cigarette sur Grumbach, qui couche sur la descente de lit.

RENÉ BENJAMIN.

(A suivre.)

La France et les difficultés tunisiennes

Peut-être est-il bon, avant de rappeler les différentes crises par lesquelles vient de passer la Tunisie et d'étudier la position actuelle du nationalisme tunisien, de dire un mot de l'esprit indigène, de la presse et du gouvernement de notre colonie.

I. — Éléments de l'unité tunisienne.

C'est une erreur que de croire à l'unité indigène de l'Afrique du Nord.

Certes, de Marrakech à Sfax, l'Islam étend une solide teinte de fond, et l'on a pu craindre même, lors de la guerre du Riff, que l'émotion suscitée à Alger et à Tunis par les succès momentanés d'Abd-El-Krim n'éveillât dans nos provinces d'Afrique un dangereux esprit de solidarité islamique.

Mais s'il y a entre le Maroc, l'Algérie et la Tunisie quelque commune mesure, sachons bien qu'elle n'existe que sur le plan religieux, musulman, — mais que l'Islam est divers comme la chrétienté.

Les trois groupements nord-africains, notamment, ont de tout temps subi des destins foncièrement différents ; de nombreuses particularités les séparent et la diversité des régimes auxquels ils sont aujourd'hui soumis accentue encore entre eux les distinctions premières.

Par son histoire et ses traditions, l'empire chérifien a formé et forme encore en Afrique du Nord un tout séparé. Les circonstances font que, sous le régime du Protectorat, ce pays, où l'œuvre de pacification n'est pas terminée, conserve à l'heure actuelle son caractère propre. Mais l'Algérie, ou plutôt les Algéries ne sont qu'une expression géographique. L' « unité algérienne » est un terme administratif. Il ne traduit pas le sentiment de l'indigène.

Par opposition à sa voisine, la Tunisie présente une certaine homogénéité due à sa situation géographique assez spéciale et aux souvenirs d'un passé qui, par cela même, lui fut propre.

La Tunisie n'est pas le prolongement de l'Algérie. Sa frontière montagneuse de l'Ouest l'isole du reste du Moghreb, son histoire bien plus encore.

Sans remonter au temps de l'asiatique Carthage, à celui de la conquête byzantine succédant à l'occupation romaine, souvenons-nous que la Tunisie, durant plus de douze siècles, a vécu de la vie de l'Orient, — l'Orient auquel elle fait face et d'où lui sont longtemps venus ses maîtres.

Plus près de nous, l'occupation turque a marqué la Tunisie du signe asiatique que l'Algérie avait à peine connu. Les traces dans le Beylik n'en sont pas encore effacées.

Le destin de ce pays est inscrit sur la carte : le même bassin oriental de la Méditerranée baigne les sables du Sahel tunisien, ceux de Libye et d'Égypte et les côtes les plus rudes d'Asie. Par la mer des Syrtes, les premières barques phéniciennes et grecques firent voile vers l'Occident pour venir aborder aux rouges falaises de Carthage. Ainsi la Tunisie s'est formée des apports de l'Orient.

Peut-on nier l'influence qu'à l'heure actuelle Le Caire exerce encore sur Tunis? Nous en verrons plus loin les manifestations frappantes.

Ces affinités orientales distinguent déjà profondément la Tunisie de la province voisine. Mais l'unité tunisienne, — si l'on peut dire, — a d'autres facteurs, un facteur social et un facteur religieux.

Le Tunisien qu'un sévère proverbe arabe appelle « une femme » par comparaison avec le Marocain qui est « un guerrier » et l'Algérien qui est « un homme », ce Tunisien, moins viril, en effet, que ses frères d'Afrique Mineure, a sur eux l'incontestable supériorité de sa délicatesse.

L'Algérie est presque un pays d'illettrés. L'intellectualité dans ce pays n'est le fait que de quelques petits groupements citadins, ceux de Tlemcen et de Constantine notamment. Et encore n'y cultive-t-on que des intérêts de province.

En Tunisie, l'apport oriental direct trouve dans un milieu moins grossier un assez riche terrain.

Tunis, Sfax, Sousse et les petites villes de la Régence possédent leur bourgeoisie, bourgeoisie riche, — d'ailleurs peu mêlée à la masse, — qui fournit toute une classe intellectuelle gravitant autour de l'Université, des journaux et des cercles de la « capitale » et qui puise ses directions dans le vaste mouvement islamique d'Orient.

Ajoutons que les lois électorales mises en vigueur dans la Régence ont accentué chez cette élite le goût de la politique, goût qui certainement contaminera un jour tout le peuple tunisien.

En matière de religion, l'existence de cette bourgeoisie bien plus orthodoxe qu'elle ne veut bien s'en donner l'air, et surtout du centre puissant de l'Université de la Grande Mosquée, dite *Zitounia*, ont, dans une certaine mesure, ralenti ici la déchéance où l'islamisme des Africains est tombé.

Tandis qu'en Algérie la religion se déforme dans les croyances maraboutiques et les superstitions, en Tunisie de purs esprits luttent ouvertement contre ce qu'ils appellent « la plaie honteuse de l'Islam ». Les mêmes journaux qui, à Tunis, répandent complaisamment l'écho des « malheurs » de l'Égypte, s'efforcent de maintenir le culte de la vraie tradition musulmane, celle de La Mecque et du Caire.

II. — La Presse tunisienne et l'évolution de l'opinion.

Car la Tunisie (nous ne parlons toujours que du milieu indigène) a sa presse, nombreuse et active, dont l'influence est considérable.

L'importance qu'elle revêt dans la vie politique indigène est bien la plus curieuse manifestation de cette intellectualité tunisienne dont nous indiquions plus haut les facteurs.

A ces journaux le Tunisien doit d'être instruit des grands événements de l'Islam, des revendications politiques des théoriciens de Tunis, de toutes les querelles intérieures qui, éternellement, séparent les clubs indigènes.

Nous dirons plus loin la part importante que prirent les feuilles tunisiennes dans l'agitation nationaliste qui eut nom *Destour*. A l'heure actuelle, ils sont une dizaine de journaux (pour ne compter que les principaux) qui, de Tunis, — l'un d'eux même est imprimé à Sfax, — dirigent l'opinion.

Leur attitude, depuis les mesures prises au temps du Destour, est prudente, — sournoise aussi, il faut le dire. Certes, on ne lit plus dans ces feuilles les harangues qui, il y a quatre ans encore, enflammaient un public énervé. Mais que l'Angleterre vienne à embosser ses cuirassés devant Alexandrie, que le roi du Hedjaz, Ibn Seoud, annonce à l'Islam sa rédemption prochaine, aussitôt dix journaux de langue arabe reproduisent les informations issues de tendancieuses agences islamiques. Ils évitent souvent les commentaires et l'on ne peut, de la sorte, s'en prendre aux rédacteurs locaux... Ceux-ci, cependant, n'en épanchent pas moins de temps à autre leurs réflexions trop longtemps contenues. C'est affaire d'occasion.

A Tunis, toute une jeunesse littéraire qui, pour avoir lu Kaldoun, connaît bien l'histoire de l'Islam, aime à chanter ses rêves. Et ce sont parfois d'assez beaux vers, dans cette forme orientale qui donne aux textes un aspect de broderies naïves et qui n'est pas sans poésie. Récemment, la mort de Zaghloul Pacha inspirait aux poètes tunisiens de somptueuses oraisons funèbres : Tunis a tressé au grand Égyptien des couronnes dignes de celles du Caire.

Beaucoup plus expressifs encore ont été les articles que suscitèrent, cette année, de juin à décembre, les élections aux Conseils indigènes de la Régence.

Nous quittons ici le domaine des réactions intellectuelles et abordons celui de la politique.

Bien que les Conseils de Tunisie n'aient tous, en principe, qu'un caractère strictement économique, on assiste à leur sujet à des campagnes électorales acharnées.

En vérité, est-il possible qu'une population étrangère placée dans la position où se trouve vis-à-vis de nous la Tunisie et à qui l'État protecteur offre l'occasion d'un suffrage, ne porte pas cette consultation, quel qu'en soit

le caractère, sur le terrain politique? Si, récemment, à la faveur des élections aux Conseils économiques de Tunisie, des partis que l'on pouvait croire en léthargie ont manifesté une certaine vitalité, il n'y a donc pas lieu de s'en étonner.

L'esprit d'assimilation avec la Métropole qui préside à l'administration de la Régence est pour beaucoup dans l'intérêt croissant que le peuple tunisien porte à la politique.

Il faut ici dire un mot de ces assemblées « économiques » à propos desquelles les journaux indigènes entretiennent leurs lecteurs des plus pures revendications politiques.

Le système en est d'une effarante complexité. Il se résume à peu près ainsi :

Les notables de tous les *Cheikhats* d'un même caïdat (un caïdat comprend de 13 à 30 *Cheikhats*) élisent un *Conseil de caïdat* composé, en principe, de seuls membres tunisiens. Ses attributions sont strictement économiques.

A l'échelon supérieur, cinq grandes *Régions administratives* (Bizerte, Tunis, le Kef, Sousse et Sfax) sont dotées chacune d'un *Conseil de région* dont les membres sont élus par les *Conseils de caïdats*. Les attributions des Conseils de région sont d'ordre économique et d'ordre budgétaire.

Par ailleurs, les *Chambres économiques* de Tunisie qui se composent de Chambres françaises et de Chambres indigènes, comprennent, pour cette seconde catégorie : une *Chambre agricole du Nord* dont le siège est à Tunis et qui est élue par un certain nombre de *Cheikhats*, une *Chambre commerciale et industrielle de Tunis* dont les membres sont choisis par le gouvernement sur les listes présentées par les groupements corporatifs indigènes.

Enfin, le *Grand Conseil de la Tunisie*, sorte de parlement tunisien, siégeant à Tunis (en principe une fois par an durant vingt jours), comprend une *Section française* et une *Section indigène* délibérant séparément. La *Section indigène* du Grand Conseil est composée de deux représentants par région, de représentants de Chambres économiques et des territoires militaires du Sud et de deux notables israélites.

Comme les Conseils de caïdats et de régions, comme les Chambres économiques, le Grand Conseil n'a, disent les textes, aucune attribution politique.

Le décret du 13 juillet 1922, qui institue cette « Assemblée représentative des intérêts économiques de la Régence »,

spécifie que « *la discussion de tout vœu d'ordre politique ou constitutionnel y est interdite* ».

La charge essentielle du Grand Conseil est, en effet, l'examen du budget présenté par le gouvernement.

Quoi qu'il en soit, et comme nous le disions, tous ces Conseils tendent, par la force des choses, à devenir politiques.

Les décrets de juillet 1923, qui instituèrent ce lourd appareil électoral et accordèrent à la Tunisie un droit de suffrage, sinon universel, du moins largement étendu, ont eu pour premier effet de développer chez l'indigène le goût de vie publique.

On a fait de l'indigène tunisien un électeur : le café maure, du même coup, est devenu le « Café du Commerce » et tel *oukil* de Sousse et de Gafsa, qui rêve d'être délégué au Conseil de région ou même au Grand Conseil, se voit dans l'obligagation d'embrasser un parti politique.

Les intérêts économiques au nom desquels on a créé les collèges électoraux de la Régence ne sont plus aux yeux du peuple tunisien qu'un moyen, le triomphe de tel ou tel parti étant le but.

C'est déjà sous cet angle que les milieux français eux-mêmes considèrent le Grand Conseil, ce parlement au petit pied où les discussions, — faute de pugilats auxquels, d'ailleurs, on ne doit pas désespérer d'assister, — traînent péniblement dans un désordre tout oriental. Un journal français d'Afrique du Nord, certainement bien intentionné, ne proposait-il pas que les membres français et indigènes du Grand Conseil fussent officiellement groupés par partis? En codifiant les divergences politiques à l'intérieur de ce Conseil, écrivait-il, on en faciliterait les travaux...

Ainsi se manifeste dans l'esprit comme dans la forme une tendance à l'assimilation complète avec la Métropole. Elle se retrouve dans le domaine de la législation, dans ceux de la presse, de l'état civil, des brevets d'invention, de la médecine et de la pharmacie, des réquisitions militaires, etc., où les textes appliqués à la Régence ne sont, pour la plupart, que des adaptations des textes français. Le parallélisme se prolonge au sein de l'administration tunisienne où le fonctionnarisme, aggravé par l'existence d'un cadre d'employés indigènes doublant le cadre français, prend des proportions extraordinaires.

Nous avons donc doté la Tunisie d'institutions modernes

calquées sur les nôtres et au sein desquelles l'indigène administre sous notre contrôle. C'est l'application rigoureuse de la formule du protectorat, formule que nous ont dictée, en leur temps, les circonstances diplomatiques et politiques et qu'il n'est pas question de discuter ici.

D'autres ont dit avant nous (1) les revers de cette position juridique : affaiblissement de l'autorité, difficulté du contrôle et surtout, dans ce pays livré jusqu'en 1881 à des régimes aussi despotiques qu'anarchiques, apparition d'un état de déséquilibre social né de la collaboration avec l'autorité maîtresse et du contact étroit avec le milieu européen. Le mouvement politique indigène qui apparut ici au lendemain de la guerre s'inspirait pour une bonne part de cette idée que la Tunisie, sortie du chaos, pourvue même d'une organisation perfectionnée, pouvait dès lors se gouverner elle-même.

Sans doute, un calme apparent nous incite aujourd'hui à oublier cet orage. Mais qui a une fois semé le vent...

Après avoir été l'apanage d'une élite de pseudo-intellectuels, de théoriciens bavards partis en guerre pour décrocher gloire et fortune, la politique a fait pénétrer son ferment dans les couches profondes du peuple tunisien.

III. — Tableau sommaire des crises tunisiennes.

La Tunisie, on le sait, a connu depuis l'établissement du protectorat français des crises intérieures assez graves.

Sous l'impulsion de l'agitateur Taalbi, agent patenté de l'Allemagne et qui était allé chercher en Égypte, en Arabie et en Turquie la doctrine d'un panislamisme à forme révolutionnaire, les jeunes Tunisiens, dès 1908, montrent une inquiétante activité. Leurs principaux organes sont alors les journaux *Mourched el Oumma* et *El Mouchir*, ce dernier dirigé par un autre personnage de triste mémoire, Ali Bach Hamba.

La sanglante échauffourée qui éclate en novembre 1911, à propos du bornage du cimetière musulman du Djellaz et manque de mettre l'émeute dans Tunis, n'est que l'aboutis-

(1) Nous faisons notamment allusion aux récents articles de M. Georges Rectenwald dans *le Temps*.

sement d'une longue et sournoise campagne. Presque tous les journaux arabes sont alors interdits, on prononce des expulsions et des condamnations.

Certains éléments tentent encore à Tunis d'exploiter les événements de Tripolitaine pour susciter un mouvement d'opinion en faveur des frères musulmans de la province voisine. Mais la Tunisie, amputée de sa presse, revient peu à peu au calme.

La guerre survient, le contrôle devient plus rigoureux, l'autorité s'affermit. La Régence fournit au cours des quatre années du conflit 62 000 combattants ou travailleurs dont 3 000 engagés volontaires.

Puis c'est l'armistice : la Tunisie a laissé 10 900 hommes au champ d'honneur ; on oublie les vieilles querelles, les exilés de l'affaire du Djellaz rentrent à Tunis, la presse arabe redevient libre.

Il semblait alors que la loyale contribution des Tunisiens à la défense de la Métropole dût être le gage d'une heureuse collaboration dans la paix.

Or seul le fellah avait combattu à nos côtés. Forte de la loi de recrutement qui, en fait, l'exempte du service militaire, la bourgeoisie tunisienne était restée tout entière à ses foyers et à ses clubs. C'est cette même élite qui, au lendemain de l'armistice, clamant très haut en le grossissant le nombre de ses coreligionnaires sacrifiés, va emboîter le pas derrière quelques avocats ambitieux et susciter contre nous le mouvement dit du *Destour*.

L'Islam, en 1919, traverse une crise sentimentale aiguë, corollaire du bouleversement de l'Occident. Le dogme wilsonien du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes prépare la voie à la formule révolutionnaire des « peuples opprimés ». Voisine de l'Égypte où le nationalisme relève la tête, voisine aussi de la Tripolitaine qui a vécu quatre ans presque entièrement délivrée de l'occupation italienne et d'ailleurs en proie à l'anarchie, la Tunisie est gagnée par cette fièvre islamique.

L'ère s'ouvre des comités, des publications virulentes, des délégations à Paris.

Dès le milieu de 1919, l'agitateur Taalbi, soutenu par les premiers agents du communisme français, se rend en France, accompagné de quelques disciples. Ils sont porteurs d'un mémoire inspiré des quatorze points du président Wilson.

La presse française d'extrême gauche prend aussitôt fait et cause pour ces opprimés. On commence à parler d'un irrédentisme tunisien.

Puis, au début de 1920, paraît, sans nom d'auteur, un pamphlet intitulé : *la Tunisie martyre*, œuvre de plusieurs Tunisiens et principalement de Taalbi.

Une haine implacable s'y étale sans voile. On cherche à créer un mouvement d'opinion contre le protectorat.

La première réforme exigée devait consister en l'octroi par la France à la Tunisie d'une constitution genre « Union et Progrès » ou au moins d'un *statuto* semblable à celui dont l'Italie venait de doter la Tripolitaine. On demande un Parlement élu par les seuls Tunisiens, qui seuls aussi auraient accès aux fonctions publiques. Le « parti libéral tunisien », ou parti de la Constitution (en arabe : *Destour*) était né.

Tout en développant ces revendications, les auteurs de *la Tunisie martyre* présentent comme une calamité publique l'œuvre française dans la Régence. Ils refusent de reconnaître qu'elle a délivré leur pays de l'anarchie, qu'elle a entrepris sa mise en valeur et l'a dotée d'un outillage économique et politique que certes l'indigène n'eût jamais conçu et surtout mis en œuvre. Et cependant c'est bien cette organisation moderne que les Destouriens veulent maintenant mettre à profit en faisant, à leur tour, de ceux qui l'ont établie par quarante années d'efforts, leurs protégés !

La Tunisie martyre, largement répandue malgré l'interdiction dont elle fut frappée, eut hélas un certain retentissement. Propagé jusqu'au Caucase et même favorablement commenté chez nous par certains publicistes et hommes politiques, ce pamphlet venimeux, bourré de mensonges et d'erreurs, pouvait être un dangereux ferment de révolte. Les journaux arabes de Tunis se hâtèrent de le reproduire. On dut interdire à nouveau quatre de ces gazettes.

Mais le coup était porté. La masse naïve et extrêmement impressionnable du peuple tunisien savait maintenant qu'à Tunis certains coreligionnaires haut placés travaillaient à chasser les Français du pays. Sur le mot d'ordre lancé tâpageusement par Taalbi, le parti du *Destour*, prenant ce texte pour manifeste, entreprenait une active propagande.

Le 6 juin 1920 une délégation officielle du parti libéral, conduite par l'avocat Es-Safi, s'embarqua pour la France

où elle allait plaider la cause de la Constitution. Elle retrouva à Paris Taalbi dont elle fit aussitôt son guide.

La délégation rendit visite au président de la Chambre des députés, à la Ligue des Droits de l'Homme, à la Ligue de l'Enseignement, mais M. Millerand, alors président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, refusa de la recevoir.

Elle revint donc à Tunis après avoir dépensé en beuveries à l'occidentale les 150 000 francs qu'un public simple, soumis au régime des collectes, avait mis à la disposition de ces étranges porte-parole.

Sur ces entrefaites, Taalbi inculpé de complot contre la sûreté de l'État était arrêté et transféré à la prison de Tunis. Il nia être l'auteur de *la Tunisie martyre*. Libéré, le principal responsable de toute cette effervescence put recevoir les congratulations de ses admirateurs. Taalbi fut porté aux nues. Il devint le « cheik Taalbi », le symbole de la Tunisie opprimée.

Il devait demeurer en Tunisie jusqu'en juillet 1923, date de son départ volontaire pour l'Italie, Constantinople puis Bagdad, où il est, à l'heure actuelle, professeur.

Le procès Taalbi marque pour les Jeunes-Tunisiens l'époque des tâtonnements. Après l'échec de la première délégation, le Destour cherche ses positions. Taalbi, qui, heureusement pour nous, n'a pas été à la hauteur du rôle que lui offrait le destin, se voit peu à peu abandonné. Son outrance devient gênante pour ceux-là mêmes à qui il a tracé la voie.

Certes les destouriens rêvent toujours d'obtenir l'annulation du traité du Bardo, mais une prudence relative leur paraît maintenant meilleure que le tapage. On regrette d'avoir pris pour catéchisme l'audacieux pamphlet d'un homme désormais trop suspect. On préfère s'en tenir — en paroles tout au moins — à la revendication pure et simple d'une charte.

C'est l'attitude que prend en janvier 1921 une seconde délégation qui, sous la conduite de Tahar Ben Ammar, vient exposer à M. Lucien Saint — récemment nommé aux fonctions de résident général — le programme du Destour. Taalbi n'est plus là pour exciter ces émissaires et le ton a déjà baissé.

A Tunis, en même temps, une scission s'opère : l'avocat Hassan Guellaty détache du Destour, qui lui en garde au-

jourd'hui encore une rancune farouche, un parti dit « Réformiste ». Guellaty comprend toute la vanité du programme destourien, l'impossibilité pour la Tunisie de vivre désormais séparée de la France. Il préconise des réformes et non une constitution. Le parti réformiste s'assure alors le soutien du parti socialiste français. Outre son quotidien particulier, *la Nahda*, il prend pour tribune le journal S. F. I. O. de Tunis.

Dès l'été 1921 il apparaît que l'agitation ne fait plus de progrès.

L'année 1922 voit, après l'inutile tentative d'abdication de Bey Nacer, provoquée par le Destour, l'avènement du bey El Habib en remplacement de Nacer Bey, décédé.

C'est l'époque où des réformes profondes sont apportées dans le statut organique de la Régence : création des Conseils de caïdats et de région, remplacement de la Conférence consultative par le Grand Conseil dont le droit de regard en matière budgétaire est plus étendu. On accorde aux indigènes des prérogatives jusqu'alors inconnues.

Naturellement une campagne déclanchée par le parti libéral présente ces réformes comme l'acheminement vers l'annexion de la Tunisie... Les premières élections se passent cependant sans incidents. L'action du Destour semble dès lors se limiter à la presse. Celle-ci prend une importance grandissante. La plupart des journaux actuels de Tunisie sont nés à cette époque.

En novembre 1924 le parti constitutionnel tente à nouveau d'intéresser à sa cause les partis politiques français et envoie à Paris une troisième délégation, conduite par le même Es-Safi qui avait dirigé la première. Mais cette manifestation ne répond plus à un désir de la masse. On commence à sentir le ridicule de ces pantalonnades.

L'attention à ce moment se concentre plutôt sur le mouvement corporatif des travailleurs indigènes. Longuement préparé par la presse destourienne et excité par les communistes, le prolétariat tunisien transporte l'agitation sur le plan purement social.

La création en octobre 1921 d'une *Confédération générale tunisienne du travail* (C. G. T. T.) est saluée avec le même enthousiasme par les chefs du Destour, le parti dit « réformiste », l'organe tunisien du parti français S. F. I. O. et... la section indigène du Grand Conseil. Un cartel des partis nationalistes tunisiens s'était formé, en alliance avec le parti

socialiste, tandis que le journal communiste de Tunis *l'Avenir social* tentait de délier le prolétariat indigène de ce patronage encore trop respectueux de l'ordre.

C'est à cette époque que le prolétariat tunisien prit conscience de sa force en tant qu'instrument du nationalisme tunisien. Encouragé par l'Internationale ouvrière, il inaugurait l'ère des manifestations et des grèves, ère qui malheureusement n'est pas close.

Cependant la vitalité du Destour était en régression très nette. Le public de l'intérieur doutait de plus en plus de ces braillards impuissants qui depuis 1919 tenaient la Tunisie en haleine, et le bruit courait que s'ils n'avaient su donner à la Tunisie la constitution promise, du moins quelques-uns d'entre eux s'étaient-ils acquis, à Tunis, une belle fortune...

Aussi bien, la plupart des chefs du Destour allaient se retirer du jeu.

A l'heure actuelle et depuis trois ans le Comité du parti constitutionnel n'a, en fait, qu'une vie ralentie. Le discrédit qui a frappé ses principaux membres le condamne à une attitude quelque peu réservée.

Nous allons voir que le nationalisme tunisien, s'il ne prend plus guère ses consignes auprès de ce collège de faux intellectuels, n'en est pas moins servi, d'une façon peut-être plus diffuse, mais par cela même plus digne d'attention, par d'actifs et nombreux partisans.

IV. — Position du nationalisme tunisien.

Le Destour aujourd'hui ne représente donc plus que peu de chose.

Né dans le temps troublé de l'après-guerre, il servit, sous l'impulsion de quelques chefs arrivistes, de point de ralliement à des mécontentements très divers. Il fut l'expression d'une conscience collective qui avant lui s'ignorait et n'a pour fondement que l'obscure rancune du musulman pour son maître occidental.

L'essentiel de son action c'est d'avoir intéressé la masse du peuple tunisien à sa condition politique et sociale, d'avoir, pour lui, mis en relief l'antinomie qui sépare l'indigène de l'infidèle.

Il puise dans ces apports populaires une force incontestable. Privé d'eux, ne représentant plus qu'un étroit parti politique, il est réduit à une étiquette. Seul le souvenir de son audacieuse campagne lui confère peut-être pour un public fruste et simple, un reste d'autorité. Mais sans argent, sans nerfs, le Destour a perdu sa puissance agissante. Il a cessé d'être un mot d'ordre pour n'être plus simplement qu'un mot.

Est-ce à dire qu'avec lui ont disparu en Tunisie les tendances nationalistes? Certes non.

Le Destour était un abcès de fixation, l'abcès n'a pas percé, mais l'infection s'est diffusée.

La classe intellectuelle et bourgeoise dont nous parlions plus haut entretient toujours dans la Régence l'esprit d'orthodoxie et l'idéologie confuse que valent au peuple tunisien ses affinités orientales. Quant à la presse indigène, elle est plus nombreuse que jamais : elle apporte à la Tunisie l'écho des troubles égyptiens, elle entretient dans la masse le goût de la politique. Avec une adroite réserve qui fait sa meilleure force, cette presse dirige à elle seule l'opinion publique.

Quels mots d'ordre reçoit-elle? Aucun sans doute, et cependant — le journal réformiste mis à part — elle donne l'aspect d'une admirable cohésion. Ce n'est pas dans les consignes du Comité du Destour qu'elle puise cette harmonie, mais bien plutôt, semble-t-il, dans un sentiment commun qu'elle nomme elle-même le « patriotisme tunisien ». Nous ne reprocherions pas à ces feuilles d'éveiller chez leurs lecteurs le légitime amour du pays et de ses traditions, si ce patriotisme n'apparaissait pas comme une tendance nouvelle et équivoque exploitée pour les besoins d'une cause qui procède d'une incontestable inimitié à l'égard du Protectorat français.

Nous avons souvent entendu dire : « Toute la presse indigène de Tunisie est destourienne. » Il suffit de s'entendre sur les mots. Si l'on veut désigner par Destour non plus un parti particulier, mais les aspirations vagues d'un patriotisme qui sert aujourd'hui d'étiquette aux mêmes mécontentements, nous souscrivons sans peine à cette affirmation.

Ceux qui s'agitent toujours autour des revendications tunisiennes ont donc trouvé une façade meilleure que celle derrière laquelle les groupait un parti trop bruyant, conduit

par des hommes médiocres. Le discrédit qui a frappé les chefs du Destour a permis à des journalistes et à des poètes imbus de la plus pure tradition islamique, de se tailler un rôle. Nombre de ces écrivains jouissent en effet d'une influence considérable sur l'aristocratie indigène. Leur prestige auprès de la jeunesse cultivée est plus certain encore : nous voulons parler notamment de tous les jeunes indigènes qui suivent à Tunis les cours de l'Université de la Grande Mosquée, dite Université Zitounia.

Le caractère particulier de cette Université mérite qu'on s'y arrête un instant.

Disons tout de suite que la plus parfaite orthodoxie musulmane règne dans ce creuset où la Tunisie, sous le signe de la religion, façonne, depuis des temps très anciens, son élite intellectuelle. C'est là, principalement, qu'apparaît l'influence égyptienne : calquée sur l'Université du Caire, la *Zitounia* tend à s'imprégner de ce même esprit nationaliste qui vaut à *El Azhar* sa puissance de rayonnement sur l'Islam.

Des incidents, qui auraient pu devenir graves, viennent, tout récemment, d'en donner la preuve dans les circonstances que voici : Un décret, pris le 8 décembre dernier par le gouvernement du Protectorat, ayant modifié les règles d'accession aux charges de notaire en Tunisie, les étudiants de la Grande Mosquée, mécontents, cessèrent de se rendre à leurs cours et se déclarèrent en grève, suivant une formule de plus en plus en faveur dans les milieux corporatifs indigènes de Tunis.

La grève se prolongeant, le Résident général décida la fermeture de l'Université Zitounia. Cette mesure déclancha aussitôt une adroite propagande de la part du comité du Destour et de la cellule communiste indigène de Tunis : on argua du caractère religieux de l'Université pour présenter la mesure prise par les autorités comme une injure aux sentiments les plus sacrés des Musulmans.

Profitant de l'émotion générale ainsi créée dans les milieux indigènes de Tunis, les chefs destouriens et communistes — dont la collusion, cette fois encore, ne fit aucun doute — s'employèrent à susciter un mouvement populaire.

Nous devons reconnaître qu'ils y réussirent pleinement.

Le 18 janvier, une consigne secrète parcourut la ville indigène de Tunis : tous les commerçants arabes devaient en signe de protestation, fermer boutique le lendemain,

montrant ainsi à l'autorité française que la population musulmane était solidaire des étudiants.

La consigne fut exécutée avec une discipline remarquable. On avait choisi pour cette manifestation un samedi, jour de repos des juifs, de telle sorte que, le 19 janvier, Tunis, dans tous ses quartiers indigènes, offrit l'aspect d'une ville qui attend l'émeute.

A Sfax, un certain nombre de commerçants indigènes suivirent le mouvement.

Le gouvernement du Protectorat, instruit à la dernière heure de ce mouvement, avait cru devoir revenir sur ses décisions premières. Dans l'après-midi du 19 janvier, les murs des souks déserts se couvrirent de placards annonçant que l'exécution du décret du 8 décembre était suspendue et qu'une commission serait chargée d'élucider complètement la question.

La vie commerçante ne reprit que le 20 janvier, suivant la consigne.

Nous n'insisterons pas sur l'opportunité, fort discutable, de cette reculade. Il est heureux qu'elle n'ait pas eu pour effet immédiat — comme on pouvait s'y attendre — de prolonger la crise, en encourageant dans leur attitude non seulement les éléments de troubles, mais encore un public qui venait de prendre nettement position contre le gouvernement.

Le calme revint donc. Mais cet incident contient plusieurs enseignements. Il a montré tout d'abord qu'il suffit d'une propagande bien dirigée pour créer dans la population arabe des villes de Tunisie un état d'esprit hostile à l'autorité française ; il a ensuite donné la mesure de la popularité dont jouit maintenant l'Université indigène de Tunis : celle-ci est devenue le temple du nationalisme religieux, le nom de *Zitounia* a pris la forme d'un symbole.

On retrouve bien là, exactement, le caractère intellectuel et traditionaliste de l'irrédentisme égyptien dont l'Université d'El Azhar est l'un des plus ardents foyers. Les Wafdistes du Caire ne désavoueront pas leurs jeunes coreligionnaires de la Grande Mosquée de Tunis...

Ainsi se caractérise aujourd'hui l'esprit d'opposition en Tunisie. Rompant avec les méthodes d'un parti qui fleurait trop l'athéisme, il est marqué par un retour très net de l'esprit de tradition, au culte d'un Islam élargi.

V. — Point de vue social du problème indigène.

Du point de vue purement islamique, le problème tunisien relève de conditions très générales et qui s'appliquent à toutes les colonies musulmanes.

Stabilité présente en matière de religion, extrême mobilité des courants politiques, ces deux termes ne suffisent pas encore à définir la question indigène en Tunisie.

En parlant plus haut du mouvement syndicaliste qui se fit jour au mois d'octobre 1921 dans le prolétariat tunisien, nous avons désigné toute une crise sociale et économique. Et c'est précisément dans le cadre social qu'il faut chercher les causes du malaise populaire.

A mesure que se développe l'outillage économique et que s'accroît par conséquent le nombre des travailleurs indigènes, l'employeur devient l'exploiteur. Une lutte de classe apparaît, née d'une antinomie d'autant plus profonde que le patron est chrétien et l'ouvrier musulman. La question des salaires se pose aussi complexe que dans la métropole, enchaînée aux mêmes problèmes financiers, aux mêmes fluctuations du coût de la vie. Elle se complique encore du fait que l'argent est en majeure partie entre les mains d'une classe extrêmement mêlée, qui n'est plus française ou italienne que de nom, classe proprement africaine, où nombre d' « européens » rivalisent avec le Juif dans une âpreté au gain toute levantine. Enfin, l'Israélite, maître absolu des affaires en Tunisie, y étale aujourd'hui une fortune insolente qui lui ouvre toutes les portes et ne peut qu'exciter la jalousie de son ennemi séculaire, le Musulman.

Toute cette oligarchie marchande a naturellement tendance à ne voir dans la population autochtone qu'un réservoir de main-d'œuvre à bon marché. Dans cet esprit, elle a voulu et obtenu une restriction de l'émigration indigène. C'est elle, instrument actif de la colonisation, qui dicte en partie notre politique actuelle, politique de production, d'exploitation.

Du seul point de vue social enfin, cette classe dirigeante qui, aux yeux du Tunisien, représente l'Occident et particulièrement la France, n'est pas toujours, il faut l'avouer, un heureux exemple. Il y a quelque chose de pénible, même, à voir les ambassadeurs de la chrétienté, les conquérants,

offrir à l'indigène le spectacle de leur médiocrité et de leur corruption.

La crise des élites, consécutive chez nous à la guerre et qui durera longtemps encore, atteint directement notre prestige en Afrique du Nord. Des hommes grossiers, sans culture, sans tradition ni religion, ne peuvent s'attirer ni le respect ni l'amitié de l'indigène. Il ne leur reste plus qu'à invoquer la loi du plus fort et à se faire craindre.

Chez certains de ces Africains une mentalité dangereuse s'est ainsi fait jour qu'on a désignée d'un nom aussi affreux que suggestif : le colonialisme.

Jusqu'à quel point ces facteurs sociaux et économiques peuvent-ils alimenter un mécontentement indigène?

Poser la question c'est poser du même coup tout le problème dont nous venons de montrer rapidement les manifestations politiques et qui, en vérité, tient tout entier dans le choc de deux éléments : l'occidental riche et fort, escorté d'un puissant appareil de colonisation, et le musulman qui n'a pas demandé ce maître.

En Tunisie, le Destour fut l'expression violente de cette querelle ; l'agitation syndicaliste, le communisme, en sont ou en peuvent être une seconde.

On a souvent dit qu'il ne pouvait y avoir de communisme musulman. Il est exact, en effet, que par tradition religieuse et sociale, le mahométan éprouve une répugnance instinctive pour le caractère spécifiquement athée du communisme et pour un dogme égalitaire qu'il ne comprend même pas.

La propagande communiste en Afrique du Nord, savante et active, n'en constitue pas moins un danger considérable. Ses agents, qui se sont vite rendu compte de l'incompatibilité du sentiment islamique avec les doctrines marxistes, cherchent moins à implanter celles-ci directement dans nos possessions africaines qu'à en faire un instrument d'exaspération contre « l'oppresseur ».

Pour atteindre l'indigène, on dépouille le communisme de son idéologie, de sa mystique. On l'adapte à des fins locales. On en fait, par des arguments immédiats et simplistes, l'excitant de la xénophobie latente.

A l'Algérie, qu'un siècle d'occupation pacifique rapproche plus étroitement de la Métropole, on va bien jusqu'à appliquer certaines méthodes occidentales : recrutement de cadres dans les centres urbains, création de cellules dans les

organismes de transports, etc... Mais en Tunisie, où le communisme doit tenir compte de conditions politiques particulières, d'une tradition musulmane mieux conservée, on assiste à une propagande plus circonspecte.

Le communisme exploita les perfidies de la « Tunisie Martyre » avec plus d'ardeur encore que les nationalistes tunisiens. Des conversations furent entamées entre chefs destouriens et agents communistes. Le nommé Chadly Kairallah, fils d'un personnage respectable de la bourgeoisie tunisienne, — et qui dernièrement encore recevait dans sa prison, à Tunis, l'hommage de l'élite nationaliste, — porta à la tribune du premier « Congrès anti-impérialiste » de Bruxelles les revendications de la « Tunisie opprimée ».

Les Destouriens, heureusement, trouvèrent bientôt gênante cette complicité qui tendait à devenir un patronage. Ils préfèrent aujourd'hui se séparer d'un élément aussi compromettant.

Le communisme en Tunisie n'est donc plus seulement l'exploitation immédiate des troubles politiques. A côté de ces effervescences épisodiques du nationalisme, la IIIe Internationale trouve un terrain plus solide et plus riche dans le malaise du prolétariat indigène de la ville et de la campagne, germe profond des mécontentements à venir.

Le *Prolétaire*, journal communiste de l'époque, publiait en janvier 1926, à Tunis, cet appel « aux travailleurs indigènes persécutés » :

Afin de maintenir sa domination impérialiste sur les peuples coloniaux, le Bloc des Gauches... poursuit des militants qui eurent le courage d'organiser les travailleurs opprimés par les lois françaises et par les exploiteurs. L'Internationale russe envoie toute sa sympathie et son entière solidarité aux camarades de Tunisie persécutés ainsi qu'à tous les travailleurs tunisiens opprimés... Vive l'émancipation des opprimés de Tunisie ! »

« *Moscou, le* 20 *novembre* 1925 ».

On ne compte plus les tracts communistes qui ont déjà illustré les murs des souks de Tunis ou circulé au port chez les dockers indigènes. Un journal clandestin existe même, spécialement destiné aux dockers tunisiens. Il s'intitule « Organe de l'Union communiste au port de Tunis ».

L'action sur les ouvriers tunisiens a eu pour première manifestation l'agitation syndicaliste dont les ports furent principalement le théâtre en 1924. Elle marqua une date importante dans l'évolution sociale en Tunisie. Pour la première fois, des ouvriers indigènes en grève s'opposèrent de vive force à la reprise du travail par les ouvriers européens. Les journaux destouriens montrèrent pour cette forme du mécontentement indigène l'intérêt bienveillant qui convenait).

Ces événements marquèrent le début du mouvement syndicaliste qui continue de s'étendre lentement à toutes les corporations indigènes de la Régence. La question des salaires en demeure le motif. Elle n'est que le moyen d'expression d'un sentiment plus profond, exploité par la IIIe Internationale. Ainsi, et comme d'autres l'ont écrit avant nous, le communisme, dans nos colonies, est un complot permanent.

Récemment encore, tous les employés des tramways de Tunis, — musulmans en grande majorité, — suspendaient le travail pendant six jours. Cette grève, pour laquelle des excitateurs étaient venus spécialement de France et même de Hollande, fut un mouvement proprement indigène. L'organe S. F. I. O. local, *Tunis socialiste*, la soutint ouvertement. Puis l'action occulte du communisme se révéla bientôt. On put même voir le cortège de ces employés en chéchia se promener à travers la ville derrière le drapeau rouge.

Or cette fraction « d'indigènes opprimés » croisa dans ses pérégrinations les sociétés fascistes de Tunis qui, recueillies et en ordre serré, se rendaient, pour la commémoration de l'armistice italien, aux monuments des Morts de la guerre...

Qui ne verra dans ce simple tableau de la vie tunisienne un symbole désolant?

*
* *

Nous avons cherché dans ces lignes moins à exposer des faits qu'à indiquer des tendances.

A quoi donc se résument celles-ci à l'heure actuelle? Nous pensons pouvoir les désigner ainsi :

D'une part, après l'échec du mouvement destourien, une trêve relative du malaise indigène et de ses manifestations extérieures.

D'autre part, un progrès caractérisé, dans l'esprit public,

de ce que l'on peut appeler sans crainte le *sentiment tunisien.*

Le Destour était l'utilisation savante d'un mécontentement évident. Cette organisation a fait notoirement faillite.

Seul son nom a conservé quelque prestige ; et si l'on aime encore à le prononcer, c'est parce qu'il désigna, en leur donnant une forme concrète, des aspirations qui aujourd'hui survivent, l'échec d'un comité de jouisseurs ne les ayant atteintes en rien.

Mais le Destour, par sa force de pénétration, a développé dans un public simple et crédule le sens de la polémique. Il a grandement aidé le peuple à prendre conscience de ce qu'il aime appeler sa destinée, il a développé pour lui le thème de l'unité tunisienne, unité qui domine toute la question indigène en ce pays, — il a enfin lancé ce mot de Patrie.

Ce fut la plus belle découverte de ces esprits mégalomanes qui, par ailleurs, ne surent pas exploiter l'outil redoutable qu'ils avaient forgé et, médiocres chefs, déçurent leurs troupes.

Le terme de *Nation Tunisienne* a fait fortune. Il préside aujourd'hui à la vie publique et tend ainsi à placer le particularisme tunisien dans le cadre des nationalismes musulmans qui se partagent fraternellement l'Islam depuis la faillite du grand rêve hamidien.

On s'est beaucoup inquiété de l'agitation destourienne. L'orage est passé et son souvenir s'efface. Nul ne sait ce que dureront les beaux jours actuels. Les accès de mauvaise humeur auxquels se livre de temps à autre la population urbaine, s'ils ne traduisent pas un état d'esprit généralisé, font voir déjà combien cette éclaircie pourrait être fugitive. Veillons surtout à ce que la « Nation tunisienne » ne la mette à profit pour semer sur son sol le grain pur qu'on lui envoie d'Orient.

Paul Sylvère.

L'éducation sentimentale de Gœthe[1]

VI. — Épilogue.

Gœthe partit le 28 août 1768, le jour de l'anniversaire de ses dix-neuf ans. En irrésolu, en déprimé qui n'a même plus le courage des adieux. Son âme vacillait devant les paroles suprêmes. Il n'osa pas franchir le seuil de l'hôtellerie Schönkopf où il avait fait battre un « cœur simple ». « J'étais à votre porte, écrit-il le 10 octobre 1768, j'ai vu la lumière de la lanterne, j'ai été jusqu'à l'escalier mais je n'ai pas eu le cœur de monter ». De sa consolatrice, Friederike Oeser, il n'eut pas non plus la force de prendre congé : il sentait que l'émotion le gagnerait, que ses nerfs à vif le trahiraient, qu'il serait ridicule, et « tremperait de larmes les gants blancs » de celle qui avait été secourable à sa détresse.

Son départ ressembla à une fuite.

Il reprit la route qu'il avait faite juste trois ans auparavant, dans des dispositions combien différentes, avec tant de jeunes rêves au cœur. La berline de poste passait par les mêmes endroits. Il revit Auerstädt où l'équipage s'était

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er, 15 février et 1er mars 1929.

embourbé. Les mêmes paysages, mais ils avaient changé d'âme : les choses auxquelles s'était accroché un espoir lui criaient sur le chemin du retour la faillite de sa vie.

Il revenait l'âme défaite, le corps usé, en « naufragé ». Le mot est dur. Il est de lui-même et il est vrai. C'était bien une épave que Leipzig et trois années de vie d'étudiant rendaient aux bourgeois de Francfort qui guettaient l'enfant prodigue sur le seuil de la demeure du « Fossé aux Cerfs ».

Il fut mal accueilli. Le conseiller Gœthe s'attendait à voir arriver un fils « allègre et vigoureux », tout prêt à marcher d'un pas ferme dans la carrière du droit et à conquérir, sans coup férir, son bonnet de docteur. Au lieu de ce fier rejeton, il voyait devant lui un « être délabré », *einen Kränkling* dont « l'âme semblait aussi malade que le corps ».

Il y eut des scènes pénibles entre le vieillard déçu dans son amour-propre paternel — après l'avoir été dans sa vanité personnelle au cours de toute une longue vie de bouderie morose et stérile, en marge de la cité — et l'étudiant qui revenait blessé et découragé. Des paroles amères tombèrent entre eux. Le père reprochait à ce fils, dont la langueur restait mystérieuse à ses yeux, d'être un infirme imaginaire, de n'être qu'un malade de la volonté : un sursaut viril secouerait tous ces malaises. La cassure fut irréparable quand à la déception s'ajouta chez le conseiller la piqûre la plus vive qui pouvait être faite à son orgueil, le doute exprimé par son fils sur ses mérites de décorateur. Wolfgang osa émettre des critiques sur des cadres de glaces, sur certaines tapisseries chinoises et principalement sur l'escalier de la maison du Fossé aux Cerfs, pièce monumentale dans laquelle son père mettait toute sa fierté d'architecte. Il ne proposait rien moins que de le « déplacer ». « Déplacer » son escalier, le fruit admirable de son travail ! la chose était inouïe aux yeux du vieillard. Ce malade se permettait l'impertinence. La mesure était comble. Père déçu, architecte ulcéré, le conseiller se détourna avec colère de ce fils dont plus rien n'était décidément à attendre et reporta sur sa fille, sur l'infortunée Cornélie, toutes ses puissances de pédagogue amateur, en infligeant à la malheureuse le redoutable régime scolaire des « doubles portions ».

Wolfgang trouva des consolations auprès de sa mère. Fraü « Rat » n'avait-elle pas toujours eu pour lui un faible cœur de mère indulgente, depuis le temps où en cachette

elle lui donnait la clé de la maison pour favoriser ses escapades nocturnes? Dans quel pitoyable état son enfant choyé, son « Hätschelhans », revenait de sa première campagne de la vie ! Elle fut à son chevet une infirmière inlassable et vraisemblablement clairvoyante... Elle connut les longues patiences devant le mal tenace, aux multiples visages, aux pardons trompeurs toujours repris. Elle partagea, guida ces soins douloureux qui ne pouvaient pas prendre de fin : les cautérisations à la pierre infernale, les gargarismes pour la gorge abîmée, les enveloppements des jambes...

Dans la faiblesse et l'épuisement du malade se dessinaient, selon la règle, des réactions d'excitabilité qu'il fallait calmer par tous les moyens. Certains élancements de l'imagination, certaines pointes vives de la mémoire sensuelle étaient à combattre comme les symptômes physiques et parce qu'ils les aggravaient.

L'hygiène sédative exigée par un système nerveux trop tôt mis à l'épreuve de certaines usures, dictait certaines sévérités dont se lamentait le patient sur un ton assez comique.

Le jour, et surtout la nuit, défense de penser à rien d'excitant ! Voilà bien une prescription pour une imagination de dessinateur que toute beauté exalte jusqu'à l'extase ! On a décroché du mur de ma chambre une nymphe de Boucher et on l'a remplacée par une affreuse vieille édentée de Gérard Dow. Au lieu de vin on me donne une ennuyeuse tisane.

Il avait à son chevet deux docteurs : un chirurgien poitrinaire, homme résigné et doux, et un médecin au regard perçant, personnage « hermétique et abstrus qui jouissait d'une grande considération dans les cercles pieux » de la ville. Bien des choses avaient valu à ce praticien l'atmosphère de vénération qui l'entourait : son allure générale d'alchimiste, les ouvrages cabalistiques dont il recommandait hautement la lecture, et surtout certaine recette, certain sel étrange sur la préparation, la nature et les singuliers pouvoirs duquel il gardait un silence gros de mystère. Tout ce qu'on savait, tout ce qui avait transpiré de ce remède sur lequel veillait la lampe du sanctuaire de la magie, c'était d'abord qu'il était universel, que ses voies de pénétration étaient autant spirituelles que physiques, qu'enfin pour le préparer il n'était nullement besoin d'officine d'apothicaires,

mais qu'il appartenait à chacun de le créer, à la condition — d'ailleurs plus difficile à obtenir qu'un brevet de pharmacien — de dominer « l'ensemble et le lien des mystère, de la nature ». Cette clé cosmique on la cherchait âprement dans les cercles piétistes de Francfort, mais sans la trouver. Seul notre Cagliostro — il s'appelait Metz de son nom véritable — restait en possession de la pierre philosophale. Un jour que Wolfgang était plus mal et que l'acuité de ses souffrances devenait intolérable, Mme la Conseillère, désespérée par l'inefficacité de tout ce qu'on tentait pour son fils, « pressa impétueusement » le docteur d'éprouver enfin son admirable moyen.

Il résista longtemps mais finit par courir à sa demeure fort avant dans la nuit. Il en rapporta un petit tube de verre contenant un sel sec et cristallisé qui, dissous dans de l'eau et avalé par le patient, se trouva avoir un goût fortement alcalin.

Le patient, aussitôt après l'ingestion du sel magique, se sent mieux. Dès cet instant, le mal tourne le dos et s'éloigne. Du coup se trouve fortifiée en Wolfgang la pente vers le mystère qui est le signe de ce passage de son existence.

*
* *

Il se mit à étudier l'alchimie avec emportement, lut des ouvrages poudreux et hermétiques, l'*Opus mago-cabbalisticum* de Welling, l'*Aurea Catena Homeri*, Paracelse, Helmont, Starckes, vécut hors du temps en plein moyen âge. Son cerveau fragile et excitable de convalescent s'enfiévrait sur ces grimoires, à la recherche d'impossibles clés. La porte qui sépare la vie du rêve délibérément franchie, il s'installait dans le royaume de la nuit.

Il joignit la pratique à l'étude théorique et, comme tout alchimiste qui se respecte, eut des alambics, des fioles, des mèches d'amadou, des ballons, des cornues, un petit fourneau à soufflet, toute une cuisine d'enfer. Parmi les corps les plus propres aux expériences, était le fer « dans lequel sont cachées les vertus salvifiantes », mais Wolfgang opérait aussi sur les cailloux du Mein, beaux silex brillants qu'il traitait aux acides pour obtenir la « liquor silicum », sorte de liqueur pétrée. Le but suprême à atteindre était la formule du « sel intermédiaire » (Mittelsalz), mystérieux produit

aux vertus mirifiques. En attendant, les « ingrédients » plus communs du Macrocosme et du Microcosme se prêtaient à des mixtures où s'amusait le chercheur. Les vapeurs de la magie montaient en colonnes épaisses de la chambre mansardée du Fossé aux Cerfs. Nous retrouverons cette atmosphère dans la « chambre gothique », le « studierzimmer » du docteur Faust.

Cependant notre jeune magicien n'était pas seul dans son cabinet d'alchimiste. Sa mère et une autre personne, Suzanne-Catherine de Klettenberg, s'y enfermaient avec lui, durant les longues soirées d'hiver. Ces trois adeptes étaient brûlés de la même passion des sortilèges.

L'initiatrice du groupe avait été Catherine de Klettenberg, singulière et attachante vieille fille, dont le passage dans la vie de Gœthe est essentiel. Elle avait environ quarante-cinq ans au moment qui nous occupe, vivait orpheline et absolument seule dans une vaste maison, était menue et fragile de corps et avait fixé son piétisme dans les doctrines mystiques des frères Moraves et du comte de Zinzendorf. Nous possédons son image en moniale ; elle est représentée de face, se détachant sur un fond de draperie, vêtue de blanc avec un grand voile noir, les mains croisées et tenant un chapelet. Les yeux et la bouche sourient avec simplicité et bonté. De ce sourire, de l'abandon des mains jointes, de toute l'attitude rassemblée et quiète se dégage une grande paix. La paix, c'était bien le trait distinctif de son âme, une paix souriante et limpide « qui ne l'abandonnait jamais » et spiritualisait une enveloppe corporelle rendue diaphane par un mal cruel. Sa vie n'était qu'une souffrance acceptée avec cette grâce héroïque, cette virilité dans la fragilité qui est la parure de certains sourires féminins. Elle transfigurait le mal, elle en faisait une valeur. Son très ardent et authentique mysticisme s'alimentait dans la contemplation du mystère de la Croix.

Et tout ce côté de son caractère nous intéresse plus ici que son goût pour les expériences de magie. Son mysticisme nous retient plus que son hermétisme. Encore que tous deux dérivent peut-être obscurément d'une même source : la tendance à traverser la surface de la vie et à chercher sur les choses le signe du supra-sensible.

Ces deux faces de sa nature se retrouvent fidèlement dans la double influence exercée par elle sur Gœthe. Il lui doit le

goût des cornues, mais aussi celui de la concentration intérieure et de la vie en profondeur. En lui donnant la clé du laboratoire d'alchimie, elle lui donne la clé, plus précieuse de son propre cœur et de ses sécheresses. A sa suite, Wolfgang pénètre dans un univers aux dimensions nouvelles dont il ne soupçonnait ni l'étendue ni les ressources. Il n'a cru longtemps qu'au rire de la vie. Et voilà que s'ouvre devant lui une région mystérieuse où la douleur prend un sens. Gœthe a rencontré Catherine de Klettenberg dans une période de réceptivité intérieure intense préparée par la maladie, la honte, l'échec, la solitude, l'affaissement de toutes les lignes de sa vie. Elle, avec l'intuition aiguë et habituelle aux cœurs qui vivent profondément, aperçut tout de suite quelles possibilités d'action s'ouvraient à elle devant ce jeune désarroi. Sa lucidité découvrit la plaie, son goût des âmes aperçut la « cure » à entreprendre.

Elle trouvait en moi, écrit Gœthe, ce dont elle avait justement besoin : un jeune être ardent qui n'était sain ni de cœur ni de corps et qui aspirait à un salut inconnu.

La correspondance de Francfort nous permet de suivre fidèlement les progrès de l'influence de Catherine de Klettenberg. Wolfgang a d'abord jeté le cri de révolte de la jeunesse contre la « vie maladive et solitaire » que lui impose la maladie ; il a parlé de la « torture que représente une telle vie pour un être de vingt ans ». Puis peu à peu l'exemple de la résignation de son amie a amolli, a fondu cette résistance : il a accepté son mal et a commencé de lui trouver une secrète douceur :

Il y a de bons côtés dans le malheur. J'ai beaucoup appris dans la maladie, des choses que je n'aurais jamais apprises dans la vie... Voilà trois semaines pleines que je ne suis point sorti de ma chambre et pourtant je me sens joyeux et gai. Personne cependant ne vient me voir sauf mon médecin. Les hommes sont faits d'une drôle de pâte : tant que j'ai été dans des sociétés joyeuses j'ai été de méchante humeur ; maintenant que me voilà abandonné du monde entier je me sens plein de gaieté...

Cependant la réclusion se prolongeait : plus d'un mois plus tard, il était encore « prisonnier » de ses quatre murs, en train « d'étudier le livre de la patience et du dépouillement » mais,

« au milieu de la souffrance, conservait sa gaieté. » « Sans elle, comment arriverais-je à supporter cette vie »? (31 janvier 1769.) Sa prison, sa « cage » *(Käfig)* comme il aimait écrire, à mesure qu'il en connaissait mieux les dimensions, lui dévoilait ses ressources.

Toute ma vie actuelle est consacrée à la méditation philosophique. Je suis enfermé dans une solitude absolue ; et tout ce que je possède c'est un compas, du papier, une plume, de l'encre et deux livres. Et par cette route simple, je m'avance dans la découverte de la vérité aussi loin et plus loin que d'autres avec tout leur bagage de bibliothécaire. Il est bien rare qu'un grand savant soit un grand philosophe ; feuilleter trop les livres conduit à dédaigner le livre simple de la nature. Et pourtant il n'y a de vrai que ce qui est simple... Que celui qui a choisi la voie simple la suive et se taise. Sur cette route-là, sagesse et humilité sont les conditions de notre progrès : chacun, à la fin, en recevra sa récompense (13 février 1769).

Une douce lumière oblique venait éclairer, à travers les barreaux de la « cage », les longues journées blanches et dolentes de la maladie. Ce crépuscule avait son charme pour des yeux qu'avait blessés trop tôt l'éclat cru du plein jour. A vingt ans, Wolfgang se retirait de la vie dans le mystère.

La nuit est mensonge et le soleil n'est pas vérité. Qu'est-ce donc que la beauté? Ce n'est ni la lumière, ni la nuit. C'est le crépuscule, l'enfant du vrai et du faux, quelque chose d'hybride.

Dans ce règne du clair-obscur, son œil s'ouvrait à des révélations insoupçonnées. Il annonçait en février 1769 à Oeser

...qu'il avait fait un beau voyage jusqu'au grand détroit par lequel chacun doit passer, et que de ce voyage-là il pourrait un jour raconter des choses étonnantes (Wunderdinge).

Dans la mansarde du Fossé-aux-Cerfs un malade de vingt ans vit dans le sentiment double et singulier d'être encore sur la terre ferme et d'être déjà « de l'autre côté ». Dans beaucoup de passages de la correspondance de Francfort, il y a l'accent du « posthume ».

Les voyages les plus longs, les plus décisifs quelquefois, sont ceux qu'on fait dans une cellule.

Jusqu'à quel borne exacte de la route celui-ci conduisit-il Gœthe? De toutes les questions qui se posent au sujet

de cette vie, c'est certainement l'une des plus attachantes. L'une des plus mal éclairées aussi.

Les rares témoignages que nous possédons permettraient de supposer que Gœthe vers cette époque s'avança loin dans la voie du renoncement chrétien et de l'appétit de souffrance mystique.

C'est d'abord la poésie suivante :

Ceci n'est point la dernière larme
Qui montera brûlante de mon cœur.
De ce cœur qui dans son indicible peine
Se nourrit lui-même de sa souffrance.

Que toujours, ici ou là-bas,
Je sente en moi l'amour,
Même si la douleur doit continuer
A tordre mes nerfs et mes veines.

Puissé-je seulement, une fois,
O Éternel, être rempli de toi!
Ah! ce long et cruel martyr
Comme il dure ici-bas!

Ensuite et surtout, certains passages très frappants des premières lettres envoyées de Strasbourg (printemps et été 1770) à ses amis de Leipzig alors qu'il est encore dans le champ d'influence de Mlle de Klettenberg.

Il écrit le vendredi saint à Limprecht, ce pauvre étudiant en théologie, à demi aveugle, dont nous avons déjà fait la connaissance :

Me voilà donc de nouveau étudiant et, grâce à Dieu, en possession d'autant de santé que j'en ai besoin et d'une abondance de gaieté. Je suis ce que j'ai toujours été ; la seule différence est que je suis sur un meilleur pied avec le Seigneur et son fils bien-aimé Jésus-Christ. Il suit de là que je suis plus sage qu'autrefois.

Quelques jours après, au même :

J'ai plaisir à savoir par vous que vous vivez et que vous prêchez. Si vous vous donnez à votre tâche vous arriverez certainement à faire votre chemin à travers la vie, même sans yeux. On raconte que Démocrite s'aveugla de ses propres mains pour ne point être distrait par ce sens dangereux qu'est la vue. S'il a vraiment eu la force du geste, il n'a sans doute pas eu tort. *Je donnerais souvent quelque*

chose pour être aveugle. Si votre état est toujours le même, c'est-à-dire si vous apercevez une lueur de crépuscule là où d'autres voient le plein jour, vous ne perdez pas beaucoup. *Tout n'est-il pas crépuscule en ce monde?* Un peu plus, un peu moins, il n'y a point là de quoi se chagriner. Pour moi je suis différent, très différent de ce que j'ai été, et de cela je rends grâce à mon Sauveur (1).

La recherche délibérée des valeurs profondes, la descente dans le monde intérieur qui caractérisent l'effort de Gœthe à cette époque de sa vie ne sauraient s'exprimer de plus décisive manière que dans ce passage. N'est-elle pas saisissante chez l'écrivain qui fut le visuel, l'*Augenmensch* par excellence, cette nostalgie de cécité, cette affirmation de la nécessité de faire la nuit dans les yeux de chair pour que puisse s'ouvrir le regard de l'âme?

*
* *

Au milieu de la maladie, de la souffrance, des études de magie, de tout le merveilleux qui envahissait sa vie, que devenait le souvenir de Kätchen? Bien débile, bien pâle petite chose que le souvenir d'un gentil minois populaire, pour lutter à la fois contre la distance, le temps et l'alchimie. Les contours de l'image se brouillaient lentement, perdaient la netteté de leur frappe. Toute sa vie de Leipzig apparaissait à Wolfgang avec l'irréalité d'un mirage. « Comme en rêve » (il emploie le mot avec insistance).

C'est étrange : voici juste un an que je vous vis pour la dernière fois. Quelle drôle de chose folle qu'une année ! que de choses changent de visage en un an ! Je veux parier que si je devais vous revoir, je ne vous reconnaîtrais plus. Il y a trois ans, j'aurais bien juré qu'il en serait autrement. Il fut un temps où je ne pouvais pas me rassasier de causer avec vous ; aujourd'hui toute ma verve ne suffit pas à vous écrire une page.

De temps à autre, un léger regret venait encore hanter son cœur, non point remords envers Kätchen ni repentir du trouble qu'il avait pu jeter dans une vie, mais remords envers lui-même, envers le mauvais ouvrier de son propre bonheur qu'il avait obstinément été :

(1) 19 avril 1770. C'est nous qui soulignons.

Je suis aujourd'hui de méchante humeur. Si j'étais à Leipzig, je serais assis à vos côtés en train de faire une figure longue d'une aune. Vous vous rappelez ces scènes absurdes. Eh bien, non ! si j'étais maintenant près de vous, quelle vie paisible je saurais mener ! Si je pouvais seulement revenir deux ans en arrière ! Kätchen, chère Kätchen, je vous jure bien que je serais plus raisonnable.

Mais le caprice était bien mort. La silhouette de Kätchen pâlissait et Wolfgang n'avait même point la piété du souvenir.

Le souvenir que nous conservons des absents, écrivait-il à Kätchen le 12 décembre 1769, avec une telle tranquillité dans la constatation et tant de netteté glacée dans l'analyse qu'elle exclut la possibilité d'un amour véritable dans le passé, n'est pas effacé, mais seulement recouvert par le temps. Les distractions de notre vie, la connaissance faite avec de nouveaux objets, bref toute modification de notre état, font à notre cœur ce que la poussière et la fumée font à un tableau : les traits très fins ne sont plus distinguables, les traits plus forts deviennent moins visibles et tout cela s'opère si insensiblement que l'on ne sait vraiment pas comment cela se fait. Mille choses me rappellent votre souvenir ; votre image se présente sans cesse à mes yeux mais aussi faiblement et avec aussi peu d'émotion que si je pensais à quelqu'un de complètement étranger. Bien souvent je me rappelle que je vous dois une réponse sans éprouver pour cela le moindre penchant à vous écrire.

La pensée que ce jeune être qu'il avait tenu sur son cœur allait devenir la femme de l'avocat Kanne n'ébranlait en lui aucune fibre douloureuse. Il éprouvait, au contraire, une sorte de joie, mêlée peut-être de secrète ironie à l'adresse de son successeur, en songeant qu'il allait bientôt devoir écrire sur les enveloppes de ses lettres « Madame Canne » (c'est ainsi qu'il orthographie le nom). Il appelait gravement, par anticipation, la fille du cabaretier du Brühl « fraü Doktorinn » et le titre, dans sa pensée, ne devait pas manquer de saveur appliqué à celle dont il connaissait l'orthographe aussi bien que le talent culinaire.

Quand je pense à ces choses de manière désintéressée, écrivait-il le 12 décembre 1769, quel plaisir je ressens, excellente amie, à vous savoir dans les bras d'un aimable époux, à vous savoir heureuse et affranchie de tous les désagréments auxquels est exposé l'état de célibat, surtout d'un célibat comme le vôtre.

Comment faut-il lire ces derniers mots? Comme une allusion aux tristes devoirs d'état d'une fille de cabaretier, aux familiarités forcées de la salle d'auberge? De quelque façon qu'on les entende, ils sont dans la bouche du séducteur d'une surprenante sécheresse dans l'inconscience...

Dans la dernière lettre écrite de Francfort à Kätchen, celle du 23 janvier 1770, Wolfgang fait part à son amie de son projet de partir bientôt pour Strasbourg et de là pour Paris où il « espère se sentir à son aise et demeurer un bon bout de temps » Il ajoute :

Tout ce que je puis vous dire de moi c'est que ma vie est paisible et laborieuse et que je me sens frais et en bonne santé, car je n'ai point de fille en tête.

Et voici l'adieu définitif :

« Vous êtes pour toujours la fille aimable et resterez la femme aimable. Et moi je resterai Gœthe. »

Sur la tombe de l'amour c'est l'orgueil qui jette la dernière pelletée de terre (1).

Conclusion.

Dans la voiture de poste qui emportait Gœthe loin de Leipzig, voyageait un vieux capitaine saxon. Le jeune poète et le vieil officier se retrouvent le soir dans une salle à manger de Naumbourg. Le capitaine est frappé par la mine blême, l'air défait de son jeune compagnon de table. « Vous avez l'air malade? » demande-t-il en le fixant. Wolfgang confesse la justesse de l'observation. « Vous avez aussi la mine, poursuit ce psychologue, de quelqu'un auquel le beau sexe n'est pas inconnu? » Wolfgang « s'incline devant le compliment » et reconnaît que son vis-à-vis de table est vraiment « un connaisseur » (*ein Kenner*). « Vous aussi, vous

(1) La signature de l'orgueil est plus éclatante encore dans un autre passage de la même lettre : « Vous m'avouerez qu'il y a tout de même une jolie petite différence entre le titre de Frau Doktor C. (lisez Canne) et celui de Frau Doktor G. (lisez Gœthe). » Cette allusion — méprisante et cruelle, au nom que va porter Kätchen, vaniteuse, à celui qu'elle aurait pu porter — est assez stupéfiante dans la bouche de celui qui s'est soucié du mariage de la façon que nous savons.

êtez un connaisseur (lisez : un connaisseur de femmes), repart notre guerrier, qui ne veut point demeurer en reste dans cet assaut de félicitations mutuelles. — Quand vous aurez retrouvé la santé vous tirerez profit de cette expérience. » « Toute mon histoire, achève Gœthe qui rapporte l'anecdote, m'a toujours plus convaincu de la vérité de la philosophie du capitaine. »

Le trait nous paraît résumer assez bien l'essentiel des années de Leipzig. Gœthe en sort avec un certain butin d'expérience, de cette « Erfahrung » qu'il recharchait si jalousement sur les lèvres de son maître Behrisch. Elle est, il est vrai, assez chèrement payée. A ce prix, il peut faire figure de « connaisseur » devant un vieux militaire saxon.

Il nous fâche un peu, il est vrai, de voir les premières amours d'un poète aboutir à la « philosophie du capitaine ». Le bagage est peut-être appréciable, mais il déçoit tout de même en nous ce besoin de lyrisme qui s'attache à l'histoire des premiers émois du cœur chez un grand écrivain.

Il nous est d'ailleurs permis de ne pas partager l'opinion du vieil officier saxon touchant le « profit » que Gœthe tirera de cette « expérience », en tout cas dans le domaine du sentiment. Toute l'acquisition du « connaisseur » va renforcer une certaine sécheresse naturelle du cœur, une disposition native à la sclérose. Wolfgang se félicite, mais nous ne pouvons, nous, le féliciter de ce qui est à ses yeux une sorte de cure. Il quitte Leipzig guéri de la femme, guéri de ses illusions sur elle, décidé à garder l'objet de plaisir et à éliminer l'être humain. Il n'y parviendra pas toujours, fort heureusement, et si, peu de temps plus tard, à Strasbourg, au presbytère de Sesenheim, il montre bien de l'égoïsme encore, il y connaît aussi de l'amour, un ébranlement profond et du remords... Et le poète ne naîtra vraiment que dans cette crise. Car, à Leipzig, nous n'avons encore devant nous qu'un bon élève en anacréontisme, mais point un poète.

Il n'en est pas moins vrai que c'est à Leipzig que se formule pour la première fois chez lui le positivisme du cœur, et que c'est de Leipzig que part la grande ligne d'égoïsme sentimental qui traverse toute sa vie. Ligne aux inflexions multiples, à la courbe variée — jamais brisée ! — qui nous mène de l'égoïsme cruel et tragique (Friederike Brion) à l'égoïsme sensuel et confortable (les nuits des *Élégies ro-*

maines et Christiane Vulpius, l'ouvrière en fleurs, que Mme Gœthe mère appelait le « Bettschatz » de son fils). C'est à Leipzig que se dessine pour la première fois cette espèce de satiété souriante à l'égard de la femme, comme du bien facile, à volonté et toujours atteignable. Gœthe a parlé de son « petit cœur gâté par la vie », de son « cher petit cœur » avec une complaisance attendrie. C'est encore à Leipzig que se montre à nous pour la première fois cette volonté arrêtée de jouir de la vie mais de ne point la fixer. Sur cette hostilité de principe aux liens du mariage, il est d'une fermeté intraitable où l'âge ne mordra point. « Bien lourde affaire que le mariage ! » écrit-il à Kätchen en branlant la tête. Cinquante ans plus tard il définira le mariage, comme « toutes les lois », une « synthèse de l'impossible. »

Dans cette conception de la femme comme de l'objet joli, souple et mouvant qui peut nuancer la vie mais point en déranger l'équilibre, dans cette renaissance inextinguible du désir dont Gœthe a fait le privilège des « natures géniales », gît une sorte de sérénité dévastatrice. Aussi est-il permis de trouver quelque fadeur aux trop nombreuses histoires littéraires allemandes qui, à chaque nouvelle conquête, se félicitent de l'événement et félicitent en même temps la victime du « rayon de gloire » qu'a daigné laissé tomber sur elle l'astre du génie. Le mot cliché *Verklarung* (transfiguration, apothéose) revient avec une fréquence vraiment excessive.

Gœthe lui-même a vu plus clair. Il a bien vu, et magnifiquement montré, dans une de ses plus pathétiques images, le fond tragique de ces « amours de hasard » pareilles à des fusées qui, jaillies vers le ciel nocturne dans une « éblouissante trajectoire », « se mêlent un instant aux étoiles », puis retombent « porter la ruine à l'endroit où elles achèvent leur course ». L'histoire de sa vie ne permet pas de conclure que cette sombre clairvoyance l'ait mené plus loin qu'à une simple constatation.

ROBERT D'HARCOURT.

L'Affaire Kerguélen

Une illusion géographique eut cours dans la France du dix-huitième siècle. On s'était persuadé de l'existence, au sud de l'Afrique, d'un continent austral poussant ses promontoires jusque vers le 50e parallèle. On se plaisait à imaginer ces antipodes comme un autre Eldorado, riche en métaux précieux et en épices, habité par des peuples policés, industrieux et bienveillants. Excellentes raisons pour s'y établir. On ferait commerce avec ces frères retrouvés, sur lesquels la philosophie ne demandait qu'à s'attendrir à la faveur des affaires, et l'on aurait du même coup une position stratégique de premier ordre, au vent de tous les établissements anglais et hollandais sur la mer des Indes. Quel serait le Colomb de ce nouveau monde?

On pensa l'avoir trouvé dans Yves-Joseph-Marie de Kerguélen-Trémarec. Ce Bas-Breton de la campagne quimpéroise, bon géographe, bon géomètre, bon manœuvrier, plein d'initiative et de hardiesse, était un des officiers les plus brillants du Grand Corps, un des jeunes représentants les plus en vue de la marine savante. Il avait soumis, dès 1770, au duc de Praslin, son ministre, un projet de campagne pour ces lointains parages. L'expédition, longtemps retardée, eut lieu dans l'hiver de 1772, qui est la belle saison là-bas. Le 13 février, ayant dirigé sa route avec un flair marin

remarquable, il découvrit, venant de l'ouest, l'île qui porte encore son nom et qu'il prit pour l'amorce du continent cherché. La brume, le vent soufflant du large en tempête, les brisants ininterrompus, l'empêchèrent d'y prendre pied. Après six jours de tentatives vaines, il donnait le cap sur l'île de France, avec le regret de laisser derrière lui, aux ordres de Saint-Allouarn, la flûte le *Gros Ventre*, qui, moins calante d'eau et plus heureuse, avait pu débarquer dans une crique l'enseigne de Boisguéhenneuc avec quelques hommes pour prendre possession du pays au nom du roi.

Malgré cette mésaventure, et les gloses qu'elle suscite entre l'île de France et Paris, Kerguélen reçoit à Versailles le meilleur accueil. De Boynes, le nouveau ministre, le présente à Louis XV. Le roi Bien-Aimé, que l'âge n'a pas disgracié et qui sait se montrer gracieux avec d'autres que ses maîtresses, lui pose avec intérêt des questions sur sa découverte : qu'est-ce au juste que cette terre dont le voilà souverain? Est-elle cultivée? habitée? Kerguélen n'ose le croire : en dépit d'une latitude qui correspond à celle de Paris, le froid y est plus âpre qu'en Islande, et trop d'oiseaux la peuplent pour qu'il soit raisonnable de lui attribuer des hommes.

Eh bien, il faudra s'en assurer. Dès ce moment, le roi décide de confier au navigateur une deuxième mission, et lui donne le vaisseau le *Roland* à commander. Sans plus attendre, il attache sur sa poitrine la croix de chevalier de Saint-Louis, et le nomme capitaine de ses vaisseaux.

Avancement splendide, et qui fait des jaloux. Kerguélen n'a que trente-huit ans. Les meilleurs ont attendu davantage : La Motte-Picquet jusqu'à quarante-trois ans, Guichen jusqu'à quarante-quatre, Suffren jusqu'à quarante-six. Il n'a qu'à se tenir sur ses gardes.

Mais, pour parler comme La Fontaine :

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu, prudence!

Le *Roland*, que le roi confie à Kerguélen, est à Brest. Le comte d'Estaing, qui s'y trouve aussi, comme inspecteur général et commandant de la marine, en a félicité le nouveau capitaine, dans une lettre du 30 octobre 1772 : « Pour joindre quelque réalité à mes souhaits, ajoute-t-il, j'ai demandé à la Cour, par cet ordinaire, que ce soit vous,

monsieur, qui m'indiquiez tous les officiers de votre état-major. Ils doivent vous seconder. Je crois que ce n'est qu'en l'étant qu'on peut réussir, et qu'il faut qu'un chef puisse répondre de ses seconds et compter sur eux. »

Excellents principes, prophétiques paroles que le destinataire aura l'occasion de se rappeler avec amertume. La vie du bord est, dit-on, une vie de famille. Mais quoi de plus pénible qu'une famille divisée sous le même toit? Une ordonnance de M. de Boynes oblige Kerguélen à ne prendre dans son état-major que des officiers de sa brigade. Comment sera-t-il secondé par le lieutenant de vaisseau de Charnières, qui paraît très fort en astronomie? Que valent l'enseigne de Pagès, un peu balourd, et l'enseigne de Cheyron, un peu pincé? Il croit pouvoir compter sur l'enseigne du Couëdic de Kergoualer, un Quimperlois énergique qui ramena l'*Heure du berger* à l'île de France, après la mort du chevalier Grenier ; sur le chevalier de Ligniville, jeune homme d'excellente famille, l'air réfléchi et franc. Il compte sur le chevalier Ferron qu'il a vu à l'œuvre. Quant aux gardes-marines Karuel de Mercy et d'Aché, celui-ci porteur d'un nom connu dans les escadres, ce ne sont encore que de sympathiques jouvenceaux, ainsi que Desloges de Keropars, qui lui doit son brevet d'aide de port. Et il a eu le plaisir de faire accorder à Rosnévet, qui l'a demandé, le commandement de l'*Oiseau*, désigné pour accompagner le *Roland*.

L'armement, commencé le 1er mars 1773, est terminé en deux semaines. Le 16, le *Roland* est en rade. Le 24, les dernières instructions du roi sont remises au capitaine : il devra faire route sur le cap de Bonne-Espérance, puis sur les Terres Australes ; voir en passant l'île de Nagtegat, sur laquelle du mystère plane ; retrouver la baie où resta le *Gros Ventre;* étudier la terre précédemment découverte ; examiner s'il convient d'y faire quelque établissement ; de là gouverner à l'est et se tenir entre les 40e et 60e parallèles en côtoyant le continent nouveau ; n'aborder dans aucun port ; enfin doubler le cap Horn et se diriger sur Buenos-Aires, dont le gouverneur a des ordres du roi d'Espagne pour l'accueillir et l'approvisionner.

Cinq mille lieues à parcourir ! C'est beaucoup en trois mois, les trois mois que dure la saison prétendue belle en ces rudes climats. Il y faudrait plutôt trois ans. Et naviguer d'une traite, sinon directement, de l'île de France à la

Plata, les instructions royales y songent-elles? Mais elles portent aussi cette phrase : « Sa Majesté s'en remet au zèle et à l'expérience du sieur de Kerguélen pour les relâches et les partis à prendre suivant les circonstances. » Voilà qui permet le sourire et qui laisse du jeu.

Un vaisseau de guerre en partance pour une colonie est généralement un peu long-courrier. Le *Roland* embarque des passagers — trois dames , des officiers, un colonel, leurs paquets et effets, sans préjudice de quelques « effets de commerce » — ce qui n'est pas très régulier, ce qui ne l'est même pas du tout. L'ordonnance de 1765 a sévi contre l'abus des « pacotilleurs ». Mais peut-on traiter de pacotille le tonneau de vin, la barrique d'eau-de-vie et le quart de farine que M. du Couëdic a demandé de prendre pour son frère? Peut-on, sans barbarie, refuser aux maîtres et à quelques matelots les cinq à six tonneaux de denrées dont la vente, dans les relâches, leur servira à se procurer des rafraîchissements? Ils abusent de la permission, « comme cela arrive », Ligniville s'en apercevra trop tard et le capitaine, au moment de partir, a bien d'autres soucis en tête. Mais le tout ne fait pas, au bout du compte, plus de trente tonneaux, et qu'est-ce que cela dans les cales d'un vaisseau qui emporte « plus d'un an de vivres et quatre mois d'eau, des chaloupes de pêche en six segments, 400 quintaux de biscuits de supplément à l'armement, 40 tonneaux d'effets pour la frégate, un appareil de forge, un appareil composé de carenne, huit corps-morts, des chaînes de mouillage, 35 tonneaux de fers et de clous, des hardes d'hiver pour 600 hommes en boucaux, 15 ballots de toiles à voiles, des caisses de selles et de brides, des caisses d'outils d'ouvriers, des instruments de labourage, 20 tonneaux de malles ou d'effets pour les officiers et le colonel du régiment de l'île de France, des briques pour construire un bâtiment en cas de besoin? » Le tout dûment porté sur les états du Magasin Général de Brest, et visé... Ah ! pourtant, on a dû, à la dernière heure, laisser à quai 60 quarts de farine, la chaloupe envoyée pour les prendre ayant été prise d'assaut par les officiers passagers et leurs malles. Tant pis pour cette farine ! On s'en passera. L'important est que ces messieurs ne manquent pas le départ, qui doit avoir lieu le lendemain 26 mars. Les dames Bertrand, mère et fille, sont installées à bord depuis plusieurs jours, avec une couturière de

Brest, Marguerite-Henriette Nouveau, surnommée l'Ange. Tous sont prêts et n'attendent plus que l'appareillage.

Non pourtant : à neuf heures du soir, un canot se détache du bord et ramène au bout d'une heure, très discrètement, une jeune fille que la plupart des officiers ne virent que le lendemain, quand le *Roland* était déjà sous voiles.

Dans une chanson française qui doit remonter au temps de Kerguélen, une jeune fille, prénommée Angélique, dit à un matelot en partance pour les îles :

Veux-tu m'embarquer sur ton beau navire?

Et l'on chantait, il y a quarante ans, dans les hameaux du cap Sizun, une chanson plus vieille encore, bretonne celle-ci, où une bergère de Lescoff, Channik an Ormant (Jeanne Le Normant), tout en gardant ses moutons et filant sa quenouille sur « l'étrave » du Raz, appelle un navire hollandais qui passe :

Batimantik, batimantik, deud en od :
Me ialo ganoc'h da vartolod.
(Petit bateau, petit bateau, accoste :
J'irai sur toi comme matelot).

Et voyez la malice :

Da vartolod, me na in ked,
Med da gabiten, na laron ked.
(Comme matelot, je n'irai pas,
Mais comme capitaine, je ne dis pas non).

Capitaine, n'est-ce pas ce que fut plus ou moins à bord du *Roland*, durant la campagne commencée le 26 mars 1773, Marie-Louise Seguin, dite Louison? Capitaine ou capricieux pilote, l'Amour avec elle ayant pris la barre.

Qu'était-elle venue faire là, et qu'était-elle au juste? Ses mœurs? « Suspectes », affirme un papier officiel. Bornons-nous donc à les suspecter. Son physique? Son origine? Bretonne, comme celles dont leur compatriote Renan a dit la redoutable séduction de candeur, gardée jusque dans le péché? Ou bien une de ces « étrangères » qui venaient à Brest comme des papillons à la flamme ou, si l'on parle en moraliste, comme le ruisseau à l'égout? Les ports ont de

tout temps été mal famés. Avec ses vaisseaux, ses casernes, ses ateliers, son bagne, cette ville de 22 000 habitants, auxquels s'ajoute une population flottante de 10 000 hommes, est dans la pieuse Bretagne une grouillante enclave où se respire un air d'héroïsme, mais aussi de plaisir et de fête brutale. On s'y grise de toutes les manières, on y fait de vilains trafics, on s'y querelle, on s'y cogne, on s'y tue. Malgré les embellissements de Dajot, elle abonde encore en terrains vagues, ruelles puantes et taudis, où la plus basse débauche nargue une police indigente. Ce n'est point là, on aime à le croire, ce n'est pas au Pont de Terre, à Keravel ou à Recouvrance, tristes lieux où le beau sexe vole son épithète, que le seigneur de Trémarec a fait rencontre de Louison. On imagine plutôt la belle montant et descendant la Grand'Rue, le long des boutiques tentatrices, dont six d'orfèvres, allant et venant devant l'*Hôtel de l'Empereur*, où logea le duc de Chartres en mai 1772, ou celui de l'*Écu brillant;* se rendant au théâtre, « l'un des plus beaux de France », que vient de construire M. Choquet du Lindu, non pour la ville, mais pour la Marine, et qui offre aux têtes peu solides l'exemple fastueux de quelques actrices : la Victorini, morte deux ans plus tôt, n'a-t-elle pas laissé après elle pour 2 433 livres de bijoux, d'argenterie et de vaisselle d'argent? pour 4 656 livres de robes et costumes de théâtre, parmi lesquels un habit à la turque — fond blanc, fleurs et galon d'or — fit 250 livres à lui seul? Outre ces dames, que de joyeuses libertines, maîtresses de galants officiers! Il est vrai que leurs fortunes se font et se défont avec la même rapidité et que, de la table de leurs amants, plus d'une passe au refuge de la Madeleine, où, dûment tondues et fouettées, elles font pénitence, sous l'autorité des religieuses de Saint Thomas de Villeneuve, en tissant de la toile à voile.

Mais peut-être, après tout, qu'en se faisant ou laissant embarquer, Louison n'a voulu que s'offrir une belle croisière, comme Angélique ou Jeanne Le Normant, sans chicaner le prix du passage. Peut-être avait-elle l'humeur voyageuse et l'amour des blanches voiles déployées. Cent cinquante ans plus tard, elle eût, peut-être, survolé l'Atlantique.

Et Kerguélen? Était-il, en matière de fidélité conjugale, de l'avis de ces marins qui estiment qu'on peut sans péril ni remords y passer outre, une fois franchi le Tropique? Jugeait-il véniels les péchés romanesques dont son lointain

successeur Pierre Loti a dit, à la première personne, l'intérêt pour un coureur d'Océans? Ou bien, mari sage jusqu'à la quarantaine imminente, fut-il tenté alors par le Démon de midi, qui se moque bien de saint Yves, patron de Trémarec, de Notre-Dame de Landudal et des vies rangées? Trouva-t-il fades, soudainement, l'affection, le bon ton, la vertu de Mme de Bonte de Kerguélen? Éprouva-t-il un retour de goût violent pour les yeux instinctifs qu'il avait pu voir, au temps de son enfance, à de petites villageoises, et, si Marie-Louise Seguin était de sa race, connut-il auprès d'elle ce double sentiment, ce double besoin de différence et d'identité, qui fait l'intime contradiction et la force incoercible de l'amour? A-t-il, sous le règne de la du Barry et d'une philosophie à la fois excitante et endormeuse, fait le rêve d'un paradis austral où vivre à l'état de nature, tandis que de son côté Louison, à la vue des appareillages pour les îles, — Antilles, Moluques ou Mascareignes, — rêvait de paresses servies, de friandises exotiques, d'aventures ensoleillées et de fortunes impromptues?

On peut donner le tour qu'on voudra à ce roman, se demander aussi jusqu'à quel point il y eut roman. Il y eut du moins cet embarquement mystérieux, et ceci encore : l'écrivain du roi, Forestier, pour lequel Kerguélen professa toujours une vive sympathie, omit de porter à temps et dans la manière usitée le nom de la passagère sur le rôle, en dépit de l'ordonnance de 1765 interdisant « d'embarquer aucun passager sans une permission expresse et par écrit ». Plus tard seulement il y fut interligné, et Louison, par la grâce dudit écrivain, devint femme de chambre de la dame Bertrand. Ces précautions, cette petite fraude, quelle indication ! Si l'amour est du voyage, l'inquiétude en est aussi.

Le 26 donc, le *Roland* et l'*Oiseau* lèvent l'ancre et, après avoir escorté jusque hors des caps « une frégate du roi de Maroc », font route au Sud.

Pour ses passagères, Kerguélen a fait arranger des matelas dans les cabinets qui donnent sur la galerie, sauf pour l'Ange, qui couche près de l'office. Une sentinelle veille à leur porte, de cinq heures du soir à huit heures du matin. Mais Louison est-elle de celles qu'on enferme? de celles qui se contentent? Elle ne se trouve pas bien dans sa chambre. Elle se plaint. Elle fait tant qu'elle finit par obtenir celle du capitaine, qui dormira dans un simple hamac. Rien ne l'empêche, tout le

jour, d'aller et de venir, distribuant ses regards, ses sourires, son fluide à ces hommes jeunes que la mer prive de tendresses féminines, s'accoudant à la lisse, s'attardant à la galerie de poupe, comme une princesse des eaux, comme une Sirène celte, dans un cortège de voiles, de mouettes, de marsouins et, quand on arrive aux mers chaudes, de poissons volants. Les dames Bertrand, elles non plus, ne paraissent pas sévères : la facilité créole s'accommode de la promiscuité du bord. Cependant, l'enseigne du Cheyron s'intéresse à Marie-Louise, qui, sans doute, ne le décourage pas. C'est un monsieur décisionnaire qui se donne volontiers raison et prétend ne s'exclure d'aucun privilège. L'excitation du large confond les grades. La chaleur des tropiques irrite les rivalités. Il y a vingt façons d'être exaspérant avec calme, insolent avec politesse. Cet officier a tout ce qu'il faut pour réussir à mettre hors de lui un Breton explosif comme Kerguélen, rendu plus ombrageux par le sentiment de sa faute. Il possède une froide autorité à laquelle n'échappe pas le second du bord, lieutenant de vaisseau de Charnières, mais qui s'exerce surtout sur l'enseigne de Pagès, sur le sous-ingénieur constructeur Marrier de la Gâtinerie, sur Mersay l'astronome, sur Bruguières le médecin. Peut-on faire grief à des subalternes de leurs mutuelles sympathies? Sous ce couvert, ils forment à eux quatre une méprisante et médisante cabale, à laquelle s'adjoint l'ingrat Keropars. Un jour, entrepris par le maître-pilote sur l'indignité de sa conduite, ce jeune homme répondra superbement : « L'amitié vient avant la reconnaissance. » Quand ses amis se reposent de bafouer le comparse Dubois, c'est pour critiquer le capitaine, auquel ils ne passent rien, pas même le bonnet de coton qu'il substitue sans cérémonie à la perruque, les dimanches exceptés : habitude prise dans les pays chauds. Les sarcasmes jaillissent, les paroles blessantes font le tour du pont. Quel jour M. du Cheyron a-t-il dit, non pas à mi-voix, que les passagères sont « des salopes et des coquines? » Un autre jour, à table, comme on parlait d'avancement, sujet inépuisable et scabreux, il susurre : « Pour moi, je ne commanderai pas, parce que je n'ai pas de jolies sœurs coquines à Paris. » Était-ce bien *coquines?* ou catins? ou pire? Et à qui faisait-il allusion? Prétendait-il insinuer que Mme de Marolle, sœur du capitaine?... Kerguélen a quitté la table.

Pire souci : trois semaines après le départ, un mal étrange sévit sur l'équipage : des « fièvres putrides », qui causent peu de morts, mais qui amènent « des suites affreuses ». D'où vient cela? L'écrivain Forestier, chargé de l'approvisionnement, s'en est acquitté à la pleine satisfaction du capitaine. Il n'a laissé rien manquer à l'hôpital. Mais, en ouvrant les soutes, on découvre que tous les légumes secs, pois, fèves, haricots, lentilles, sont gâtés, que le riz, les biscuits, les légumes réputés frais sont convertis en un fumier où grouillent les vers blancs : est-ce l'humidité du bois neuf qui est responsable de ce désastre? L'*Oiseau* n'a pas de malades.

Après deux mois de navigation, on arrive, le 28 mai, à False-Bay. Bonne rade, où Kerguélen juge toutefois prudent de mouiller trois ancres, à cause du sable trop fin. Le Cap, hollandais en ce temps, est un jardin, un verger, un parc où le gibier abonde. Les deux mois de biscuits, de légumes secs et de bœuf salé font apprécier la relâche aux bien portants comme aux soixante malades. Ces dames débarquent. M. du Cheyron, qui débarque avec elles et qui a ses raisons de leur être désagréable, exige, malgré l'avis du pilote, que la chaloupe accoste en plein ressac : la chaloupe est endommagée, les robes aussi.

Kerguélen, également, s'est fait conduire à terre et y couche, point fâché de remplacer son hamac par un bon lit. La cabale aussitôt de clabauder que, passagères et capitaine, tous n'ont qu'un logis chez le sieur Rouph ou le sieur Munich ; ils entendent : une chambre. Excédé, Kerguélen écrit à son second une lettre qui commence ainsi : « Il y a longtemps que vous m'ennuyez, monsieur... » Du Cheyron en écrit d'autres, sans permission, qu'il donne à porter en France à des bâtiments étrangers. Kerguélen finit par le traiter, en plein gaillard, de jean-foutre, et par déclarer aux conspirateurs que, s'il est le supérieur de ses officiers à bord, il se reconnaît leur égal à terre : déclaration qu'on peut interpréter à sa guise, et qui ressemble à un défi.

La relâche se prolonge au delà de l'attente. Qui a le plus tenu à ces délais? Louison? Les malades? Le 26 juin, Kerguélen envoie Rosnévet en éclaireur à l'île de France, avec ordre de faire escale à Madagascar pour s'y procurer à meilleur compte le riz et le bois qu'on paie des prix fous à ces Hollandais du Cap. Lui-même, le 10 juillet,

à midi, il lève l'ancre, avec un équipage incomplètement rétabli. A quatre heures, il est hors de la baie, par bon vent du nord-nord-ouest, des ris dans les huniers. A sept heures, sur l'accore du banc des Aiguilles, le *Roland* est pris dans un cyclone qui emporte les deux huniers et le petit foc, déchire la misaine, brise une vergue, fait tomber le mât d'artimon et deux mâts d'hune, et « plie comme un cercle » le grand mât. Le pauvre Pagès, qui est de quart, ne sait plus où donner de la tête. Par deux fois, le vaisseau se couche sur bâbord et reste engagé pendant dix ou douze secondes, prêt au plongeon définitif. Par deux fois il se relève sur sa quille. Kerguélen fait mettre au vent. Le ravage n'a pas duré cinq minutes. Le vent passe au suroît et s'apaise un peu. On grée en hâte une grand'voile d'étai et un petit foc pour soutenir le vaisseau, « tracassé horriblement » par la houle. Les mâts tronqués traînent à l'eau, battent le gouvernail. Toute la nuit, les matelots de pont sont debout, les gabiers sont affreusement balancés dans la mâture. Ligniville et Karuel montrent « un zèle infini ». On ne voit pas paraître l'enseigne du Cheyron, qui joue ou complote avec la Gâtinerie, dans la grand'chambre. Quant aux passagers, même les plus chers, leur devoir est de se faire oublier, en ces accidents.

On travailla encore toute la journée du 12. D'une vergue d'hune, on fit un mât d'hune ; du grand hunire, une misaine ; du grand mât de perroquet, un mât d'artimon. Ainsi gréé, le *Roland* mit six grandes semaines à parcourir la route de l'île de France, où il arriva le 29 août. Enfin, voilà les passagers au port. Une chaloupe s'est aussitôt détachée du rivage, avec un valet de chambre, pour prendre monsieur le colonel et ses paquets. Il y en a tout un ménage : armoires démontées, buffets, commodes, secrétaires, faïences, batterie de cuisine, caisses de vins de France et de Malaga, caisses de chandelles, barils de graisse. Les autres officiers, jurant que la chaloupe est aussi pour eux, y empilent leur literie et leurs provisions de Brest ou du Cap. Les passagères, moins cossues, n'ont à elles toutes que quatre coffres.

Le chevalier des Roches n'est plus là, ni M. Poivre, qui est parti pour la France dix mois plus tôt, emmenant l'atrabilaire Rochon. A leur place, Kerguélen trouve le chevalier de Ternay, qui lui semblait naguère si peu géomètre, et l'intendant Maillard, qui lui paraît médiocrement aimable.

Ces deux messieurs sont prévenus contre lui. Il leur demande deux petits navires pour sa campagne On lui offre deux bateaux pourris, méchantes gabares, la *Créole* et la *Sainte-Reine*. Au bout d'un mois, il finit par obtenir la *Dauphine*, un bâtiment de Bourbon. Il lui faut cependant réparer le vaisseau avec cinquante hommes sans nerf, les malades étant à l'hôpital, les autres aux canots et aux chaloupes. On lui donne pour trois jours des noirs dont la journée lui coûte vingt francs. Il paie dix livres par jour des chalands, et quinze livres des citernes qui sont au roi. On refuse de lui remplacer trente-quatre matelots. Pour remplacer sa mâture, il a tout juste celle du *Duc de Choiseul*, qui a péri à la côte, une mâture séchée, fendue par le soleil, et que M. Maillard lui fait payer gros. Pendant toute la relâche, pas une livre de viande fraîche ; mais, quelques bœufs étant venus de Madagascar, on lui propose d'en acheter cinq, crevés, enflés, empoisonnant l'air. Ce Maillard et ce Ternay, décidément, tiennent une boutique. Il se laisse aller à le dire, à table, entre les dents, assez haut pourtant pour que le dévoué du Cheyron recueille le propos, qui ne manquera pas de parvenir aux intéressés. La Gâtinerie, qui ne se gêne pas pour descendre à terre sans permission, correspond par lettres chiffrées avec Maillard. « Passons l'éponge, écrira Kerguélen, sur ces affreuses misères inséparables de la gémissante humanité. » En attendant, il intercepte une de ces lettres. Le coupable, mis aux arrêts, proteste sur un ton d'une vivacité surprenante dans un papier que, réflexion faite, il garde en poche, mais dont le brouillon figure au dossier du procès de Brest. Le soupçon et l'indiscipline sont, avec les « fièvres putrides », les maladies du bord. Mais comment le capitaine ne serait-il pas gêné pour sévir, lui qui trop souvent loge à terre, comme Louison?

Trois ans plus tôt, en ces mêmes lieux, un personnage douceâtre et amer, ingénieur sans diplôme, ayant lui-même, avec une fatuité de beau ténébreux, vainement entrepris le siège de la jolie Mme Poivre, s'était consolé en voyant en rêve le bon Paul et la touchante Virginie filer d'innocentes amours sous les papayers, les jamroses et les tatamaques. Kerguélen et la capricieuse Louison eurent à Saint-Louis une villégiature plus orageuse, s'il est vrai que la belle, lui « ayant fait des aveux », reçut un jour une de ces cor-

rections manuelles dont ses pareilles sont quelquefois avides. Mais c'est la cabale qui rapporte cet incident.

Louison devait demeurer à l'île de France. L'état-major, dans son ensemble, voyait avec plaisir cette séparation. Ce fut M. de Pagès, paraît-il, qui la fit rembarquer. Il raconta du moins, plus tard, qu'elle avait été se plaindre au gouverneur d'avoir été amenée dans la colonie et d'y être laissée sans ressource. M. de Ternay aurait prévenu Kerguélen qu'il la ferait retourner en France à ses frais. Pour éviter cette dépense, et sur le conseil de Pagès, Kerguélen l'aurait reprise à bord. Renvoyée à terre après quelque scène, elle fut définitivement rembarquée la veille du départ. Si elle accueillit sans une larme — *siccis oculis* — la perspective d'une campagne dont elle ne pouvait ignorer les dangers ; si, comme le premier navigateur dont parle Horace, un de ces Latins chers à Kerguélen, elle envisagea sans frémir le déchaînement des tempêtes, la ruée des houles et l'horreur des monstres marins, — baleines, éléphants de mer et le reste, — avouons que la gaillarde n'avait pas froid aux yeux. Mais le dossier de 1775, si abondant, si méticuleux en matière de dépositions, confrontations, affrontations, récolements, tout le rituel de la procédure, est muet sur ce point capital. Et l'on ne s'étonnera pas que le capitaine du *Roland* se soit abstenu de commentaires sur la présence à son bord de la fille Séguin.

Il quitta le 16 octobre l'île de France, avec le regret d'y laisser du Couëdic, souffrant d'une hernie. Rosnévet commandait toujours l'*Oiseau*, et Ferron avait reçu le commandement de la *Dauphine*, avec l'indésirable du Cheyron pour l'y seconder. On fit une courte relâche à l'île Bourbon, où Kerguélen avait des rafraîchissements à prendre pour ses malades et pour sa table. Puis l'exploration commença. Jusqu'au 17 novembre, navigation normale et sans incident. A partir du 17, on cherche la fabuleuse Nagtegat : est-il besoin de dire qu'on ne la trouve pas? Ce Rossignol austral — Nightingale — n'est qu'un îlot désert près de « l'île abandonnée » de Tristan de Cunha. Par quelle imagination lui donnait-on de l'importance, et par quelle erreur le transportait-on de l'ouest au sud-est du Cap?

Le 40e parallèle atteint, puis dépassé, on entre dans le royaume des tourmentes, du froid, de la neige, de la grêle,

de la brume, et aussi des oiseaux de la mer antarctique ; alcyons, grellettes, goélettes, plongeons, manchots. Les trois vaisseaux font maintenant cap à l'est. Il faut manœuvrer à chaque instant, louvoyer, mettre en panne, prendre ou larguer des ris pour « conserver » la *Dauphine*. Le 14 décembre, à quatre heures du matin, la terre est signalée. Le *Roland* avait jusque-là tenu la tête de la petite division. Désormais, la *Dauphine* et l'*Oiseau* le précéderont pour chercher le mouillage. A midi, on fait le point : 49°10 de latitude sud, 64°45 de longitude est. Et l'exploration commence. Méthodiquement, on pèse l'eau, on sonde, on observe le régime des vents, on prend des alignements et des vues, on donne aux baies et aux promontoires des noms connus, des noms aimés : île Roland, île de Croy, cap d'Estaing, cap Bourbon, cap Français, baie de Quiberon, rivière de Bénodet... noms de France et de Basse-Bretagne que des noms anglais remplaceront. Puis, comme l'année précédente, ce sont des alternatives de bourrasques et de brouillards coupées de rares accalmies, quand le vent, soit par l'ouest, soit plus rarement par l'est, va chercher le pôle. Parfois, tout le ciel est bouché, il faut tirer le canon pour garder le contact avec la frégate et la corvette. Et toujours cette barrière de brisants !

Cependant la *Dauphine*, le jour de Noël, signale une baie derrière le cap Français. Kerguélen lui envoie un canot armé qui sondera pour lui éclairer les approches, ainsi qu'à l'*Oiseau*. Le *Roland*, plus lourd, garde ses distances. Son équipage est d'ailleurs affaibli par la quantité des malades. Dans la dure nuit du 21 au 22, des matelots se sont évanouis sur le pont, et avec eux Duclos, second pilote ; Lioncourt, second maître d'équipage. La *Dauphine* à son tour, l'ayant ralliée, lui apprend qu'elle a failli se perdre dans la baie, et qu'elle a cassé sa barre de gouvernail. Le 1er janvier apporte pour étrennes à l'équipage du *Roland*, avec de furieuses rafales qui le mettent à sec de toile, la nouvelle que l'eau pénètre partout dans la cale, que le riz est mouillé, une partie du biscuit gâtée. Le maître calfat et le maître charpentier, en ouvrant la soute, ont fait cette découverte. Kerguélen en est si affecté qu'il tombe malade à son tour. Et l'*Oiseau*, où s'est-il envolé? On le retrouve, Dieu merci, le 8. Rosnévet apprend au *Roland* que, le 6, il a envoyé son canot sonder dans la baie, derrière le cap Français.

Le mouillage est bon. Des hommes ont pu débarquer. Ils ont tué sur le sable des manchots et un lion marin. Puis ils ont pris possession du pays au nom du roi. Une roche s'avançait en saillie, du côté nord de la baie. A cette roche, M. de Rochegude a attaché par un fil d'archal une bouteille où il a enfermé un parchemin portant une inscription dans la langue la mieux faite pour perpétuer :

Ludovico XV Galliarum
Rege, et D. de Boynes,
Regis a secretis ad res
Maritimas, annis 1772
Et 1773.

Trois ans plus tard, Cook devait mouiller dans cette même baie — baie de l'*Oiseau*, — rebaptisée par lui Port Christmas — et retrouver cette bouteille. Il savait, depuis l'automne de 1772, pour l'avoir appris au Cap, que Kerguélen avait découvert une terre dans ces parages. Mais personne ne l'avait informé, depuis, de la seconde expédition : il connaissait le débarquement de Boisguéhenneuc, il ignorait celui de Rochegude, et la date de 1773 lui parut certainement un lapsus. Sur l'envers du parchemin il écrivit :

Naves RESOLUTION
et DISCOVERY
De Rege Magnæ Britanniæ
Decembris 1776.

Et, « pour ne pas ôter à M. de Kerguélen la gloire de l'avoir découverte », il appela cette île désolée (car c'en était une, et non pas un morceau de continent) la *Terre de Kerguélen.*

La communication de Rosnévet, voilà enfin quelque chose de réconfortant. Kerguélen donne l'ordre d'aller rechercher la baie. Aussitôt, le vent passe du sud-est au sud-ouest et recommence sa musique d'enfer. On manque perdre la misaine, qu'on n'a pu serrer ; il faut passer des cordes sous les aisselles à six matelots pour les descendre de la vergue, à moitié gelés et sans connaissance. Le 10, la *Dauphine* rend compte que son canot, avec du Cheyron, s'est perdu le long de son bord, et que c'est miracle si les occupants ont pu être sauvés. La lettre du chevalier Ferron ajoute : « Je n'ai de pain que pour vingt jours. Il faut me conserver jusqu'à ce que le temps permette de me secourir. »

Le 11, le 12, vents violents d'ouest et de nord-ouest. Brume : on navigue à la cape par « temps épouvantable ». La *Dauphine*, le 15, peut être ravitaillée en eau, biscuit et bois. « Nuit affreuse » du 17 au 18. Le 18, on ne voit plus d'oiseaux. Le point fait, on se trouve à 50 lieues de terre. A bord, les moutons et la volaille qu'on avait embarqués sont morts de froid. Le scorbut décime l'équipage. Le découragement est un autre mal. Il y a trois mois qu'on navigue au milieu des tempêtes, trois mois que le capitaine n'a pas eu une pleine nuit de sommeil, sans cesse réveillé pour décider des manœuvres et des signalements, trois mois que la partie valide de ses matelots s'épuise dans une lutte qui paraît sans fin. Il prend le parti qui lui coûte le plus, mais que l'humanité lui conseille : pour la seconde fois, il fait cap au nord.

Avait-il montré la persévérance qu'il eût dû? Ne pouvait-il pas, quand le temps était plus maniable, courir plus rapidement à terre? Quand l'*Oiseau* y courait, ne l'a-t-il pas fait rallier trop prudemment? Ne prolongeait-il à l'excès ses bords du large, ce qui lui rendait ensuite plus longue l'approche, et plus exposée au gros temps? Pourquoi ne point passer sur l'*Oiseau* ou sur la *Dauphine*, puis sur le canot de l'un ou de l'autre, pour voir de ses yeux, pour toucher de ses pieds et de ses mains cette terre qu'il avait découverte? Pourquoi ne pas laisser Rosnévet, qui le lui proposait, continuer seul l'exploration avec sa frégate, qui n'avait pas souffert?

Il y a dans le renoncement de cet homme, malgré tant de bonnes raisons qu'il nous donne, quelque chose qui nous échappe. Toutes les peines endurées étaient aussi bien un stimulant. Avoir parcouru des milliers de lieues, toucher au but et lui tourner le dos, quel paradoxe! Quelle force cachée le lui a prescrit? La peur? Hypothèse enfantine. Louison? Explication trop simple. Les dégoûts et les doléances d'une femme qui en a assez de la mer, de la tempête et de la solitude, ne sont pas à exclure de parti pris. Mais il y eut certainement autre chose, quelque chose de beaucoup plus romanesque et profond, une superstition inavouée peut-être, la persuasion qu'avec cette femme à bord il ne saisira jamais sa conquête, et que, ne pouvant la jeter à la mer comme fit Grallon de la sacrilège Dahut,

il n'a plus qu'à la ramener ; avec cela, une révolte soudaine contre les conjurations multipliées des éléments et des hommes, ce noir besoin que connaissent bien ceux de sa race de renier tout à coup son intérêt le plus clair et le plus cher, de dire non à la renommée, à la gloire, à la plus élémentaire prudence : l'entêtement, ou plus exactement le coup de tête breton, qui ne s'arrête à aucune objection parce qu'il les connaît toutes, se les étant au préalable adressées, et qu'il a ses raisons, plus fortes encore, mais qui, impénétrable en ses pudeurs, inventera pour donner le change des raisons raisonnables et par conséquent discutables, des chicanes, remâchant, comme ici, l'état de la mâture, des agrès, des vivres, comptant, recomptant les malades et rédigeant à soi seul un procès-verbal que l'écrivain du bord fera signer séparément à chacun des officiers et maîtres, petite habileté qui se retournera en gros grief, le moment venu.

C'est le 18 janvier que cette signature eut lieu. Aussitôt après, Kerguélen donne le cap au nord-est quart nord, non pas vers l'île de France directement, mais vers la baie d'Antongil, à Madagascar. Pourquoi? D'abord la distance est moins grande pour ses malades. Il sait ensuite qu'il trouvera à Madagascar, bien mieux et à meilleur compte que sur ce rocher de l'île de France, le riz, les fruits, les bœufs qui lui serviront à ranimer son équipage ; pour sa mâture offensée, les bois de rechange qu'il voudra. Il sait encore que certain baron polonais au service de la France, Maurice de Beniowsky, a commencé sur cette côte un établissement, et ce sera donc rendre service au roi que d'aider ce colonisateur avec les moyens du bord, qui ne sont pas — on l'a vu pour le détail de son armement — à mépriser.

Singulière figure, que ce Beniowsky, et bien propre à séduire un homme d'imagination comme Kerguélen. Échappé par miracle des geôles russes (on l'avait emprisonné au Kamtchatka), il a fini par gagner, de havre en port et de jonque en vaisseau, l'île de France. Là il a mûri son entreprise coloniale. Venu la plaider à Paris en 1772, il obtient le commandement d'une expédition et, après bien des difficultés avec le gouvernement de l'île de France, il prend pied sur la terre malgache. En voulant collaborer avec lui, Kerguélen ne goûte-t-il point par avance le plaisir d'agacer MM. de Ternay et Maillard? Considère-t-il, d'autre part, que la relâche, avec Louison, sera plus discrète?

Arrivé dans la baie d'Antongil, son premier soin est de faire dresser des tentes sur l'île Marosse pour ses malades. Ils sont encore cent cinquante, même après les quinze qui ont trépassé depuis le 18 janvier, et dont les corps, bénis par l'aumônier Mahéo, sont descendus dans les profondeurs glacées. Puis il se hâte de fournir à Beniowsky ce qu'il possède, depuis des chemises jusqu'à des affûts. Tout en remerciant le « cher ami », Beniowsky épanche en lui son amertume. Il le supplie de relater au ministre, dès son retour en France, les mauvais procédés de M. Maillard. Mais le baron, aux yeux de Kerguélen, a un tort : c'est de s'être brouillé avec les chefs indigènes, qui l'appellent « le mauvais blanc » et qui le combattent. Voilà qui ne favorise pas son propre ravitaillement. Cependant le jeune Karuel, qui s'est fait la main en Guinée, parvient, à force de palabres, à se procurer des œufs, des poulets, des fruits. Il rend visite au « roi » Revola, passe dix jours chez le « roi » Ibita. Le chevalier Ferron rapporte quatre bœufs et cent cinq volailles de Foulpointe. Les ananas, le pourpier, les limons et « autres antiscorbutiques » ont peu à peu raison de l'épidémie, quoiqu'il eût fallu y joindre de la chicorée, de l'oseille, du cresson et du chou, qui abonderont sur ce littoral quand on y aura fait des jardins. Pays fertile, climat meilleur qu'on ne le prétend à l'île de France, insulaires « doux et sociables » dont la langue « se prêterait aisément à l'expression des sentiments les plus tendres » ; quelle colonie d'avenir, si l'on y place en bonnes mains les intérêts de la France !

Le 20 mars, Kerguélen laisse à ses espoirs et à ses tracas M. de Beniowsky, qui devait mourir là, onze ans plus tard, sous des balles françaises. La navigation ne favorise pas les convalescences, et dix des rembarqués meurent encore dans la traversée de Madagascar au Cap. Le 7 mai, le *Roland* mouille à False-Bay. On débarque soixante scorbutiques. Kerguélen lui-même souffre d'un début de ce maudit mal, Ligniville est incommodé. Le climat, le repos, la viande fraîche, les fruits juteux, les légumes du jour rétablissent à peu près les malades. Au milieu de toute cette hygiène, on perd la trace de Louison. Si le scorbut ne l'a pas épargnée, elle non plus, la vertu en aura fait son profit.

Kerguélen était allé au Cap rendre visite au gouverneur Plattenberg, homme courtois qui le retint à dîner. Au retour, il trouve son monde en émoi : le vaisseau le *Duc*

d'Aiguillon, en quittant False-Bay la veille, a salué les vaisseaux hollandais, et ceux-ci, au lieu de lui répondre, ont amené leur pavillon de poupe. Réclamation courtoise de Kerguélen à Plattenberg, par une lettre qu'il lui fait porter. Cependant l'incident se renouvelle. Sans attendre la réponse à sa lettre, Kerguélen signifie au commandant de la rade que, si les vaisseaux hollandais refusent le salut, il saura les y contraindre. Même vaincue (et bientôt elle allait être victorieuse), notre marine, à cette époque, ne badinait pas sur cet article. La réponse de Plattenberg donne d'ailleurs toutes satisfactions. Kerguélen lui en témoigne sa gratitude en lui offrant des gravures de prix.

Le 26 juin, il appareillait pour la France. Le 24 juillet, il reconnaissait l'île de l'Ascension. Le 28, il passait la ligne. Le *Roland* ne mit que huit jours à franchir la distance du 26° de latitude sud au 10° de latitude nord. Dans cette région des calmes torpides, c'est une performance rarissime, la plus belle sans doute de ce voyage mouvementé et peu réussi. Les côtes d'Europe, un mois plus tard, étaient en vue. L'approche du pays n'apportait pas à tous l'apaisement. La campagne avait été dure. On prévoyait des suites plus dures encore. La Gâtinerie songeait à sa lettre chiffrée. Pendant la relâche à l'île de France, il avait dit à Forestier : « Si M. de Kerguélen ne me la rend pas, je ferai casser ce capitaine. Si je n'y puis parvenir, j'ai pris mon parti : je passerai en Hollande. » Mais un autre jour il se désespère d'être « un garçon fini ». Et les autres, Charnières, du Cheyron, Pagès, Bruguières, le petit Desloges, tous ceux qui s'étaient entretenus en état de révolte contre leur chef, que pensaient-ils? Que disaient-ils? Que disait et pensait Kerguélen?

Le 7 septembre, le *Roland* mouillait en rade de Brest. Le soir même, une barque de Lanvéoc venait se ranger contre le vaisseau et l'unique passagère y descendait, avec la même discrétion que pour monter à bord, seize mois plus tôt.

Précaution bien inutile. Aussitôt débarqué, l'enseigne du Cheyron a déposé une plainte contre son supérieur. Kerguélen, à son tour, en dépose une contre son subalterne. La Cour, saisie, nomme quatre commissaires, qui sont : le comte de Breugnon, commandant de la marine à Brest ; le

chef d'escadre de Roquefeuil, les capitaines de vaisseau de Guichen et de Saint-Julien. Dès le début de l'enquête, il leur apparaît que « la fille Séguin est le principe de tous les événements qui se sont passés entre M. de Kerguélen et M. du Cheyron. » C'est elle qui a provoqué « entre ces deux officiers une rivalité très préjudiciable au bien du service ». Mais, désireux de passer l'affaire, ils demandent, le 28 octobre, au ministre, qu'un conseil de guerre soit réuni.

Le ton, sous le nouveau roi, est à la vertu. Le ministre est Sartine, ex-lieutenant de police, qui ne badine pas avec les ordonnances. Il ordonne, le 16 décembre, au vice-amiral d'Aché de réunir le conseil de guerre, et, le 28, au major-général, comte d'Hector, de diriger la procédure. Hector fait appréhender Kerguélen, qui, traînant un reste de scorbut, est étroitement gardé à bord du vaisseau-amiral. Le procès dura cinq mois. Par son verdict du 15 mai 1775, le conseil de guerre, déclarant Kerguélen « dûment atteint et convaincu de neuf fautes diversement graves », le condamnait « pour réparation de tout quoi » à la destitution et à une détention de six années (Hector en demandait vingt) « dans telle citadelle qu'il plairait à Sa Majesté de lui assigner ». Il en passa trois au donjon de Saumur.

Telle fut l'affaire Kerguélen, qui vaut bien l'affaire Calas ou l'affaire Montbailli, quoique d'un autre ordre. Le dossier s'en trouve aux Archives du port de Brest, dans les anciens locaux de l'Académie royale de marine, parmi maints manuscrits dont l'écriture reste aussi fraîche que l'or des fleurs de lis sur le cuir ou le parchemin des reliures.

Ferron, Ligniville, Rosily, l'abbé Mahéo, ceux qui aimaient et appréciaient Kerguélen, furent outrés d'une pareille rigueur et, plus ou moins ouvertement, protestèrent. Dans le monde savant, le géographe d'Après et Buffon la déplorèrent — sans bruit. Le condamné attendit dix-huit ans sa réintégration. Mais la République qui l'appelait ne tarda pas à le proscrire. Il faillit payer de sa tête, comme son noble ami d'Estaing, le crime d'être un officier ci-devant. Et elle lui donna la douleur de voir anéantie, comme il eut le courage de le crier, une Marine qui, sous le dernier des « tyrans », était si belle.

Auguste Dupouy.

Le Récif aux étoiles[1]

CHAPITRE XXI

La grande brousse d'épines.

Saji ignorait absolument les rencontres entre Chaya et Houghton, sans quoi l'histoire de celui-ci se serait brusquement terminée.

Le jeune Dyak marchait dans la vie avec des œillères : il voyait très clairement son objet immédiat, mais les à-côtés demeuraient pour lui dans une obscurité profonde.

C'est probablement ainsi que le tigre parcourt la jungle.

Ayant reçu la mission de surveiller les étrangers, et spécialement Macquart, il la remplissait à la lettre. Chaya devait être le prix de son obéissance : prix suffisant pour lui fermer les yeux à toute autre chose que sa tâche.

Hull et ses compagnons se croyaient seuls et non observés. Les Papous ne s'intéressaient déjà plus à eux et les Dyaks ne donnaient même pas signe d'existence.

En réalité, les nouveaux venus ne faisaient guère un mouvement qui ne fût remarqué. Saji, invisible, les accompagnait toujours. Il les avait suivis le second soir où ils creusèrent la rive, et s'était glissé derrière la maison de Wiart pour entendre sa conversation avec Macquart, en collant l'oreille à une fente.

Il savait très peu l'anglais, mais en connaissait assez pour com-

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 janvier, 1er et 15 février, 1er mars 1929.

prendre qu'un nouveau coup se préparait ; et, cette nuit-là, il revint à travers la forêt pour faire son rapport à la mère de Chaya.

— Ils n'ont pas creusé ce soir, dit-il. Ils dorment maintenant, mais doivent partir demain avec l'homme au caoutchouc.

— Où iront-ils?

— Je ne sais où, ni pourquoi. L'homme au caoutchouc et celui que tu m'as dit de surveiller ont rapproché leurs têtes et causé longuement à l'oreille l'un de l'autre. Ils ne veulent pas de bien à leurs compagnons.

— Comment cela?

— Je ne sais pas, mais je sens la mort dans tout ce qu'ils disent. Je prévois qu'ils s'en iront à cinq dans la forêt et qu'ils n'en reviendront qu'à deux, l'homme au caoutchouc et l'autre.

La vieille garda un moment le silence. Elle semblait prêter l'oreille au vent dans les arbres et aux bruits nocturnes de la forêt.

Dans cette clarté vague et verdâtre elle paraissait étonnamment sinistre et vieille ; et Saji, dont on entrevoyait le corps nu, semblait l'incarnation de l'arme qu'il portait, un javelot *pounan* servant à la fois de trait et d'arme blanche.

On eût dit une conférence entre la Destruction et la Vieillesse.

Puis la femme parla :

— Il faut les suivre, même s'ils te conduisent jusqu'aux Eaux Noires, et mettre à mort celui que tu sais dès que tu le verras seul. Si tu ne réussis pas à le trouver seul, tue-le en présence des autres, quand même tu devrais être tué toi aussi. Me le promets-tu?

— Je le jure.

Chaya émergea d'entre les arbres. Elle avait quitté la vieille femme avant l'arrivée de Saji, puis, se ravisant, était venue les écouter.

Saji la regardait tout le temps qu'elle écoutait, et la fureur de ses paroles semblait dérivée de cette présence. La vieille ne remarqua point sa fille, et d'ailleurs ne s'inquiétait guère qu'elle écoutât ou non.

— A quelle heure partent-ils? demanda-t-elle.

— Je l'ignore, répondit Saji, mais quelle que soit l'heure, je les accompagnerai sans être vu.

Sans ajouter mot, la vieille lui tourna le dos et partit dans la direction du village.

Saji et Chaya se trouvèrent en tête à tête.

Ces deux êtres, en dépit du fait que Chaya ne faisait pas plus attention à lui qu'à un chien, avaient été longtemps camarades dans la forêt. Saji lui avait appris à se servir d'une sarbacane de manière à ce qu'elle pût tuer un singe ou un oiseau à dix mètres ; depuis

leur enfance il lui avait enseigné les secrets des bois ; une fois il l'avait emmenée dans son *prahou* de pêche : elle avait vu la mer se briser sur les récifs, les ramasseurs de bêches-de-mer à l'œuvre et les goélands pêcheurs, frères marins des oiseaux forestiers, aussi différents d'eux que les feuilles diffèrent des vagues.

Elle l'avait accompagné dans ses excursions de chasse à travers la forêt. Saji était un grand chasseur de menu gibier. Il aurait tout aussi bien chassé le gros s'il y en avait eu, mais dans ces forêts on peut voyager pendant des jours et des jours sans rien rencontrer de plus dangereux que des petits singes et des kangourous grimpeurs.

— Ainsi tu vas à la chasse? demanda Chaya avec cet accent monotone qui caractérise le dialecte sariba.

— Demain, dit Saji sans lever les yeux qu'il avait baissés à son approche.

— Dans la forêt?

— Oui, dans la forêt.

— Tu m'as parlé du grand kangourou, mais demain c'est le petit kangourou que tu vas suivre, celui qui a de la barbe?

— Ils sont deux barbus dans la bande, dit-il en se mettant au diapason de son humeur.

— Et ton gibier est le plus petit, dit Chaya. Je sais. C'est lui qui a tué l'homme blanc qui fut mon père. Il doit sûrement mourir.

— C'est dans l'ordre.

— Mais les autres, continua Chaya, ne doivent pas mourir.

— Qui sait? répondit Saji. La mort rôde partout dans la forêt et il les y conduit. Il vole à son but plus droit que le javelot ou la flèche.

— J'irai avec toi voir cela, dit Chaya. Ce sera plus intéressant que de tuer des petits singes avec la sarbacane ou d'attraper du poisson avec les filets. Je te retrouverai à l'aurore et j'apporterai mon javelot.

Pour la première fois Saji releva les yeux vers elle, ils flambèrent dans l'obscurité, et il les rabaissa vivement.

— Comme tu voudras, dit-il.

Cependant les hommes dormaient sous la tente, ainsi que ceux du canot et l'habitant de la maison de bois. Toute l'intrigue compliquée et vaguement esquissée à l'heure actuelle tremblait dans la balance, sous les yeux de Saji, caché près de la tente, et de Houghton qui, ce soir, avait pris la place de Tillman et se cachait près du canot.

Macquart, dont l'esprit habile était absorbé par les plans conçus contre ses compagnons d'aventure, n'éprouvait pas la moindre inquiétude du passé ni le moindre soupçon qu'une main se tendît pour le saisir.

Saji n'avait pas la moindre idée que Chaya, qui devait l'accompagner le lendemain, éprouvât pour l'expédition d'autre intérêt que celui d'assister à un meurtre. Il jugeait Chaya d'après lui-même, comme Macquart jaugeait la mémoire du petit village dyak d'après celle des grandes villes civilisées.

En même temps que la couleur du ciel, la voix de la forêt changea à l'approche du jour, et sur le fleuve qui un instant auparavant reflétait les étoiles apparurent de légères spirales de brouillard qui s'accrochaient en guirlandes aux palétuviers.

Puis un reflet d'or s'étendit sur la forêt. A distance, le ciel s'approfondit au-dessus de la verdure, et là où naguère scintillaient les étoiles, il n'y eut plus que le bleu indescriptible d'une aurore tropicale,

Hull sortit de la tente et s'étira. Houghton, s'étant relevé lui-même de faction une demi-heure plus tôt, était en train de se raser devant un miroir fixé à la toile de la tente ; bientôt se montrèrent Jacky et Macquart revenant du bord de l'eau. Enfin Tillman fit son apparition.

— Nous ferions bien de déjeuner et de nous mettre à empaqueter les provisions, dit Hull.

— Nous n'aurons pas besoin d'en emporter beaucoup, dit Macquart. L'expédition ne durera pas longtemps et nous aurons toujours la ressource de tuer le gibier qu'il nous faudra.

— Possible, répliqua l'autre, mais je ne vais pas compter, pour me sustenter, sur des rôtis de singe. Ah ! voici la Belle au bois dormant !

C'était Wiart qui apparaissait sous sa vérandah.

La mine de Wiart s'était singulièrement améliorée depuis leur première rencontre. Il s'était trouvé cette fois-là à la fin d'une de ses orgies périodiques, et en était actuellement remis pour jusqu'à la prochaine attaque. Sa figure paraissait moins malsaine et plus humaine, en dépit des favoris si odieux à Hull ; il portait sous le bras un fusil et en bandoulière une ceinture de cartouches.

Il s'avança vers ceux qui étaient réunis près de la tente, car il devait déjeuner avec eux.

Hull le regardait venir en fronçant les sourcils.

— Que portez-vous là? demanda-t-il. Que comptez-vous faire de ce fusil et de ces cartouches?

— En faire? dit Wiart. Rien, je les emporte, tout simplement.

— Eh bien, alors, dit Hull, vous me ferez grand plaisir en les remportant chez vous, nous partons en pique-nique, et non en chasse.

— Mais que racontez-vous là? s'écria Wiart. Je vais toujours armé dans les bois.

— Pas en ma compagnie, dit Hull. Je n'ai nulle intention de vous

offenser, mais moi je ne me promène pas dans les bois en compagnie d'inconnus armés. Je suis sûr et certain que vous êtes un homme aimable, mais vous m'êtes étranger, comme disait la dame dans le tramway de San-Francisco au monsieur qui avait posé son pied sur le sien. Maintenant, me comprenez-vous? Mon ultimatum est : pas d'armes !

— Alors vous pouvez vous en aller sans moi, dit Wiart en posant à terre la crosse de son fusil et en esquissant un demi-tour.

— Un instant, mon fiston ! fit Hull. Cela m'est impossible. Vous vous êtes engagé à conduire cette troupe, et il ne vous reste qu'à exécuter votre engagement.

Impossible de dire si Macquart lui fit un signe quelconque, mais l'homme au caoutchouc, cédant soudain et sans conditions, rapporta le fusil et les cartouches à sa maison et revint s'asseoir pour déjeuner.

— Je ne vous reproche pas d'être prudents, dit-il, bien que ceci semble une prudence exagérée jusqu'à la folie... D'autant que vous êtes tous armés. Néanmoins, restons-en là. Cela m'est égal.

Il se rendait bien compte de la situation : c'était beaucoup plus qu'une prudence exagérée ; c'était peut-être la plus mortelle insulte qu'un blanc pût faire à un autre en pareil endroit.

Hull ne s'en souciait pas le moins du monde. Si Wiart s'était dédit en refusant de les conduire, il l'aurait mené en laisse comme il le disait. Son instinct le mettait en garde contre Wiart. Il ne savait absolument rien des soupçons qui remplissaient l'esprit plus cultivé, plus sensitif de ses compagnons, mais sous aucun prétexte il ne s'aventurerait dans les solitudes en compagnie de l'homme au caoutchouc si celui-ci portait une arme.

Ils se mirent en route, Wiart et Macquart en tête, puis Jacky et Hull, et enfin Tillman et Houghton. Wiart et Hull avaient des boussoles de poche, bien que Wiart affirmât qu'il connaissait le chemin assez bien pour se passer de ces instruments.

Ils traversèrent la clairière située derrière le village papou, et à la lisière, pénétrèrent sous bois.

Ce fut comme s'ils entraient dans une maison : les dammaras, les cachous et les camphriers joignaient leurs branches en une voûte supportée par des milliers de colonnes.

Dans ce crépuscule qui semble précéder la naissance des êtres, la vie végétale se rattache encore à ses formes primitives les plus extravagantes. Elle bouge : comme ce convolculus du jardin botanique de Caracas qui grandit d'un pouce par heure, ici, dans les forêts de la Nouvelle-Guinée, les lianes s'allongent d'une façon presque perceptible ; des tiges sarmenteuses s'attachent aux arbres et les tuent,

des arbres tombent et écrasent ces parasites. Les orchidées foisonnent, on dirait un furieux effort du monde végétal pour pénétrer dans celui des oiseaux, des papillons et des insectes. Ce colibri perché sur une branche devient une fleur, ce papillon n'est qu'un trompe-l'œil, cet insecte se mue en orchidée.

Tel craquement provient d'un arbre en train de tomber depuis un an. La forêt se détruit et se reproduit éternellement ; c'est une communauté de flore et de faune où la plante est reine, où le végétal entre en lutte avec l'insecte, dresse des pièges à mouches, des fourrés d'épines contre les animaux et les labyrinthes pour égarer les hommes.

Houghton était sensible à toutes ces impressions, plus que Tillman.

— Je me suis arrangé avec Hull, dit-il, pour tenir ces deux types constamment devant nous ; de cette façon ils seront forcés de marcher droit.

— Je n'ai pas peur d'eux ni de leurs tours, tant que nous n'aurons pas trouvé la cachette, dit Tillman. En attendant nous pouvons toujours nous défendre contre eux, mais si, par un hasard peu vraisemblable, Macquart nous conduisait réellement vers la galette, alors, dans l'excitation de la trouvaille et à un moment où nous ne nous tiendrons pas sur nos gardes, ils pourraient bien nous régler notre compte.

— Inutile de nous tracasser à ce sujet, cette excursion dans le bois n'est qu'une blague. Mac tient en réserve dans sa manche quelque mauvaise plaisanterie. Le croiriez-vous? j'en suis arrivé au point de moins désirer l'or qu'une occasion de faire son affaire à Macquart s'il nous jouait un tour. Ce bonhomme-là me tape sur les nerfs.

— Avez-vous remarqué comme Hull en veut à Wiart?

— Vous voulez dire à ses favoris. Hull est un drôle d'individu et, ma foi, il a tout de suite trouvé le point sensible chez Wiart. Il faut être un véritable animal pour laisser pousser sur sa figure une paire de machins pareils ; cet homme doit avoir perdu tout sentiment des convenances.

Houghton se mit à rire et la conversation en resta là.

La marche devenait difficile. Ils traversaient un terrain marécageux où poussaient de grandes palmes de *nipah* — cette plante aime l'eau — et à chaque pas ils enfonçaient jusqu'à la cheville.

Plus loin, à un endroit où les arbres poussaient plus dru, les singes commencèrent à leur témoigner des attentions. Plusieurs bandes de ces petits animaux, filant comme le vent à travers les feuilles, les poursuivirent, les entourèrent et les lapidèrent avec des noix, des bouts de bois et autres projectiles, jusqu'au moment où Tillman, perdant patience, prit son Winchester, visa un des assaillants et l'abattit.

Alors les braves bombardiers cessèrent le feu, et la petite troupe poursuivit sa route. A midi, Hull proposa une halte et l'on attaqua les provisions.

En excluant Hull de leurs conciliabules, Houghton et Tillman avaient commis une erreur. Ils lui trouvaient un tempérament trop volcanique pour lui faire part de leurs soupçons ; ils oubliaient qu'il avait de l'esprit, et que cet esprit, en dehors de leur action, pouvait devenir nuisible à leurs plans.

Hull, en mangeant, réfléchissait. Le travail de mastication stimule certaines cervelles, tout comme agit sur d'autres la contemplation de l'idéal. En broyant son bœuf de conserve, Hull vint à penser que jamais il n'avait sérieusement demandé à Macquart jusqu'à quel point Wiart connaissait leur véritable but et sur quel dédommagement il comptait en cas de réussite.

— Dites donc, cria-t-il à Wiart, vous comprenez, je suppose, que ce n'est pas pour le bien de notre santé que vous nous servez de guide en ce moment.

Wiart jeta un coup d'œil à Macquart, qui plaça son mot immédiatement.

— Oh ! j'ai dit à Wiart que ce n'était pas pour rien que nous cherchions l'endroit où les nègres ont déchargé leurs paniers. Il est tout disposé à nous donner son aide sans trop fourrer le nez dans nos affaires.

— Néanmoins, dit Hull, je suis de ceux qui n'acceptent rien pour rien ; et si nous trouvons ce que nous cherchons, je ne marchanderai pas son dû à celui qui nous y aura menés.

— Inutile de parler de cela pour le moment, remarqua vivement Houghton.

— Pardon, ce n'est pas inutile, répliqua Hull. Mieux vaut régler de pareilles affaires dès le début pour éviter des querelles à la fin. Si nous réussissons, je suis prêt à donner deux cents livres à M. Wiart pour la peine qu'il aura prise à nous conduire ; je crois que c'est équitable.

Tillman, qui regardait Wiart, crut voir dans son œil un éclair de moquerie.

— Oh ! ça va bien, dit Wiart. Je ne m'inquiète pas de rétribution. Je vois assez clairement ce que vous cherchez, et je ne nie pas que je l'ai deviné d'après les questions de Macquart et ce qu'il a laissé échapper. Je me suis joint à cette expédition par plaisir et pour m'absenter un jour ou deux de cette satanée plantation de caoutchouc. C'est pourquoi j'ai senti quelque énervement quand vous vous êtes

opposé à ce que j'emporte mon fusil. Vous vous êtes dit évidemment que j'étais homme à vous causer des ennuis.

— Une minute ! dit Hull. Je ne me suis opposé à votre armement que parce que je ne vous connais pas et que vous sembliez en trop bons termes avec le sieur Mac que voilà ! Vous remarquerez que lui non plus n'a pas de fusil. Mac et moi différons parfois d'avis, pas vrai, Mac? Et j'évite tout sujet de querelle entre nous. Or si l'ami de Mac avait un fusil, Mac pourrait le lui emprunter, hein, Mac?

Ils se remirent en route dans le même ordre.

A quatre heures, ils arrivèrent à une partie de la forêt connue des indigènes sous le nom de la « Grande brousse d'épines ».

CHAPITRE XXII

La troisième tour de Macquart.

C'est la principale curiosité de cette partie des forêts de la Nouvelle-Guinée : des milles et des milles carrés de buissons épineux de six pieds de haut, coupés par des milliers de sentiers qui se croisent et forment un labyrinthe d'autant plus inextricable que le long de ces sentiers les arbres sont rares et il est impossible d'y trouver des points de repère.

Là où croît cette épine il ne pousse guère autre chose et elle forme une terrible muraille, aussi impénétrable qu'un barrage de fils de fer barbelés.

— Nous allons aborder de vilains parages, dit Wiart, mais nous pourrons les franchir avant le coucher du soleil ; la route est un peu tortueuse, mais je la connais, et au besoin la boussole nous remettrait dans le droit chemin.

— Allez de l'avant, dit Hull.

Wiart, Macquart et Jacky prirent les devants. Hull suivait d'un peu loin avec les deux autres ; tout en marchant Houghton le prit à partie pour ses indiscrétions.

— Vous n'aviez pas besoin d'aborder cette question-là avec Wiart, dit-il.

— Quelle question?

— Eh ! que diable, au sujet du paiement que nous lui donnerions. Deux cents livres ! Qu'est-ce que c'est que deux cents livres auprès de ce que nous comptons trouver?

— Comment peut-il savoir ce que nous comptons trouver? demanda l'autre. Mon idée était, dès que nous flairerions le trésor,

de nous débarrasser de don Moustachio avant de l'emporter, en lui allongeant une petite somme pour se saouler. Il ne sait pas à quoi nous nous attendons.

— Qui le prouve?

— Qui le lui aurait dit?

— Comment savez-vous si Macquart ne le lui a pas dit?

— Il ne serait pas idiot à ce point-là, dit le capitaine. Quel bon sens y aurait-il à mettre un type de plus dans le secret?

— Eh bien, voici tout simplement : Tillman et moi soupçonnons Macquart de préparer un tour quelconque pour se débarrasser de nous trois et de s'associer avec Wiart. Naturellement, ce n'est qu'un soupçon : mais s'ils se sont entendus et si Wiart sait ce que nous espérons trouver, une offre de deux cents livres ne peut que renforcer sa résolution d'aider Macquart. En présence d'une proposition si mesquine il se dira qu'il vaut mieux risquer tout contre nous. Je crois que nous ferions bien de mettre Wiart au courant de l'affaire, de le prendre pour associé et d'essayer de lui faire vendre la mèche si Macquart a comploté quelque chose. Je pourrais le prendre à part quand nous camperons ce soir, et le sonder si tel est votre avis.

— Le mettre au courant ! dit Hull. Pendant que vous y êtes vous pourriez mettre au courant toute la Nouvelle-Guinée et faire placarder des affiches à Sydney quand nous y retournerons, pour y faire connaître l'objet de notre voyage et la somme qu'il nous aura rapportée.

— Je crois que Houghton a raison, dit Tillman. Mieux vaut perdre un peu que perdre tout. Macquart est un jaune, un renard ; il vous hait et serait trop heureux de vous jouer un sale tour...

— Écoutez ! interrompit Houghton.

Ils poursuivaient leur route dans une allée d'épines où il leur avait semblé entendre, très loin derrière eux, comme une voix qui les hélait.

Une voix de femme, évidemment : puis tout rentra dans le silence.

Ils regardèrent derrière eux, mais ils ne pouvaient rien voir au delà d'une vingtaine de mètres. Bien que les arbres fussent assez éloignés les uns des autres pour qu'on pût facilement passer entre eux, leur ensemble obstruait la vue, sans compter que le sentier suivait une ligne irrégulière.

— En route, dit Hull, ou nous perdrons de vue ceux qui nous précèdent. C'était peut-être un oiseau ; en tout cas, peu nous importe.

Ils reprirent leur route et leur discussion, et Hull finit par céder.

— Eh bien, dit-il, si vos idées sont arrêtées sur ce point, je ne vous

ferai pas d'opposition : Mac devra rétribuer ce lascar-là sur sa part. Il a gâché l'affaire jusqu'ici, et il doit payer pour sa bêtise.

Ils avaient atteint maintenant une partie de la grande brousse d'épines qui formait tout simplement un labyrinthe d'allées. Ce labyrinthe s'étendait sur de nombreux milles carrés, nul ne pourrait dire combien, car nul n'en avait pris la mesure ni relevé la carte.

Tout ce district est haï des indigènes et considéré comme le séjour des mauvais esprits : ce qui n'a rien d'étonnant, car on ne peut rien imaginer de plus sinistre que cet enchevêtrement de sentiers bordés par la morne épine.

Macquart, Wiart et Jacky, qui marchaient toujours devant, disparurent à un angle du chemin et quand les autres arrivèrent à cet endroit, ils se trouvèrent devant des sentiers sinueux, divergeant dans toutes les directions, mais ne découvrirent pas trace de Macquart, Wiart et Jacky.

On aurait pu croire que la terre les avait engloutis.

— Tiens ! s'écria Hull, que sont devenus ces loustics-là?

— Ils nous ont faussé compagnie, répondit Tillman.

Son visage était devenu tout pâle et ses lèvres sèches à tel point qu'il dut les humecter de sa langue.

Houghton, mettant ses mains devant sa bouche, lança un appel. Aucun son ne lui répondit.

— Vite ! dit Hull. Sac à terre et courons après eux !

Il jeta son paquet : les autres en firent autant et ils s'élancèrent sur le sentier le plus large ; celui-ci se séparait en trois sentiers : chacun en prit un, en ayant soin de crier tout le temps pour garder le contact.

Ils ne rencontrèrent personne, et, au bout d'un certain temps, craignant de se perdre individuellement, chacun revint sur ses pas, mais seulement pour constater qu'il ne reconnaissait pas sa route. Toutes sortes de canaux et d'embranchements, qu'ils avaient dépassés sans y penser, formaient maintenant un problème plus difficile à résoudre que celui du sphinx.

Cependant, à force de s'appeler mutuellement, ils finirent par se rejoindre ; mais maintenant ils étaient perdus, sans la moindre idée de la route à suivre — et leurs précieux paquets étaient perdus également.

L'obscurité ne tarderait pas à tomber, d'une façon soudaine, comme un couvercle qui se referme ; et ils n'avaient rien à manger.

— Oh ! l'animal ! s'écria Hull. J'aurais dû lui loger une balle dans la carcasse. C'est le troisième tour qu'il me joue. C'est bien ma faute. J'aurais dû savoir à quoi m'en tenir.

— Cet animal de Jacky a dû se mettre de son côté, dit Tillman.

Houghton garda le silence un moment, puis déclara :

— C'est perdre notre temps que de les insulter, ou même de penser à eux, avant de les avoir rattrapés. Ce qu'il nous reste à faire, c'est de sortir de ce cercle d'enfer. Nous possédons une boussole, et, en suivant toujours une direction déterminée, nous nous en tirerons. Le fleuve coule du nord au sud : eh bien, nous devons aller vers l'ouest, ou du moins prendre les sentiers qui se rapprochent le plus de cette direction.

— Du diable si je me souvenais de cette boussole ! dit Hull.

Il ouvrit la boîte qui la contenait, la tint horizontalement et s'orienta.

Le sentier en face de celui où il se tenait courait droit vers l'ouest, et ils s'y engagèrent, l'esprit soulagé d'un poids énorme.

C'était seulement maintenant, avec la sécurité en vue, qu'ils commençaient à bien comprendre toute l'horreur de la situation à laquelle ils allaient échapper. Cette jungle d'épines possédait une personnalité bien à elle, méchante et malveillante : sa complication était celle d'un esprit mauvais et résolu à les détruire.

Le sentier qu'ils suivaient les conduisit en ligne droite sur une longueur d'une centaine de mètres, puis tourna à droite, enfin vers le nord.

— Nous sommes refaits, s'écria le capitaine, refaits !

— Venez, dit Tillman. Inutile de nous arrêter. Nous n'y verrons pas longtemps clair.

Ils se hâtèrent et arrivèrent à un endroit où divergeaient trois chemins, dont l'un conduisait à l'ouest.

Ils prirent celui-là et il les conduisit bravement jusqu'à une courbe menant droit au sud.

Tillman sentit la sueur perler sur la paume de ses mains.

Le plus terrible effet d'un labyrinthe est la démoralisation qu'il produit.

Hull, dans un mouvement d'exaspération, lança la boussole loin de lui : elle rencontra le mur d'épines à droite et y resta suspendue.

Puis il se croisa les bras.

Tillman et Houghton se regardèrent ; puis Tillman décrocha la boussole et la mit dans sa poche.

— Venez, dit-il. Les paroles sont inutiles. Notre seule chance est de marcher toujours. Nous en sortirons de façon ou d'autre, et alors nous réglerons nos comptes avec Macquart.

Mais alors, avec toute la brusquerie des tropiques, la nuit les enve-

loppa. Elle sembla surgir de terre comme un brouillard, et les étoiles s'allumèrent au ciel.

Ils continuèrent leur route à l'aveuglette ; il restait une clarté suffisante pour leur permettre de voir leur chemin, mais une terrible fatigue s'abattit sur eux.

Tillman s'arrêta près d'un arbre tombé le long du sentier.

— Nous ferons bien de nous arrêter et de nous reposer, dit-il. Voici du combustible tout trouvé. Un feu nous tiendra compagnie. Aidez-moi à casser quelques branches.

L'arbre était mort depuis assez longtemps pour que les branches fussent fragiles sans être pourries, et en quelques minutes ils eurent une quantité suffisante de menu bois. Houghton tira de sa poche une boîte d'allumettes ; du premier coup le bois s'enflamma, et au bout d'un instant le feu crépitait.

Ils s'assirent autour.

Un feu contient bien autre chose que de la clarté et de la chaleur. Aux hommes et aux chiens il rappelle inconsciemment la cuisine des campements, le repos des soirs goûtés depuis le million d'années que nous avons été nomades. Le passé mort revit dans le feu, tout comme il revit dans la musique. Ce n'est pas autour d'un piquet de tente, mais autour d'un foyer qu'a été construite la première demeure.

Ce fut sur Hull que le feu produisit le plus d'effet. Il tira sa pipe, la bourra et l'alluma. A la clarté du foyer, Houghton aperçut un figuier de Barbarie poussant entre les épines, et coupa quelques fruits avec son couteau, en ayant soin de tenir ses doigts à l'abri des fines aiguilles.

— Regardez, dit-il. Nous ne mourrons pas de faim ni de soif ; il y a une quantité de ces fruits aux environs, j'en ai vu plusieurs buissons en venant. C'est le seul fruit qui semble pousser à côté de ces terribles épines. Goûtez-y.

Tillman prit une des figues, la débarrassa de ses piquants, la mangea et la trouva excellente ; mais Hull refusa d'y toucher pour le moment, se contentant de son tabac, et l'esprit occupé par Macquart.

Il avait laissé éteindre sa pipe et était en train de la rallumer quand soudain il laissa tomber l'allumette et bondit sur ses pieds.

Quelqu'un les hélait.

La même voix que Tillman et Houghton avaient entendue au cours de l'après-midi leur parvenait de nouveau, plus claire et plus rapprochée cette fois.

— Ohé, hé, hé !

Hull répondit.

— Ohé ! rugit-il. Où êtes-vous? Ohé !

L'appel se renouvela, encore plus près, et à une certaine distance dans le sentier. Entre les arbres, à la lueur des étoiles, ils aperçurent une forme blanche, pareille à un fantôme.

CHAPITRE XXIII

Chaya.

Pendant toute cette journée la bande que Macquart conduisait à sa perte avait été suivie par Saji, et Chaya accompagnait Saji.

En passant au crible devant un tribunal les preuves de Saji, ou plutôt les motifs qui le convainquaient des intentions de Macquart, on n'aurait pas trouvé de base suffisante pour une condamnation. Néanmoins, d'après ce qu'il avait observé et entendu, Saji, avec son instinct infaillible comme celui du chien, était convaincu des intentions de Macquart.

Mais il ignorait de quelle façon Macquart s'y prendrait. Il pensa d'abord que Macquart, se fiant sur la familiarité de Wiart avec la forêt, comptait faire tomber ses compagnons dans une de ces chausse-trapes que creusent les indigènes pour y prendre les bêtes sauvages ; mais tout s'éclaircit pour lui dès qu'ils arrivèrent au grand labyrinthe d'épines.

Wiart avait exploré l'endroit à deux reprises et en toute sécurité, grâce à la précaution qu'il avait prise de marquer les arbres. Wiart, lorsqu'il ne se trouvait pas sous l'influence de la boisson, était un forestier enthousiaste, et peu de gens connaissaient comme lui la plante à caoutchouc et les endroits où elle pousse.

C'était aussi un naturaliste, et à ce titre la brousse d'épines ne pouvait manquer de l'intéresser.

Saji, en y arrivant, comprit immédiatement le but de l'expédition, mais il ne voulut pas y entrer. Il n'avait d'ailleurs pas besoin de le faire. Son instinct le poussait à regagner le bord du fleuve, à se cacher près de la maison de Wiart et à attendre le retour de celui-ci et de Macquart, bien certain qu'ils reviendraient seuls. Alors il pourrait continuer à les suivre, car, d'après le plan tracé par la mère de Chaya, il ne devait pas tuer Macquart avant que celui-ci fût arrivé au bout de sa longe et lui eût découvert l'endroit où le trésor de John Lant était réellement caché.

— Je m'en retourne, dit Saji lorsque la bande eut disparu dans le

maquis épineux. L'homme au caoutchouc et l'autre les mènent là pour les y perdre, puis ils reviendront tous deux. Je vais aller les attendre plus vite que tu ne pourrais me suivre.

— Va, dit Chaya. Je peux retourner seule.

Un instant après il avait disparu.

Chaya était bien renseignée sur la brousse d'épines, bien qu'elle n'y fût jamais entrée ; elle savait que c'était le repaire des mauvais esprits ; le sang dyak qui coulait dans ses veines et toutes les vieilles traditions restées dans son esprit lui rendaient l'endroit répugnant. Mais Houghton y était entré pour mourir, et elle le suivait sans hésitation, comme la limaille de fer suit l'aimant.

Chaya ne savait rien de l'amour et n'avait même jamais réfléchi au sens de ce mot. Lorsque Saji lui avait manifesté ses sentiments pour elle, elle avait repoussé ses avances, comme elle aurait réprimé les démonstrations d'un chien, et lui ne les avait pas poussées plus loin.

Une seule fois il lui avait tapoté le bras et elle avait violemment écarté sa main, irritée de son acte sans savoir le moins du monde le motif de son irritation.

Avec Houghton c'était tout différent. Depuis la première fois qu'elle l'avait vu il n'était pas sorti de son esprit. Il représentait pour elle quelque chose de tout à fait nouveau ; un homme comme Wiart ou les négociants en caoutchouc qui venaient parfois au village, mais cependant entièrement différent.

Wiart aussi lui avait fait des avances. En fait, il avait essayé une fois de l'embrasser ; elle l'avait repoussé tout comme Saji et avec la même inconscience et ignorance du mal.

Mais à Houghton elle ne trouvait rien de commun avec ces deux-là, à cause non seulement de sa beauté qui la charmait, mais aussi de sa personnalité, de son pouvoir de l'attirer et de retenir sa pensée.

L'idée qu'il courait un danger éveilla en elle autant d'effroi que si elle-même eût été menacée. Quant à ce que deviendraient Tillman et Hull, elle ne s'en inquiétait pas le moins du monde.

Lorsqu'elle s'engagea dans le labyrinthe, les autres étaient déjà loin en avant. Le sentier qu'elle suivait ne conservait aucune trace de leur passage, et avant peu elle se trouva en demeure de choisir entre deux sentiers tellement semblables qu'ils paraissaient jumeaux.

Elle prit celui qu'il ne fallait pas, le suivit un certain temps et s'arrêta pour écouter, s'imaginant entendre des voix. La brousse d'épines est remplie d'illusions pour une personne seule et qui écoute.

Elle ne songeait pas le moins du monde à son propre danger pas

plus qu'elle ne réfléchissait au fait que si elle rejoignait Houghton ils se trouveraient tous deux dans la même situation. perdus tous deux.

Elle le cherchait tout simplement, pleine de cette terrible passion qui commençait seulement à se déclarer dans son sein ; quelque chose de grand comme la mer, d'aussi peu raisonnable, de non moins puissant.

Avec de la persévérance elle le trouverait dans cet horrible lieu, sinon, elle pourrait mourir.

Elle arriva soudain au carrefour de trois routes, et aperçut par terre trois paquets, ceux qu'avaient jetés Hull et ses compagnons. Elle les avait vus faire ces paquets le matin, et les défaire à midi, et voici qu'elle les trouvait là sur le sol.

Qu'est-ce que cela signifiait?

Elle s'assit à côté des ballots, réfléchissant. Macquart et l'homme au caoutchouc avaient-ils donc tué les autres? Il n'y avait aucune trace de lutte, ni de sang. Les paquets restaient là tels qu'on les avait jetés, sans que rien indiquât le motif de leur abandon.

Elle se mit à crier, sans recevoir de réponse. Assise là, toute seule, écoutant avec attention, elle perçut dans un calme parfait la vraie voix de ce labyrinthe, le murmure bourdonnant des millions d'insectes qui habitent ce vert et traître dédale.

Pendant cinq minutes elle demeura immobile, attendant, regardant, écoutant.

Puis elle se leva, jeta les yeux dans toutes les directions, ramassa les ballots et se remit en route, prenant au hasard le sentier qui se trouvait devant elle.

Les paquets, pas très lourds, étaient cependant difficiles à porter. Elle en suspendit un sur son épaule par la courroie, mit le second dans son bras droit et prit le troisième à la main. Elle n'en sentait pas le poids et ne s'inquiétait pas de leur équilibre instable, n'ayant de pensée que pour l'homme qu'elle cherchait.

Survint l'obscurité.

Ce fut un moment terrible pour Chaya. L'obscurité remplit son esprit comme elle remplissait le monde, et de vagues terreurs se dressèrent devant elle. La mort, l'inanition, les blessures, ni même l'horreur de se sentir perdue ne pouvaient la détourner de son but et n'étaient rien pour elle en comparaison des terreurs nocturnes, ces dompteuses d'âmes.

Les fantômes de toutes sortes de croyances superstitieuses qui hantèrent jadis les cervelles de ses ancêtres s'éveillaient dans son esprit et y dansaient une sarabande qui paralysait sa pensée. Elle

aurait voulu se cacher, mais il n'y avait aucun refuge. Alors, comme si l'obscurité l'écrasait de son poids, elle se tapit sur le sol, sous les étoiles.

Elle n'aurait su dire depuis combien de temps elle était ainsi prostrée lorsqu'une sensation lui parvint et l'éveilla de son demi-sommeil.

C'était une odeur de bois brûlé.

Une des facultés que l'on acquiert en vivant dans la jungle comme Chaya, c'est le pouvoir de traduire en pensées ou représentations mentales les messages qui vous parviennent de la jungle sous forme de sons, de spectacles ou d'odeurs. Cette odeur de brûlé éveilla immédiatement dans l'esprit de Chaya la vision d'un feu de campement.

A une certaine distance sur le sentier de gauche elle aperçut la lueur d'un feu.

Elle cria tout de suite et la réponse de Hull lui parvint aussitôt.

Elle y répondit elle-même en marchant, serrant les paquets de toutes ses forces, marchant allégrement, respirant à peine et riant toute seule.

CHAPITRE XXIV

La nuit.

— Tiens, une femme ! dit Hull.

— Elle rapporte nos paquets, dit Tillman.

Chaya avança droit dans le cercle lumineux de façon que la lueur rouge l'éclairât jusqu'à la taille ; elle ne sembla pas apercevoir Hull ni Tillman ; elle laissa tomber les ballots l'un après l'autre, toujours sans prononcer une parole, puis, fixant ses grands yeux noirs sur Houghton, elle lui tendit les deux mains.

— Vous ! dit Houghton, en les serrant dans les siennes.

Pendant un instant il ne put rien ajouter, et les autres attendaient tandis que dans le calme, au-dessus du murmure lointain de la forêt, on entendait craquer et pétiller le feu.

Elle expliqua, montrant les paquets dont Houghton la débarrassait, et ils commencèrent à comprendre la vérité amère ; cette joyeuse visiteuse était captive, comme eux, papillon emprisonné avec les mouches vulgaires dans ce vaste piège végétal.

Mais, en apportant les ballots, elle éloignait d'eux la perspective de mourir de faim ; ils étaient sauvés pour le présent ; et quant à l'eau, ils ne pouvaient mourir de soif tant qu'ils auraient sous la

main ces merveilleux fruits du cactus, sans parler de ces ascidies ou cruches végétales qu'ils avaient remarquées hier soir sur certaines lianes.

Ils s'assirent, Chaya et Houghton un peu à l'écart. Hull, après avoir remis du bois sur le feu, ouvrit son paquet et en tira des vivres.

Le capitaine avait recouvré toute sa gaieté. Détail symptomatique de sa mentalité, il ne semblait nullement s'intéresser à Chaya ni s'inquiéter pourquoi ou comment elle les avait suivis. Le ballot et son contenu occupaient toute sa pensée.

— Ma foi, dit-il, je croyais bien ne jamais remettre les dents dans un morceau de bœuf. Que les amateurs de figues à piquants s'en régalent ! Je ne puis m'accommoder de ces saletés. On dit qu'il y a des gens qui se repaissent et se délectent de verdure comme des lapins, des types qui ont pourtant assez d'argent pour se payer des biftecks. Je ne dis pas que je n'apprécie pas un bon chou à sa place, mais il faut qu'il soit à sa place, c'est-à-dire à distance respectueuse d'une bonne tranche de viande. Sacrebleu !

Assis près de Chaya, si près que leurs bras se touchaient, Houghton venait de saisir une main posée à terre à côté de lui, une main qui semblait attendre d'être capturée.

Il savait qu'elle l'avait suivi toute la journée, qu'elle était entrée dans le labyrinthe au risque de sa propre vie pour essayer de le sauver, qu'elle se trouvait maintenant tout aussi perdue que lui et que la mort se dressait littéralement au-dessus d'eux.

Tillman, qui avait fini de dîner, se mit à questionner Chaya. Elle lui décrivit sa course vagabonde dans le dédale épineux. Elle n'y était jamais venue auparavant, évitant toujours cet endroit mystérieux qui passait pour hanté.

Cette réputation provenait sans doute du fait que quelques indigènes y étaient entrés et n'en étaient jamais revenus. Un de ses noms en papou était le *Lieu de confusion.*

— Un nom bien choisi, dit Tillman. Mais vous dites que l'homme au caoutchouc y est venu plusieurs fois ; comment se fait-il qu'il ait connu ce lieu assez bien pour nous y conduire et s'échapper lui-même?

— Peut-être est-il connu des mauvais esprits, suggéra Chaya.

— Cela ne m'étonnerait pas, dit Tillman. Il est assez connu du gin, en tous cas. Oh ! le putois, si jamais je lui mets la main dessus !

— Ce sur quoi je veux mettre la main, dit Hull qui venait d'allumer sa pipe, ce sont ses favoris. Je voudrais être assis confortablement sur la poitrine de ce gaillard-là et m'amuser avec ses favoris.

Je ne me servirais point de rasoir : une paire de petites pinces me suffirait. Je voudrais lui parler dans les intervalles comme font les barbiers : lui montrer chaque poil à mesure que je l'arrache ; n'importe qui désireux de le scalper serait le bienvenu, pour moi je me contenterais de ses favoris.

— Il ne lui restera guère de cheveux si jamais nous l'attrapons, dit Tillman. Ce qui me révolte le plus, c'est que très probableblement ils sont en ce moment à la cachette, creusant comme des rats. Hull, je ne vous en ai jamais rien dit auparavant, mais vous vous rappelez ce vieux navire brûlé que Houghton et moi avons vu dans le lagon et dont nous vous avons parlé?

— Oui, oui, répondit Hull. Eh bien?

— Eh bien, je crois que c'est le *Terschelling*.

— Le navire au trésor?

— Celui-là même.

— Mais le navire au trésor n'a pas été brûlé, objecta Hull. Mac disait qu'il avait été coulé au mouillage.

— Il mentait. Le navire, avant d'être coulé, a été incendié, brûlé avec tout son équipage.

Hull réfléchit un instant, puis s'écria :

— Mais comment, diable, l'or a-t-il été caché au bord du fleuve?...

— Ce n'est pas au bord du fleuve qu'il a été caché, mais près du lagon, quelque part sur la berge. Macquart nous a tous amenés en amont sur le fleuve pour trouver un moyen de se débarrasser de nous. Il pourrait faire sortir le *Barracouda* avec Jacky.

— Il y a une consolation, dit Houghton, qui tenait toujours la main de Chaya. Wiart sera sûrement zigouillé par Macquart s'ils réussissent à faire sortir le *Barracouda*. Les seuls qui s'en tireront vivants seront Macquart et Jacky, et encore celui-ci y passera à son tour une fois son compte réglé à Sydney. J'en suis bien convaincu, Macquart n'est pas un démon, c'est le diable en personne.

— Oh ! bon Dieu ! gémit Hull comme s'il avait une crampe à l'estomac, dire que ce type-là est en train de se remplir les poches pendant que nous restons là incapables de lever le petit doigt pour l'en empêcher ! A-t-on jamais entendu chose pareille ! Et nous, avec les fusils et les pistolets, et eux sans armes !

— Cela nous montre de quoi est capable la fourberie, dit Houghton d'un air sévère ; cela nous prouve ce qu'un seul chenapan, en complotant et tirant des plans, peut faire contre trois hommes qui ont agi sottement. Ce n'est pas tant à vous, Hull, qu'à moi-même et Tillman, que ce reproche s'adresse. Nous soupçonnions ce type-là

et nous aurions dû l'attacher avant de venir ici. Enfin la chose est faite et il est inutile de récriminer. Il ne nous reste qu'une chance, celle de sortir d'ici avant que Mac s'en aille avec la *yawl*.

— Oui, dit Tillman en secouant les cendres de sa pipe. Et nous ne pourrons rien faire si nous ne sommes pas frais et dispos.

Il bâilla, s'étira et s'allongea sur le sol ; au bout d'une minute un souffle profond annonça qu'il dormait.

Hull ne tarda guère à en faire autant, couché sur le ventre et la tête reposant sur son coude.

Houghton se tourna vers Chaya. Son visage était tout près du sien et, à la vague clarté de la lune tamisée par les buissons d'épine et les branches d'arbres, ses grands yeux noirs le fixaient, puis leurs lèvres s'unirent.

CHAPITRE XXV

Mitou.

Ils s'éveillèrent à l'aurore.

Chaya, qui s'était endormie la tête posée sur l'épaule de Houghton, fut la première à s'éveiller. Houghton n'avait pas fermé l'œil. La tenant serrée par la taille, sentant la tiédeur de son corps à travers sa ceinture de cuivre, respirant le parfum de ses cheveux, il ne dormait pas, il vivait le rêve de sa vie.

Elle remua soudain, leva la tête, aperçut Houghton et instinctivement le saisit par le bras comme pour le repousser loin d'elle... mais ce geste ne dura qu'un instant. Les dernières traces du sommeil s'évanouirent ; ses yeux, perdant leur expression sauvage et égarée, s'humanisèrent, s'adoucirent et rayonnèrent d'amour.

— Chaya, murmura Houghton en la pressant contre lui, toute ma vie je vous ai attendue. Écoutez-moi, avant que les autres s'éveillent : vous êtes à moi et jamais je ne vous laisserai partir.

Chaya soupira profondément, puis lui jeta les bras au cou, sans dire un mot. Elle leva vers lui sa bouche de courbe parfaite et ses yeux dont la sombre profondeur contenait tous les mystères de la forêt et de la mer.

Hull ne vit rien. Pendant qu'il se frottait les yeux, les amoureux s'étaient séparés. Il toucha du pied Tillman, qui, réveillé en sursaut, se dressa sur son séant.

— Grands dieux ! dit-il. Je nous croyais sortis d'ici et de retour à bord du *Barracouda*. Quelle heure est-il?

— Il n'y a pas d'heure ici, répondit Hull. Le soleil s'est levé

avant nous et il est temps de partir. Oh ! le ciel confonde ce vaurien ! Dire que je le tenais en rêve par les poils de sa barbe !

Il bâilla à plusieurs reprises, s'étira, se leva d'un bond, se passa les doigts dans les cheveux, puis s'étira de nouveau comme pour s'assurer de la force de ses reins.

— Eh bien, dit Tillman, nous pouvons aussi bien déjeuner avant de partir. C'est une erreur fondamentale de se mettre à la besogne l'estomac vide.

Ils attaquèrent les provisions. Chaya coupa des figues de Barbarie et ramassa de petits fruits rouges sur des buissons qui poussaient bas entre les épines. Elle ne voulut toucher à rien d'autre.

Elle regarda manger Hull, qui semblait la fasciner et l'amuser tout à la fois. Un de ses traits charmants était cette gaieté enfantine que leur situation désespérée ne réussissait point à altérer.

Elle croqua sa cueillette assise près de Houghton, cherchant furtivement sa main de temps à autre, puis regardant Hull et écoutant la conversation, qu'elle ne réussissait pas toujours à suivre.

Ils cherchaient les voies et moyens d'évasion avec la futilité d'enfants discutant un problème d'algèbre, lorsque Tillman attira leur attention vers une petite forme sombre qui remuait sur le sentier, et approchait tout en se cachant derrière les troncs d'arbres.

— C'est un singe ! s'écria Hull.

Chaya qui s'était levée et s'abritait les yeux d'une main, se mit à rire.

— Il est à moi, dit-elle. C'est Mitou.

Longtemps auparavant Saji avait tué une guenon dans une de ses chasses. La guenon portait un petit singe dans ses bras ; Chaya, qui accompagnait Saji, prit le petit animal et l'éleva. C'était son favori ; il l'escortait toujours à distance, généralement en sautant d'un arbre à l'autre dans la direction suivie par elle.

La veille, en partant avec Saji, elle avait attaché Mitou. Il avait dû s'échapper et retrouver sa trace.

Elle expliqua ces faits en peu de mots et fit quelques pas à la rencontre de son poursuivant. Mais Mitou était timide. Évidemment l'aspect des blancs ne lui plaisait guère. Il s'élança dans un arbre, et Chaya, debout au-dessous, se mit à lui parler en langue indigène.

— Le diable m'emporte si elle ne lui parle pas comme à un être humain ! dit Hull.

— Laissez-la faire, fit Tillman. Il est possible que cet animal nous aide à sortir du labyrinthe. Il l'a suivie depuis le village et l'a trouvée ; il peut aussi bien revenir en sens inverse.

Sous l'influence des cajoleries de Chaya, ils virent l'animal dégrin-

goler de branche en branche, puis descendre sur son épaule et s'y asseoir, un bras passé au cou de sa maîtresse et regardant fixement de ses yeux mélancoliques Hull et ses compagnons.

Chaya continua à lui parler comme si elle lui donnait des explications, tout en approchant peu à peu des autres.

— Il nous conduirait peut-être, dit-elle. Je ne sais pas... c'est possible ; mais je n'ai rien pour l'attacher.

Mitou portait un collier d'herbe et avait évidemment rompu ou rongé sa laisse. Tillman comprit tout de suite ce que voulait la jeune fille et, fouillant dans ses poches, en tira six ou sept pieds de cordelette.

Chaya, s'asseyant et prenant Mitou entre ses bras, attacha la corde à son collier.

Elle le laissa folâtrer un moment pour l'accoutumer à la corde, puis se leva et lui parla de nouveau.

Mitou, d'un air de sagesse surnaturelle, l'écouta et se remit en route dans la direction d'où il était venu. Les autres, ramassant leurs paquets, suivirent Chaya.

— Par exemple ! remarqua Hull, du diable si je me serais jamais attendu à être obligé de suivre un singe ! Il ne nous manque plus qu'un orgue de Barbarie pour que la foire soit complète. Regardez-moi cet animal : ne dirait-on pas qu'il a cinq pattes?

En effet la queue de Mitou ressemblait assez à une patte supplémentaire. Il marchait à quatre pattes et son allure n'était pas rapide. Il s'arrêtait pour renifler les feuilles et, de temps à autre, s'élançait sur un tronc d'arbre aussi loin que sa laisse le lui permettait.

Chaya, reconnaissant qu'il les conduirait plus rapidement s'il était en liberté dans son propre élément, l'air, détacha la corde de son collier.

L'instant d'après Mitou se balançait de branche en branche ; quand les arbres se trouvaient trop loin les uns des autres, il reprenait terre ; et bien que parfois lente, l'avance était sûre.

Au bout d'une heure, après que Mitou les eut conduits de-ci de-là et apparemment dans toutes les directions, ils se retrouvèrent devant les cendres de leur feu de campement.

Le singe les avait ramenés à leur point de départ.

Chaya s'assit et enfouit sa figure dans ses mains, les autres restèrent debout près d'elle, sans prononcer une parole et comme paralysés.

Ce fut à ce moment, en réalité, qu'ils commencèrent à se rendre compte de l'effroyable effet produit sur le cerveau par le laby-

rinthe. Ils éprouvaient le sentiment d'être tenus... par rien du tout, d'être bafoués... par du néant.

Ils possédaient ici l'air, la liberté, l'usage de la parole, et cependant un magicien invisible les attachait aussi sûrement que s'ils avaient été entravés de cordes et de lanières.

Hull, le pessimiste, fut le premier à rompre le silence.

— Eh bien, il faut nous tirer de là, voilà tout. Je suppose que ce squelette a épuisé toute son influence maintenant que nous voilà revenus à l'endroit où nous étions. Il est inutile que la fillette se fasse du mauvais sang ; elle a fait de son mieux, mais je mettrais volontiers une balle dans la peau de ce sale macaque. Je n'avais pas confiance en ce singe-là.

— Écoutez-moi, dit Tillman. Rien ne sert de gémir. Repartons et fions-nous à la chance.

Houghton, agenouillé près de Chaya, lui parlait à voix basse. Puis il se leva.

Elle avait pleuré : mais elle sécha ses larmes, donna la main à Houghton et suivit les autres pour une nouvelle tentative.

Ce nouvel effort durait depuis moins d'une heure lorsqu'ils furent alertés par un cri de Chaya.

Se retournant, ils l'aperçurent agenouillée près d'un arbre. Houghton se tenait près d'elle, et elle lui montrait quelque chose sur le tronc.

A quatre pieds environ au-dessus du sol, l'arbre était marqué d'un coup de hache qui avait enlevé un morceau d'écorce. C'était une vieille blessure, datant de plusieurs mois peut-être, mais infligée dans un but défini et Chaya en interpréta immédiatement le sens.

Elle courut vers l'arbre le plus rapproché ; n'y trouvant rien d'extraordinaire, elle examina tour à tour les arbres en ligne et poussa bientôt un nouveau cri.

Lorsqu'ils la rejoignirent elle leur indiqua une marque analogue à la première, mais pratiquée un peu plus haut. Tillman, d'un coup d'œil, comprit tout.

— Voyez ! dit-il, elle a trouvé une piste de marques faites probablement par Wiart. Grâce à elle, nous sommes sauvés.

Elle prit les devants et ils durent se presser pour la suivre. Un unique regard de ses yeux vifs et habitués à observer lui suffisait pour distinguer les arbres portant une entaille.

Dans les croisements elle n'éprouvait aucune difficulté, car plusieurs arbres y étaient marqués pour indiquer la bonne direction. Sur les sentiers tout droits les marques se faisaient plus rares ; on aurait pu s'en passer, mais leur auteur, apparemment impressionné

par les dangers de ce lieu terrible, les avait multipliées autant que possible.

Ils n'eurent pas à marcher très longtemps ; au bout d'un mille environ les marques disparurent en même temps que le sentier à la lisière de la forêt.

En cessant de se trouver entre deux haies d'épines ils éprouvèrent la sensation de gens échappés aux griffes d'un géant malveillant.

L'atmosphère de la forêt différait totalement de celle du labyrinthe ; un aveugle aurait pu discerner ce contraste. Dans l'air stagnant du maquis on se sentait comme un prisonnier en cellule ; la vie s'arrêtait au seuil de ce dédale, sauf celle des insectes bourdonnant parmi les épines. Dans la forêt, au contraire, les perroquets criaient et bavardaient, les kangourous grimpeurs filaient sur les branches, le vent remuait les feuilles chargées des odeurs de camphre et de cachou, et apportait une fraîcheur qui provenait peut-être de la mer.

— Dieu soit loué ! s'écria Houghton.

Chaya, portant sur l'épaule son fidèle Mitou, regarda autour d'elle.

Elle se retrouvait dans son élément et pouvait, dans la forêt, découvrir sa route d'instinct, douée comme elle l'était d'un sens de l'orientation plus infaillible qu'une boussole.

Elle leur servait maintenant de guide ; Houghton marchait à ses côtés et les autres à sa suite. Il était midi et demi et ils avaient devant eux presque une journée de marche pour atteindre le fleuve.

C'était maintenant une course à l'or. Mais tandis que dans la brousse ils étaient prisonniers de la confusion, désormais ils avaient pour geôlier la distance. Ils ne pouvaient pas courir, ni même avancer rapidement. Le voyage leur imposait une économie de toutes leurs énergies. Parfois ils trouvaient la route barrée par des lianes si épaisses qu'ils devaient les trancher au couteau, et la fatigue les contraignait de s'arrêter de temps à autre pour reprendre des forces.

H. de Vere Stacpoole.

(A suivre).

(Traduit de l'anglais par Louis POSTIF).

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA COURSE A L'ÉTOILE

Au cours de la discussion du pacte Kellogg au Palais-Bourbon, dans une envolée oratoire inspirée d'un thème d'Emerson, M. Paul-Boncour a montré le char de la paix entraîné dans l'empyrée à la remorque d'une étoile filante. L'attelage n'est pas de tout repos. Un certain La Fontaine, qui passait autrefois pour ne pas manquer de sens, enseigne qu'en pratiquant ce sport le moins que l'on risque est de se réveiller au fond d'un puits. Ce ne sont certes pas les événements des dernières semaines qui lui en donneront le démenti. Rarement les réalités se sont opposées plus durement aux illusions.

Nous rencontrons le contraste aux États-Unis mêmes. Les Américains qui ont inventé la condamnation de la guerre n'ont rien eu de plus pressé, après l'avoir interprétée comme un moyen de généraliser la théorie du *Big Stick*, que d'affirmer leur volonté de domination en adoptant un formidable programme naval. En vain le président Coolidge, gardien vigilant de la caisse, a-t-il prêché l'économie. En vain a-t-il revendiqué le pouvoir personnel du chef de l'État, pour réclamer une certaine liberté d'initiative, en vue de tâcher de manœuvrer les Anglais au lieu de les acculer. Il n'a même pas pu obtenir un délai de quelques mois. Un vote impératif des deux Chambres impose la mise en chantier de cinq croiseurs immédiatement, de dix autres avant la fin de 1931. Cela ne facilitera sans doute pas la tâche de M. Hoover. Cela prouve en tout cas qu'un vent assez aigre souffle de l'autre côté de l'Atlantique.

C'est ce que constate lord Rothermere, qui est allé là-bas faire une enquête avant les élections anglaises. Son avertissement prend l'allure d'un véritable cri d'alarme. On va droit à un conflit, dit-il, si la Grande-Bretagne ne se hâte pas de se dégager de l'accord naval conclu avec la France. Bien mieux, il faut adhérer coûte que coûte à la théorie américaine de la liberté des mers. Ces conseils de panique ne surprennent guère de la part de l'homme qui a déjà allumé le fameux brûlot de la révision des frontières hongroises. Gardons-nous pourtant de prendre ses fantaisies à la légère. Le directeur du *Daily Mail* dispose du plus fort tirage de la presse d'outre-Manche. Il sème la division au sein même du parti conservateur. Ses manifestations ont-elles une portée plus grande que la rentrée en scène tapageuse de M. Lloyd George qui inscrit sur sa bannière électorale : « L'Angleterre doit cesser d'être une province française. » N'est-il pas logique que l'Entente cordiale, la survivance la plus caractérisée d'un passé dont on proclame la désuétude, soit sacrifiée sur l'autel des nouveaux dieux?

Le barrage de l'Est n'est pas moins directement visé. C'est incontestablement pour l'affaiblir que M. Litvinoff a lancé l'idée d'une application anticipée de la condamnation de la guerre. L'intention ne prenait même pas la peine de se dissimuler dans le projet initial du 27 décembre qui suggérait un accord strictement limité à la Russie, la Lithuanie et la Pologne. On dépassait la mesure. Les Polonais et les Roumains ont heureusement encore une conscience très nette de leur solidarité. Ils ont cru trouver un moyen suffisant de l'affirmer en retournant la manœuvre et en obligeant M. Litvinoff à reconnaître l'impossibilité de séparer la Roumanie, la Pologne et les États baltes. Il n'en reste pas moins qu'un pacte particulier a été signé à Moscou le 9 février.

Qu'on ne vienne pas nous dire que ce pacte n'est qu'une manifestation de forme et qu'il est destiné à disparaître dès que le pacte Kellogg aura reçu sa consécration définitive. Un groupement particulier a été constitué et demeurera en marge du groupement général. Le fossé creusé à Locarno entre l'Europe occidentale et l'Europe orientale a été élargi. Nous ne voyons guère ce que peuvent y gagner les éléments d'ordre. Nous le voyons d'autant moins que les Soviets ont pris bien soin de déclarer que le pacte de Moscou réserve entièrement leurs revendications sur la Bessarabie de même que les revendications de la Lithuanie sur Vilna. Les braves gens se sont laissé entraîner par l'étoile filante. Ils n'ont pas voulu avoir l'air de se dérober à un geste de paix. Est-ce le meilleur moyen de décourager les fauteurs de troubles?

La question se pose d'autant plus impérieusement que l'initiative des Soviets a été précédée d'une série de tractations fort édifiantes. Nouveau traité entre l'Allemagne et la Lithuanie, nouvel accord entre Berlin et Moscou. Ce qui est venu après est bien plus caractéristique encore. Nous avons vu le pacte de Moscou recevoir l'adhésion empressée de la Turquie, de cette même Turquie qui accueille bénévolement Trotsky à Constantinople.

Quels étranges horizons nous entrevoyons là ! Et combien on a de peine à comprendre l'indifférence qui a accueilli un épisode aussi anormal. Un gouvernement, qui n'a pas la réputation de s'embarrasser de scrupules, a la chance de tenir un redoutable adversaire politique étroitement surveillé au fin fond du Turkestan. Un beau jour il décide de le transférer à l'étranger. Il le retient mystérieusement, sous le couvert de l'immunité diplomatique. Soudain le prétendu détenu inonde de sa prose la presse des deux mondes. Il se pose en victime, il lance un réquisitoire fulminant contre les dirigeants de Moscou, dont il reçoit l'hospitalité contrainte ou non. Quelle comédie nous joue-t-on là? Une seule explication est possible : c'est que Trotsky a obtenu de quitter l'enfer du Turkestan à condition d'épancher au dehors une activité anarchique, gênante pour les maîtres de la Russie. Les brûlots sont surtout dangereux pour les voisins. Seulement nous rencontrons ici un point d'interrogation troublant. Quel rôle joue dans cette affaire le gouvernement d'Angora? Il a peu de goût pour le communisme. A-t-il donc obtenu des garanties? ce serait bien le moins. Entrevoit-il même la responsabilité de tirer parti d'un ferment de trouble qui ne manque pas de champ d'action en Orient? Qu'en pense l'Angleterre, qui a tant de points faibles en Égypte, dans le monde arabe, dans l'Inde? Qu'en pense le gouvernement français, aux prises avec les nationalistes de Damas et en conflit ouvert avec la Turquie, à propos de la frontière de Syrie? Ce n'est pas encore de ce côté-là que l'étoile filante entraîne le char de la paix.

Une déconvenue plus rude était réservée aux pêcheurs de lune, avec le pétard du faux traité militaire franco-belge. Pour le coup il a fallu constater que le vieil esprit d'intrigue est toujours là. Ce n'est pas seulement « Locarno sans rêve », c'est Locarno en plein cauchemar.

Rien ne manque à l'éclat de la démonstration. Tout un édifice de combinaisons rocambolesques, échafaudées sur les machinations grossières jusqu'à la puérilité d'un métèque escroc, qui a trouvé le moyen de montrer tout ce qu'il y a de dissolvant dans l'atavisme d'Henri Heine quand l'illusion du clinquant lyrique est dissipée.

Des maladresses diplomatiques reculant les limites de l'inconvenance. La reprise des vieilles pratiques d'espionnage. Le déchaînement des passions à l'appel du classique chef d'orchestre. Voilà qui dépasse singulièrement les bornes d'un fait divers sensationnel. Nous retrouvons tous les éléments trop connus : l'exploitation des éléments de discorde, les menées séparatistes et les arrière-pensées du désarmement.

N'est-ce pas une coïncidence bien curieuse que celle qui fait éclater la torpille d'Utrecht au moment même où l'Allemagne se pose en champion des revendications des minorités? De toutes les défaillances du Traité de Versailles, il n'en est peut-être pas une qui tienne en germe plus de conflits que les limitations de souverainetés qui, sous prétexte de protéger des éléments allogènes, ont organisé le stimulant systématique des agitations irrédentistes. Il n'est pas de pays plus exposé aux contre-coups de cette redoutable déviation du principe des nationalités que cette Belgique où les menées activistes ont trouvé des concours qui ne respectent même pas les souvenirs tragiques de la guerre et de l'invasion.

Et voilà bien une autre coïncidence frappante. Quelle est la ville qui a été le théâtre de ce scandale? Anvers. Ce port d'Anvers, dont la rivalité avec Rotterdam est au fond des malentendus persistants qui ont troublé les rapports de la Belgique et des Pays-Bas dans ces dernières années. Anvers dont la capture par les soldats du maréchal Gérard a consacré l'indépendance de la Belgique. Mais au moment même où nos canons brisaient les combinaisons artificielles du traité de Vienne, les méfiances anglaises imposaient le statut hybride du traité de 1839 qui privait de son débouché naturel le jeune royaume suspect de sympathies françaises. La Hollande, déjà maîtresse des bouches du Rhin et de la Meuse, gardait le contrôle de l'embouchure de l'Escaut.

La leçon de la grande guerre a-t-elle suffi pour dissiper tous les vieux préjugés? On a quelque peine à le croire quand on voit la résistance tenace opposée par les Hollandais à une révision qui s'impose. Si jamais il y a eu un problème susceptible de fournir l'occasion d'appliquer les principes de conciliation et de collaboration des peuples, c'est bien celui-là. Dans une pareille affaire, il n'y a rien à gagner à se disputer. Aucune des parties ne peut songer à dominer l'autre ou à lui imposer sa volonté. Il faut concilier les intérêts au lieu de les heurter. C'est une question d'équilibre à trouver entre les libertés fluviales et l'organisation du réseau des canaux. Le trafic du bassin rhénan est assez important pour alimenter deux grands ports.

Un premier accord, réalisé à grand'peine en 1925, a été déchiré par la Chambre hollandaise en 1927. On essaie de renouer les fils. C'est précisément au moment où le succès est en vue qu'on cherche à faire croire aux Hollandais que les Belges, les Français et les Anglais ont monté contre eux des combinaisons militaires, qu'ils songent éventuellement à violer leur neutralité et à transformer leur pays en champ de bataille. Il y a dans cette imagination perfide des éléments qui valent une signature. La déformation délibérée de la politique des grandes nations occidentales, le mépris obstiné du droit des gens, l'ignorance systématique des dogmes fondamentaux de la tradition britannique, la liberté d'action et l'inviolabilité des Pays-Bas : tout cela ne porte-t-il pas le cachet d'origine?

Que dire alors de la manœuvre principale, celle qui spécule sur le faux pour atteindre le vrai. C'est là, assurément, l'élément le plus sérieux de l'intrigue d'Utrecht. Les hommes qui ont monté le coup n'ont pas pu se faire illusion sur le sort réservé à des combinaisons militaires plus invraisemblables encore que les fantasmagories diplomatiques. Mais ils ont pensé qu'en inventant un faux traité franco-belge ils étendraient la campagne d'agitation à la véritable alliance qui unit la France et la Belgique. Il suffit de lire les commentaires de la presse des deux mondes pour voir que l'idée ne manque pas d'astuce.

Il existe en effet, de notoriété publique, un vrai traité d'alliance défensive conclu en septembre 1920 et mis au point en 1927. C'est une mesure de précaution indispensable, d'autant plus naturelle que la Belgique a renoncé à sa neutralité et que les accords de Locarno ont précisé la garantie militaire du *statu quo* dans le bassin rhénan. Mais une alliance implique la persistance des méfiances à l'égard de l'Allemagne. Comment cela peut-il s'accorder avec la politique de réconciliation? L'alliance prévoit des éventualités de guerre. Comment cela peut-il s'accorder avec le pacte Kellogg? L'alliance suppose des combinaisons d'armements. Comment cela peut-il se concilier avec la préparation du désarmement? Nous saisissons ici sur le vif l'idée directrice de toute la nouvelle conception bismarckienne qui prétend retourner contre les vainqueurs l'argument de la force brutale dont l'Allemagne a été privée. Toute la tactique repose sur l'abdication de droits qui n'osent pas se défendre ouvertement. Comment l'Allemagne n'appliquerait-elle pas obstinément cette méthode quand elle lui voit donner des résultats, même sur le terrain où les résistances seraient les plus aisées et les plus justifiées, le terrain des réparations. Quand on lâche l'argent que ne lâcherait-on pas?

Or les vainqueurs s'apprêtent encore une fois à lâcher l'argent. C'est la seule chose claire qui se dégage des négociations des experts, mais elle se dégage de la manière la plus nette.

On nous avait bien dit pourtant que cette fois les créanciers ne se laisseraient pas manœuvrer. Ils avaient de magnifiques atouts : Le Traité de Versailles qui prescrit que l'Allemagne doit réparer tous les dommages aux biens et aux personnes et supporter des charges plus lourdes que celles de toute autre nation victorieuse. Le plan Dawes qui a estimé la capacité de paiement de l'Allemagne au plus bas, au lendemain de la banqueroute, et qui garantit des annuités minima de deux milliards et demi de marks-or avec la perspective de larges accroissements par le jeu de l'indice de prospérité. La participation des auteurs les plus notoires du système de 1924 qui ne devraient pas permettre de laisser contester l'exactitude de leurs calculs. La solidarité des nations également intéressées à recevoir le plus possible. L'impossibilité pour les Américains de proposer des réductions qu'ils refusent à leurs propres débiteurs. Il suffisait donc de jouer avec hardiesse et cohésion.

Qu'avons-nous vu au contraire? On a commencé par permettre aux Allemands d'attaquer le plan Dawes et de plaider l'impossibilité de payer. Puis on a attendu des propositions des débiteurs, comme si c'était à eux d'en faire. Habileté, dit-on, pour laisser l'adversaire se découvrir. Si ce n'était que cela : la vérité est qu'on recule devant la bataille, qu'on cherche à l'ajourner, ce qui est le meilleur moyen de la perdre.

Il ne manquait plus, pour gagner du temps, que d'aborder le débat par le seul côté favorable à l'Allemagne : la question des transferts. Mettre à l'étude le problème des transferts c'était fournir aux Allemands l'occasion de jouer leur principal atout : le système de contrôle établi par le plan Dawes pour suspendre éventuellement les paiements. Bien plus, en cherchant les sommes susceptibles d'être transférées, on se trouvait en face de possibilités restreintes. C'est alors que l'on a vu l'étrange déviation d'une négociation entamée pour stabiliser définitivement la dette allemande et s'orientant vers des combinaisons de tranches variables, d'intérêts variables, de garanties variables. Ne serait-ce pas l'étoile filante de M. Paul-Boncour?

Saint-Brice.

LES LETTRES

LES LIVRES NOUVEAUX

Depuis trente-six semaines M. Abel Hermant donnait, sous le pseudonyme de Lancelot, de précieuses leçons de grammaire aux lecteurs du *Figaro*, quand il reçut une lettre, — « d'un fou », dit-il, — et un article d'une « consœur », publié en Belgique. Le fou le félicitait de rompre des lances en l'honneur de la langue française, « ainsi d'ailleurs que le pouvait faire présager son nom chevaleresque de Lancelot... » La consœur parlait de son « pseudonyme moyenâgeux ». Cette fois, M. Abel Hermant, qui est railleur, mais pas violent, se mit en colère. Il demanda si la consœur et le fou n'avaient jamais entendu parler du Lancelot de Port-Royal, qui signa la *Grammaire générale et raisonnée*. Hé ! hé... Cela se pourrait bien... Tout en bataillant contre l'ignorance de ses contemporains, M. Abel Hermant se forge encore des illusions. Il croit, par exemple, qu'un élève de quatrième peut traduire, sans hésiter, *contumelia* par outrage ou injure... Qu'il tente l'expérience ! On voit bien qu'il n'a pas corrigé les versions des candidats au bachot...

Pour qu'il n'y ait plus d'erreur possible, M. Abel Hermant a intitulé le recueil de ses consultations hebdomadaires *: Remarques de Monsieur Lancelot pour la défense de la langue française*. Il est nécessaire qu'on la défende, la pauvre ! Même, « il n'est que temps », comme dit M. Hermant. Elle a autour d'elle quelques médecins qui, par complaisance, dilettantisme, et « tolérantisme », — ainsi parle M. Hermant, fort bien, — la feraient crever plus vite, tout en fei-

gnant de la soigner. Ne parlons pas des grammairiens de Sorobnne ! Leur amour pour les « phénomènes » les incline à préférer une belle faute, bien ridicule, ou, pour imiter leur jargon, caractéristique, à une phrase pure et jolie. Leur chef, leur prophète, ne déclare-t-il pas, en ses leçons, qu'il sacrifierait une partie de la littérature latine, — pas Virgile, non... mais Lucain, Ausone, Tertullien et quelques autres, — pour posséder un carnet de blanchisseuse de l'époque gallo-romaine?... Cet objet reste introuvable. M. Hermant propose la formation d'un « front unique » contre les ennemis du langage. Ah ! qu'il prononce le *dignus est intrare*, et je m'enrôle près de lui ! Mais le prononcera-t-il? Il est si exigeant !

Une de ses formules, entre cent, m'a charmé. « Bien parler n'est pas une affectation ; et l'affectation de mal parler est un snobisme imbécile. » Voilà qui est bon ! Pourquoi les niais éclatent-ils de rire toutes les fois qu'une personne bien parlante se sert d'un imparfait du subjonctif un peu long? C'est absurde.

Quelles fautes combat M. Hermant? *Il n'y a pas que...* ; car *ne... pas... que* n'est pas français, ou du moins signifie exactement la même chose que le *que* simple. Quand Corneille écrit : « Tu ne mourras point que de la main d'un père, » il veut dire : « Tu ne mourras que de la main d'un père. » C'est certain. M. Hermant rappelle que *pas*, — de même que *point* ou *mie*, — n'a pas le sens négatif. Oui... mais à force de vivre près de *ne*, il l'a pris. Ce sont deux vieux époux, *ne* et *pas*. Ils ont fini par se ressembler. Faut-il interdire *pas du tout*? J'ai peur qu'on n'obéisse point... Combattons *tout de même*... M. Hermant autorise *tout de même*. A la condition qu'on n'en abuse pas.

Il condamne énergiquement *réaliser*, au sens de l'anglais *realize*. « imaginer, se rendre compte... » Bravo ! La lecture de la traduction du beau roman de Baring, *Daphné Adeane*, a failli me rendre malade. à cause des innombrables *réaliser* qui le souillent. Le préfacier, M. André Maurois, qui loue justement le roman, aurait bien dû les faire effacer par la traductrice !

M. Hermant condamne *ce n'est pas rien*, *soi-disant* (appliqués aux objets ou aux êtres muets), *causer à...* Il a raison. Il a raison de regretter *il m'en souvient*, ce tour charmant. Il explique à ravir pourquoi nous ne devons pas confondre *transfert* et *translation*, ni dire « aménager un appartement »... Il fait observer que l'on doit avoir *grand soif* et *grand faim*, et non *très soif* et *très faim*, puisque les substantifs n'ont pas de superlatif. Mais sur ce point, il échouera. Il défend les vrais sens de *fruste*, « effacé par l'usage », celui d'*imminent*, — menace prochaine, — de *mièvre* (vif et malicieux). Il proteste contre « je suis à court d'argent » ; et il fait bien, car on doit

dire « je suis court... » Seulement, cette fois encore, les niais riront, et vous verrez que ce rire triomphera des bonnes raisons.

Contre M. Thérive, il condamne *surtout que*, de même qu'il avait condamné — et sur ce dernier point, tout le monde est d'accord — *malgré que*. Je voudrais bien avoir son opinion sur *davantage que*... Il y en a de bons exemples ; par exemple dans La Bruyère. C'est néanmoins une horreur. M. Hermant a trouvé des fautes dans Bossuet. La Bruyère, lui aussi, a pu se tromper.

Il nous explique pourquoi il préfère *souhaiter de*, *espérer de*, *désirer de*, *préférer de*, avec l'infinitif, à *souhaiter*... sans préposition. C'est uniquement pour l'euphonie. De même, il aime mieux *commencer de* que *commencer à*, qui risque de produire des rencontres comme ceci : « Il commença à avoir froid... » Évidemment. Mais l'euphonie est chose subtile, sur laquelle on peut discuter... Cela dépend un peu de la voix. Quand, dans *Pelléas*, la voix charmante de Mlle Garden soupirait : « Je commence à avoir froid..., » ce *à a*... semblait une vocalise délicieuse... Pour les voix ordinaires, la règle de M. Hermant est la plus sûre.

M. Hermant condamne *désuet*, qui n'est pas dans les bons auteurs, ni dans les bons dictionnaires ; qui est un latinisme, et dont on fausse même le sens originel quand on le prend dans celui de « vieilli »... Je prends tout de même la défense de ce mot-là. Il est joli de son. Il a quelque chose de frêle, de ratatiné ; il est gris et tremblotant... C'est un « acquêt », et peut-être un *ktêma es aei*, selon le mot de Thucydide. Un acquêt définitif. On ne le détruira pas.

M. Hermant ne veut pas de *séisme*. *Séisme* est pédant, en effet ; *séisme* est le pupille des secrétaires de rédactions. *Tremblement de terre* est trop long pour un titre, surtout depuis que les journaux ont sept colonnes... *Séisme* se loge aisément.

Parution! L'horrible mot ! Mot imaginé par les éditeurs. « Veuillez annoncer dans votre courrier la *parution* du livre de M... » Il n'y a qu'une chose à faire : lancer l'information au panier.

Mais je vais, je vais... Tout le livre de M. Hermant, de ce train, pourrait y passer. Cela n'aurait pas grand inconvénient pour l'auteur ; on lirait « tout de même » le texte original, dont la grâce, l'élégance, les noms charmants, la subtilité sont inimitables.

*
* *

M. Henry Bordeaux, dont l'art, de roman en roman, devient plus profondément humain, nous propose, aujourd'hui, l'histoire d'une rivalité amoureuse entre un fils et son père. Et ce qui renouvelle

complètement le thème, c'est que la jeune fille préfère le quinquagénaire pratique, énergique, lucide, réalisateur, dominateur, à son fils dont les vertus sont, ou seront les mêmes, mais dont la volonté est encore enveloppée de rêveries... La rose d'automne est plus qu'une autre... éclatante. Le beau vers qui consolait un peu les jolies femmes au déclin, peut aussi bien s'appliquer aux hommes dont les tempes s'éclaircissent.

Le récit est conduit avec une extrême délicatesse. Pour hausser et purifier l'aventure, M. Bordeaux la situe dans les Alpes, *Sous les pins aroles*. Les pins aroles, — ou arolles, — forment encore des forêts sur les montagnes qui entourent Zermatt, et notamment à Riffelalp. C'est une belle espèce, qui pousse au-dessus de la zone des mélèzes et des pins. Nous sommes dans un air très pur...

C'est là que Georges Morgon, un jeune ingénieur, rencontre Helen Arden. Il lui fait faire l'ascension du Cervin. Vous savez l'enthousiasme de M. Bordeaux pour les Alpes dont il parle avec une éloquence forte et sincère, en véritable poète. Pour Georges Morgon, ce sport est symbolique. Il est l'effort désintéressé, l'amour de la gloire, l'élan vers la pureté... Nous y gagnons de belles pages.

Georges et Helen descendent du Cervin fiancés. Mais il faut le consentement de Philippe Morgon, le père. Il arrive à Riffelalp. C'est le chef d'une grande compagnie de navigation. Un meneur d'hommes... Le héros du jour... Chacun son tour. Les artistes, les poètes ont eu le leur. C'est l'homme d'action, aujourd'hui, qui impressionne les jeunes femmes. Quand Helen Arden a parlé avec Philippe, c'est lui qu'elle aime. Nous la trouvons un peu capricieuse, et pas très sûre, vraiment. Mais Philippe a l'intelligence si claire, la volonté si solide... Une femme pourra s'appuyer sur lui avec tant de confiance !... Et Philippe est ému par cette tendresse. Ému... Tenté... Il se sent si fort ! Helen est si jolie... M. Bordeaux aurait peut-être pu analyser davantage les impressions de ces deux êtres. Mais il laisse deviner.

Georges comprend qu'Helen ne l'aime plus. Il veut mourir. Il entreprend une ascension d'où il espère ne pas revenir. Son père se lance à sa poursuite. Et nous aussi, le cœur battant... Nous rejoignons enfin le désespéré. Il n'est pas mort... Il a compris qu'il ne devait pas mourir ainsi, en s'abandonnant, que ce ne serait pas digne d'un homme, digne de ceux qui, avant lui, ont lutté jusqu'au bout contre l'Alpe homicide... Ni lui ni son père n'auront Helen. Car Philippe a senti, dans ces heures d'angoisse, que son fils lui était plus cher que son jeune amour.

Et Helen? Elle ne renonce point. Je crois qu'elle espère renouveler

son assaut. Peut-être M. Bordeaux donnera-t-il une suite à *Sous les pins aroles*? On la lirait avec la même curiosité, le même plaisir, la même émotion.

*
* *

Dans un style pur, ferme, dépouillé, et que n'ont point contaminé les modes récentes, M. Prévost conte ce qui lui est arrivé au cours de sa *Dix-huitième année*. C'était en 1918-1919. Fin de guerre, armistice, victoire... Dernières illusions ; premiers déboires. Les adolescents ont senti cela très vivement. Et puis M. Prévost a préparé Normale ; il y a été reçu. En même temps, il aimait une femme ; et même deux... Il fréquentait de jeunes révolutionnaires. Il « manifestait »... Il se faisait arrêter. Il comparaissait devant le juge d'instruction. A la fin, il commença de voir clair. Déceptions légères. Le marxisme ne lui apparaît plus comme la vérité unique... Mais sa conversion est plus sentimentale qu'intellectuelle. Et c'est le redressement de cette jeune intelligence qui nous passionnerait...

Tel quel, le récit est un peu sommaire. Surface, non profondeur. D'Alain, dont il fut l'élève, M. Prévost pouvait laisser un portrait complet, une image que les historiens de la philosophie auraient consultée plus tard. Il se contente d'une silhouette. Nous espérions mieux. Ainsi du reste... De sorte que l'on se demande si les opinions politiques, littéraires, également fragiles et capricieuses, de M. Prévost méritaient de nous être confiées... Le dépôt n'a pas une valeur extraordinaire.

Robert Kemp.

LES SCIENCES

LES ÉTOILES MULTIPLES

Dans cette fourmilière de diamants qui garnissent le velours sombre du ciel, parmi cette multitude d'étoiles dont une bonne vue peut, sans le secours d'une lunette, apercevoir et dénombrer environ un peu plus de 7 000 et dont le nombre total atteint au moins deux milliards, il en est qui, par les particularités qu'elles présentent, offrent un intérêt tout spécial : ce sont les astres que l'on appelle les *étoiles doubles* et les *étoiles multiples*.

Un certain nombre d'étoiles, en effet, observées avec une lunette suffisamment puissante, et qui, à l'œil nu, se présentent sous l'aspect d'un point lumineux unique, se montrent, dans le champ de l'instrument, formées de *deux* points brillants bien distincts, nettement séparés l'un de l'autre. Par exemple, dans la constellation, si connue et si facile à reconnaître, de la *Grande Ourse*, et qui a la forme d'un cerf-volant classique dont trois étoiles formeraient la « queue », celle de ces étoiles, qui est au milieu de ladite queue, et que l'on appelle *Mizar*, est une étoile *double :* on voit, près du point lumineux principal qui la constitue, une petite « compagne » qu'un grossissement télescopique relativement faible, de cent fois par exemple, permet de discerner, de séparer nettement.

D'autres étoiles sont « triples » : par exemple *Zêta* de la constellation du *Cancer;* il y en a de quadruples, de quintuples, et même de sextuples, comme l'étoile *Thêta* de la majestueuse, de la splendide constellation d'*Orion*. Les astronomes ont pu cataloguer des milliers

d'étoiles doubles. Mais remarquons tout de suite qu'il existe, parmi ces étoiles, deux catégories bien distinctes.

Les unes *paraissent* doubles, par une simple coïncidence des directions dans lesquelles on les aperçoit, alors qu'elles peuvent être, en réalité, distantes de plusieurs milliards de kilomètres : ce sont les étoiles *optiquement doubles;* mais celles de la seconde catégorie, qui sont les étoiles réellement *physiquement doubles,* sont, au contraire, formées d'un groupement de deux étoiles brillantes, rapprochées, et gravitant l'une autour de l'autre en vertu de la loi de l'attraction universelle, de cette « lime » taillée par le génie de Newton et que la dent d'Einstein n'a pu entamer. C'est ainsi que *Sirius,* l'étoile la plus brillante du ciel boréal, n'est pas seule : elle a un « compagnon ».

Depuis longtemps, déjà, on avait pu constater que le mouvement de déplacement individuel dont cette étoile est affectée n'était pas uniforme et présentait des irrégularités. En 1850, l'astronome Peters pensa que ces irrégularités étaient dues à l'action perturbatrice d'un astre voisin de l'étoile, et *calcula* (comme le fit Le Verrier pour la découverte de la planète *Neptune*) l'orbite que *devait* avoir cet astre perturbateur. Le « compagnon de Sirius », qui est une étoile de huitième grandeur, fut aperçu pour la première fois en 1862 : à partir de ce moment, l'examen régulier de ses positions permit de constater qu'il avait, effectivement, l'orbite prévue par le calcul. La durée de sa révolution autour de l'étoile-mère est de trente-six années.

Dans ces systèmes physiquement, réellement doubles, chacun des éléments est un « soleil », à cause même de son éclat : il en résulte que chacun des deux astres composants est, sans doute, entouré d'un cortège de planètes, pourvues elles-mêmes, très probablement, de satellites. Mais étant donnée la distance qui nous en sépare, nous ne pouvons distinguer, ni ces planètes lointaines, ni, surtout, les « lunes » qui tournent autour d'elles : la distance qui nous sépare de *Sirius* est de plus de 80 000 *milliards de kilomètres*, et la distance entre l'étoile et son « compagnon » dépasse *cinq milliards de kilomètres.*

*
* *

L'examen, l'étude attentive de la voûte céleste nous montre une répartition très inégale des étoiles. Alors que celles-ci sont clairsemées dans certaines régions du ciel, elles fourmillent dans d'autres ; et même, en certains points, elles sont tellement agglomérées qu'elles produisent sur l'œil l'impression d'un astre unique que l'on appelle, alors, un *amas* : par exemple l'amas d'*Hercule*, et l'amas si remar-

quable de la constellation du *Toucan*, que l'on ne peut observer que dans l'hémisphère Sud.

Ces amas dont quelques-uns sont visibles à l'œil nu, présentent l'aspect d'une tache laiteuse sur le fond sombre du firmament, et il faut le secours de puissantes lunettes pour les décomposer en leurs étoiles élémentaires, ou, comme disent les astronomes, pour les « résoudre ». Certains d'entre eux, celui d'*Hercule*, par exemple, comprennent plus de 50 000 étoiles !

Mais le plus remarquable, le plus grandiose des amas stellaires que l'on puisse observer dans le ciel est la *Voie Lactée* que l'on appelle, dans la terminologie astronomique, la *Galaxie*.

La Voie Lactée est un immense ruban, d'aspect laiteux (d'où lui vient son nom) et qui fait le tour entier du ciel. Les anciens l'avaient déjà qualifié de ce nom, et Cicéron, dans le « Songe de Scipion » en parle en ces termes : « *...Quem vos, sicut à Græcis accepitis, orbem lacteum nuncupatis.* »

On peut la comparer au cours d'une fleuve qui serait coupé d'îles déterminant des embranchements, et dont la largeur serait très variable aux divers points de son lit. Nos paysans la nomment le *Chemin de Saint-Jacques*. Quand on braque une lunette ou un télescope d'un grossissement de deux cent cinquante à trois cents fois sur un des points de cette Galaxie, on y voit une multitude, en quelque sorte « grouillante », d'étoiles distinctes et groupées d'une façon très irrégulière et quelque peu fantaisiste en apparence. Il y a donc, dans cet amas stellaire prodigieux, une quantité colossale d'astres, séparés peut-être les uns des autres par des distances de plusieurs *années-lumière* (1). Le nombre de ces étoiles, déduit des observations et des calculs, atteint *deux milliards :* il y a donc, dans le ciel, un peu plus d'une étoile pour chaque habitant de la Terre. Et remarquons que notre Soleil n'est qu'une simple étoile de la Voie Lactée, et pas même une des plus grosses !

En partant des résultats fournis par les méthodes les plus nouvelles et les plus sûres réalisées par les astronomes pour mesurer les distances des étoiles, on est arrivé à cette conclusion que la Galaxie est un immense amas, en forme d'anneau plat, et dont le diamètre extrême doit être de *deux cent mille années-lumière.*

Mais notre Galaxie est-elle la seule qui existe dans l'Infini de l'Espace? le ciel ne renferme-t-il pas d'autres « Voies lactées » dans ses

(1) Une *année-lumière* est l'espace que peut parcourir, en un an, la lumière qui chemine à raison de *trois cent mille kilomètres par seconde.* L'année-lumière vaut *9 460 milliards de kilomètres.*

profondeurs insondables? Jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, on n'en savait rien. Lord Ross, le premier, avec son puissant télescope, découvrit et put dessiner la forme spirale de la nébuleuse des *Chiens de chasse :* un scepticisme profond accueillit ces dessins que l'on qualifia d'imaginatifs. Mais ce n'est que depuis une trentaine d'années, c'est-à-dire depuis l'ère des grands télescopes, que l'on a pu, avec le concours de ce témoin irréfutable qu'est la photographie employée avec des poses de plusieurs heures, arriver à découvrir un nombre considérable de ces *nébuleuses spirales* dont on connaît, aujourd'hui, à peu près ***un million.***

Chacune de ces nébuleuses spirales comprend, vers son centre, un *noyau* régulièrement atténué du milieu vers les bords. Et de ce noyau s'échappent, comme deux tentacules, *deux bras* qui tournent en spirale autour du noyau, en s'éloignant de lui pour aller s'évanouir dans l'espace environnant. Sur chacun de ces bras sont des parties accessoires, comme seraient les barbes d'une plume par rapport à son tuyau ; mais ce ne sont que des « sous-branches », si l'on peut ainsi dire : jamais il n'y a plus de deux bras dans une nébuleuse spirale.

A la distance où elles sont, on n'a pas pu, naturellement, les *résoudre* en étoiles élémentaires ; mais le spectroscope, cet infaillible analyseur de la structure des astres, nous a montré que le « spectre » de leur lumière décomposée par le prisme était celui des corps incandescents, comme celui des étoiles de la Voie Lactée.

Nous sommes donc amenés à envisager chacune de ces « spirales » comme une Voie Lactée isolée, comme une Galaxie ayant son individualité propre au milieu de toutes ses semblables. Les branches des spirales doivent, ainsi, être composées d'étoiles, dont le nombre est parsemé d'amas et de « nuages » nébuleux.

Mais on ne peut s'empêcher de remarquer que c'est justement là que nous retrouvons la forme générale et la constitution de notre Galaxie, dans laquelle un astronome hollandais, Kapteyn, a reconnu et prouvé l'existence de deux *courants d'étoiles* se mouvant en sens inverse l'un de l'autre, et correspondant précisément aux deux branches divergentes que l'on observe autour de chaque nébuleuse spirale.

En partant de cette idée, un mathématicien français qui se montre le continuateur de Laplace, M. Émile Belot, ancien élève de l'École polytechnique et directeur des manufactures de l'État, après avoir construit une théorie cosmogonique nouvelle et qui ne semble pas prêter le flanc à la critique, a réussi à tracer un *schéma* de la *Voie Lactée*, telle que la verrait, du lointain de l'Espace, un observateur

d'un autre Univers. Et ce schéma se trouve identique à l'admirable photographie de la spirale des *Chiens de chasse* obtenue à l'observatoire du Mont-Wilson après une pose de 10 *heures* 45 *minutes*.

Les dimensions de ces spirales sont énormes : celle d'*Andromède*, la plus voisine de nous et qui est visible à l'œil nu, comporte un diamètre de 2 000 années-lumière pour le noyau et de 20 000 années-lumière pour l'ensemble du système. Et quant à leur distance à la Terre, elle dépasse certainement, et de beaucoup, le chiffre de 200 000 années-lumière : d'après l'évaluation de leur diamètre apparent, il y en a qui sont éloignées de nous de plusieurs millions d'années-lumière.

* * *

Voilà donc où nous a conduits l'étude des étoiles multiples : à connaître, dans l'Espace, plus d'un million de nébuleuses spirales dont chacune est une Voie Lactée analogue à la nôtre, un *Univers-île*, pour employer un mot qui a fait fortune, et contient sans doute, comme la nôtre, deux milliards d'étoiles, c'est-à-dire de soleils avec leurs planètes et les satellites de celles-ci. La lumière met des centaines de milliers d'années à franchir l'intervalle qui les divise : quand nous recevons le rayon lumineux qui nous montre l'existence de l'une d'elles, ce rayon en est parti, peut-être un million d'années auparavant, et cet « Univers » d'où il est parti a peut-être subi, pendant cet intervalle de temps, une transformation complète, qui en aura fait un monde complètement différent.

Et, après ce million de « spirales-Univers », nous avons découvert celle-là grâce au télescope dont le miroir avait 2 m. 50 de diamètre : avec un télescope quatre fois plus grand, dont le miroir recevrait seize fois plus de lumière, les photographies célestes nous montreraient un nombre seize fois plus grand de ces « Univers-îles ». On travaille, en Amérique, à la réalisation d'un tel instrument ; mais quand nous l'aurons, nous donnera-t-il la clef du Mystère de l'Infini? Il ne fera que reculer les limites du cercle qui borne notre vue, qui arrête l'effort incessant de notre science toujours en progrès ! Et cependant, l'homme cherchera sans cesse à aller « plus loin dans le loin » : la curiosité de son cerveau est insatiable et son intelligence ne se montrera jamais satisfaite.

Et il est heureux qu'il en soit ainsi ; sans cela, à quoi lui servirait d'avoir un cerveau et de penser?

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PIERRE COT

M. Pierre Cot est un jeune homme de figure énergique et nette, le regard abrité derrière d'impressionnantes lunettes d'écaille, dont la gravité contraste avec sa juvénilité charmante. C'est ce qu'on est convenu d'appeler un astre qui se lève. Il est à la mode de louer M. Pierre Cot, car il y a une mode des hommes politiques comme il y a une mode des restaurants et des cravates. Quiconque n'admire pas M. Pierre Cot n'est pas au courant des choses et fait l'effet d'un provincial. Bien plus, il faut non seulement admirer M. Pierre Cot, mais, quand il est arrivé à la Chambre au mois de juin 1924, il était bon de savoir qu'il allait falloir l'admirer. Je ne dis point d'ailleurs que je n'admire pas M. Pierre Cot, et qu'il ne convienne pas de l'admirer, mais j'aimerais mieux l'admirer librement que de l'admirer sur commande.

Disons tout de suite qui est M. Pierre Cot. Il est avocat à la Cour d'appel, où il fut un brillant secrétaire de la Conférence, et il est député radical-socialiste de Chambéry. Il ne s'imposait pas, à la vérité, que M. Pierre Cot fût député de Chambéry, ni même qu'il fût radical-socialiste. Les deux événements n'ont pour cause que son ambition, ambition légitime d'ailleurs, et M. Pierre Cot est ambitieux, ce qui est, nous le croyons, la caractéristique de sa personnalité. M. Pierre Cot n'est point Savoyard. Lorsqu'il fut, en 1924, candidat du Bloc national dans les Hautes-Alpes, avec MM. Caillat et Maurice Petsche, il s'était découvert opportunément un ancêtre assez proche, d'origine briançonnaise, et ceci, à tout prendre, le situait suffisamment dans la

région alpine pour qu'il ne fît pas tout à fait figure d'étranger et que le Petit Dauphinois, *tout bien pesé, le reconnût pour un des siens. On nous assure que M. Pierre Cot n'est pas plus radical-socialiste que Savoyard. Il a été du Bloc national et toute erreur est pardonnable. Et puisqu'il voulait être député, puisqu'il est ambitieux, il était normal qu'il choisît l'étiquette politique qui pouvait le plus utilement servir son ambition. Il a choisi l'étiquette radicale-socialiste, et l'intérêt du problème est justement de se demander pourquoi il a choisi cette étiquette et s'il ne s'est pas trompé.*

Les esprits superficiels pourront s'étonner qu'après avoir été président de « Jeunesses Catholiques », il ait cru rajeunir sa foi devant l'autel valoisien. Nous savions bien que le parti radical était peuplé de bonapartistes d'origine qui, à tout prendre, sont des jacobins, mais nous ne savions point que les Jeunesses Catholiques préparassent aussi des recrues. Or, précisément, M. Pierre Cot, lui, néophyte de la rue de Valois, s'est trouvé côte à côte, sous la blanche robe de candidat et devant que de prononcer ses vœux, avec un autre ex-président de Jeunesses Catholiques, pareillement jeune député et pareillement valoisien, qui est M. André Marie et que la Seine-Inférieure, où l'on n'est pas plus sot qu'en Savoie, ni moins soucieux du vrai mérite, a député dans les mêmes temps vers les destinées parlementaires.

Tous les radicaux-socialistes ne sont donc pas de vieille tradition et de vieille origine maçonnique et jacobine, endoctrinés dès l'enfance par le Café du Commerce, fils intellectuels de cette petite bourgeoisie moyenne, individualiste, envieuse et médiocre, ou de cette République des professeurs, *dont M. Albert Thibaudet nous a si clairement et si précisément défini la raison d'être et la psychologie. Qu'ils soient issus des Jeunesses Catholiques comme M. Pierre Cot ou M. André Marie; qu'ils aient hésité avant de se fixer à l'extrême gauche, qu'ils aient pu être entraînés dans leur jeunesse vers des formations plus modérées, comme M. Montigny ou M. François de Tessan; qu'ils soient sans aucun passé politique, comme M. Bergery, tous ces jeunes hommes, qui sont les recrues les plus précieuses et les plus vivantes de la rue de Valois, qui y déterminent d'ailleurs une sourde agitation, qui s'efforcent d'en secouer la torpeur et d'en rajeunir les disciplines poussiéreuses, ont dû vaincre certainement bien des répugnances instinctives avant de s'agréger ainsi et de choisir définitivement leur voie. Il n'était pas très séduisant au premier abord, pour des hommes cultivés, d'esprit critique, pleins d'activité, de se fixer dans la compagnie de pontifes un peu solennels et de braver la réputation d'un parti qui passe à juste titre, et c'est le moins qu'on puisse dire, pour un peu attardé dans son idéal et pas très noble dans sa démagogie. Je ne m'ar-*

rêterai pas à l'objection que ceux qui sont des catholiques d'origine ont dû, par surcroît, rompre brusquement avec des amitiés anciennes et des croyances qui leur furent sans doute longtemps précieuses et consolantes : je dois dire d'ailleurs que les jeunes hommes dont je parle affirment qu'ils ont rompu nettement avec l'anticléricalisme d'antan et « vomi ce mets saumâtre », comme disait Laurent Tailhade.

S'ils sont entrés dans le parti radical-socialiste, malgré les objections qui se présentent invinciblement à leur esprit, c'est qu'ils ont compris que l'homme isolé, quelle que fût sa valeur, était d'avance un vaincu, et qu'il leur fallait d'abord s'attacher à une puissante organisation pour profiter de sa force, de sa propagande et de sa solidarité. Sur la table rase, libres de leur choix, décidés à ne tenir compte que des avantages précis, comme un joueur de sang-froid, qui rassemble ses cartes et n'a plus d'autre objectif que de tirer le meilleur parti de son jeu, ils sont partis de cette idée que les partis de gauche étaient, en France, les seuls où l'on ne fût pas dès l'abord en contradiction avec le sentiment moyen de la masse et que c'était là qu'il fallait se situer pour pouvoir organiser et, plus tard, diriger la manœuvre.

Cet état d'esprit caractérise bien les générations d'après guerre, durement réalistes, sevrées de scrupules, avides de réalisations immédiates. Je ne dirai pas que cet état d'esprit, assez général, trahit une certaine bassesse morale : il croit se racheter, du moins en apparence, par une certaine allure et la conscience que tout est permis aux valeurs individuelles, dont le seul devoir est de s'affirmer avec le maximum de moyens. Il n'est pas sans intérêt, d'ailleurs, de noter que l'origine catholique de plusieurs des hommes dont je parle a marqué leur caractère et déterminé, plus curieusement qu'ils ne le croient peut-être, leur évolution. Il reste chez eux, en dépit de leur volonté quelque peu puérile de ne tenir compte que des faits et d'être de purs réalistes, une certaine noblesse innée de sentiments et un idéalisme, dont ils ne veulent pas convenir peut-être quand ils sont vis-à-vis d'eux-mêmes, mais qui existe, et la preuve qu'il existe, c'est qu'ils l'exploitent et qu'ils en profitent.

Il reste à savoir si le parti radical-socialiste, qui s'enorgueillit de ces recrues, y a plus gagné que perdu. Si ces jeunes hommes lui ont donné leur nom, leur activité et leur prestige, c'est pour le secouer brutalement et le transformer. Le malaise politique où les combinaisons faciles d'antan rencontrent des résistances si déconcertantes pour les vieux manœuvriers n'a pas d'autre cause. Le parti radical-socialiste, impuissant à remettre à l'ordre du jour sa vieille rengaine anticléricale, était presque fatalement condamné à disparaître. Il peut revivre par l'effort des jeunes, qui n'est point négligeable et qui même

doit vaincre. Et la preuve c'est que Daladier, qui est un jeune aussi mais d'une autre origine et d'une autre formation, s'est mis à leur tête et représente leurs tendances. Mais si le parti radical-socialiste se sauve, grâce aux jeunes, qu'ils soient parlementaires comme ceux que j'ai dit, ou en dehors du Parlement, comme Pfeiffer ou Roche, c'est comme parti d'extrême gauche, résolument coupé des vieux partis de conservation et indissolublement lié désormais au parti socialiste réformiste pour l'action électorale et, par voie de conséquence, pour l'action parlementaire et politique.

Nous voici loin de M. Pierre Cot. Mais on comprend bien que si nous consacrons cette étude à M. Pierre Cot, c'est parce que nous le prenons comme représentant d'une tendance qui vaut la peine d'être étudiée, et qu'il fallait bien d'abord examiner et définir cette tendance.

M. Pierre Cot et M. André Marie n'ont pas tardé à intervenir au Parlement avec sensation et tous deux ont choisi leur heure et l'ont bien choisie. M. André Marie, qui est Normand, avait machiné contre le cabinet Poincaré une attaque qui devait réussir parce que son auteur ne l'avait point poussée à la légère et qu'il ne s'était aventuré qu'avec la certitude du maximum de circonstances favorables. Il faillit être le vainqueur du cabinet Poincaré et le vengeur de son parti. M. Pierre Cot, lui, n'a même pas accepté le hasard d'une bataille politique. Lorsqu'il a battu Deschanel, dans la 2e circonscription de Chambéry, il n'a point heurté le sentiment catholique demeuré souvent si profond dans les mœurs démocratiques de Savoie. Aux prises avec les articles 70-71 et la discipline de son parti, il assure que, s'il veut refuser à ses ministres le bénéfice de ces articles, c'est pour les mieux protéger, et qu'il faut tenter la question dans son ensemble, mais plus tard. Pour l'instant, M. Cot a rapporté le pacte Kellogg, et c'est à ce titre d'ailleurs qu'il s'est placé comme vedette dans l'actualité. Peut-être sait-on qu'il ne lui était guère possible d'attaquer de front le président du Conseil. Il n'est pas mauvais pour un réaliste d'avoir le sens de la mesure, du tact et des convenances. Mais, tous comptes faits, et son intérêt même n'eût-il pas été en jeu, le rapport du pacte Kellogg lui donnait une excellente position. Il a parlé comme parlent les jeunes de sa taille, brièvement, sans fleurs de rhétorique, sans artifice théâtral. Cette manière d'éloquence est, elle aussi, tout un programme. Pour le fond, il s'est étroitement intégré à cette mystique pacifiste de gauche, dont les résultats sont incertains, et qui durera bien, juge-t-il, autant que lui; en tous cas, assez longtemps pour qu'il ait, le cas échéant, celui d'évoluer autrement.

***

Le Théâtre.

Il existait, à Paris, un théâtre singulier : le théâtre du Grand-Guignol. Une des thèses favorites du romantisme, et en particulier d'Hugo, voulait que le rire et les larmes fussent confondus dans l'œuvre d'art sous prétexte qu'ils sont voisins dans la vie. Par une évolution digne de remarque, le Grand-Guignol séparait avec violence les émotions qu'Hugo voulait confondre. Après quoi il les juxtaposait. Le tragique et le comique coexistaient au Grand-Guignol, mais dans des ouvrages séparés et alternés. Suite non moins remarquable de cette même évolution, le tragique et le comique allaient l'un et l'autre à leur forme la plus basse, l'horreur physique et la grosse farce. Conséquence inattendue du romantisme, que personne n'a relevée et qui n'est pas moins certaine. Les horrifiques trucidations du Grand-Guignol viennent des cercueils de *Lucrèce Borgia*, comme les farces viennent des fous à calembours.

Or, le théâtre du Grand-Guignol fait depuis trente ans de si heureuses affaires qu'on vient de le dédoubler. On a ouvert, dans le même quartier, un théâtre battant neuf, le théâtre Saint-Georges, qu'on a pu baptiser le théâtre du Plus-Grand-Guignol. Même formule, mêmes pièces, mêmes auteurs. On retrouve M. de Lorde pour l'épouvante et M. Duvernois pour le rire. Dans les générations suivantes, M. Zimmer s'essaie dans l'épouvante et M. Romains dans le rire. Mais, à vrai dire, ces deux derniers eussent pu permuter, M. Zimmer étant un auteur comique et M. Romains un universitaire très intelligent qui peut aborder tous les genres.

Il ne faut pas laisser passer une occasion de répéter que le tragique obtenu par des moyens physiques est un des plus bas et des plus malsains de tous les genres. Le spectateur ou la spectatrice qui ont besoin de ce genre d'émotion sont à plaindre, et l'auteur qui combine pour eux ces moyens n'est pas à féliciter. Voici M. Zimmer qui nous montre un cadavre. Une jeune fille s'est prêtée à l'expérience d'un médecin qui l'a enterrée vive. Elle est aimée par le fils du médecin, qui fait à son père une scène si violente que celui-ci tombe paralysé, emportant son secret. On réussit pourtant à retrouver le corps, le médecin entreprend de le ramener à la vie sous les yeux du spectateur ; à ce moment, le père tente un suprême effort et tombe foudroyé. Le fils doit choisir : laisser mourir ou son père ou la femme qu'il aime. M. Zimmer est trop intelligent pour prendre au sérieux des effets pareils. Il s'est diverti une fois, mais il a mieux à faire.

La petite comédie de M. Romains, *le Déjeuner marocain*, a le tort de caricaturiser les Marocains, qui ne sont pas si sots, et elle est dans la manière artificielle et pincée qui est celle de cet écrivain plus

ingénieux qu'inspiré. Mais il est, lui aussi, fort intelligent, et il sait obtenir un comique qui ne manque ni de saveur ni d'action.

Quant à M. Duvernois, on sait du reste qu'il est spécialiste des scènes de comique observé à ras de terre, avec un arrière-goût de pitié et de tristesse. Sous le titre d'*Harmonie*, il montre un vieux ménage bourgeois où un mari faible se laisse tyranniser par une mégère. C'est risible et navrant comme la réalité.

*
* *

Le théâtre Antoine avait eu depuis le début de la saison la main malheureuse. Tour à tour, les ouvrages de M. Marchand, de M. Deval et de M. Guiraud n'avaient point réussi. Une quatrième tentative combine une pièce gaie avec une pièce dramatique, ainsi qu'au Grand-Guignol. La pièce gaie est une farce, comme au Grand-Guignol ; mais elle est d'un maître, le maître du genre à la période contemporaine, Georges Feydeau. De quoi est faite cette étonnante force comique? D'éléments contraires qui se rencontrent et s'accordent. Une cascade d'événements insensés qu'enchaîne une logique fatale, un ample cours de caricatures qui outrent jusqu'au ridicule les faiblesses des hommes, une précision qui ordonne l'imprévu, une raison de l'absurde.

L'autre pièce est aussi différente qu'on peut le rêver du genre en honneur au Grand-Guignol : à l'inverse, *l'Exaltation*, de M. Édouard Schneider, ne fait appel qu'à un conflit de sentiments dépouillé jusqu'à la sécheresse et dénudé jusqu'à la grisaille.

Il s'agit d'une femme qui a quitté mari et enfant pour suivre un amant, et qui, quand celui-ci est mort et qu'elle veut revoir sa fille, trouve celle-ci au couvent. Les deux femmes s'affrontent à l'acte central, et la fille dresse l'amour divin en face du fragile amour charnel. L'auteur a cru ce conflit très pathétique, mais il est surtout verbal. La mère et la fille sont bien, comme le dit le titre de la pièce, des exaltées, et la mère s'exalte au nom d'un droit théorique et d'un souvenir. Ce sont deux exposés, deux points de vue qui se heurtent, et non pas deux êtres happés par une action. On ne sait ce qu'un grand poète eût tiré de là ; M. Schneider en a tiré une pièce honorable.

*
* *

M. Géraldy, dont on déplore la sécheresse quand il se guinde aux grands sujets pour la Comédie-Française, avait jusqu'ici réussi de la façon la plus heureuse quand il avait écrit des comédies légères en collaboration avec M. Spitzer. Cette fois, les deux auteurs ont moins bien réussi, et presque toute leur pièce est manquée, sauf un acte.

Elle a pour titre *l'Homme de joie*, et pour personnage central un type assez extraordinaire : un garçon riche, désœuvré et irrésistible.

Toutes les femmes courent après lui, et il se laisse faire, gai, spirituel, charmant, insoucieux : une nature de fille publique chez un garçon. Après tout, on pouvait peindre ce type tout aussi bien qu'un autre, mais l'action dans laquelle il est engagé s'épuise tout de suite. Une Mme Jolivet, qu'il a courtisée en vain, la seule femme peut-être qu'il ait courtisée en vain, lui demande un service extraordinaire : son mari la trompe avec une actrice, alors, pour récupérer l'infidèle, elle dit au séducteur : « Pour m'être agréable, puisque vous êtes irrésistible, conquérez l'actrice. » Un peu surpris, il s'attelle à la tâche et réussit, au prix d'une péripétie bien imaginée, qui amène le seul acte réussi, le deuxième. Mme Jolivet trouve ce résultat si admirable qu'elle tombe à son tour dans les bras de l'homme de joie ; et c'est celui-ci qui, après avoir ramené le mari à la femme, restitue la femme au mari, se rendant compte qu'il n'est pas assez sérieux pour cette bourgeoisie honnête, comme une fille rend au devoir un jouvenceau, par bonté d'âme et sentimentalité.

Les deux derniers actes manquent de consistance, de mouvement, de gaieté. Les personnages semblent s'agiter dans le vide. On dirait un vaudeville dont le ressort est détendu. La pièce n'est sauvée que par le jeu de M. Berry, sorte d'improvisateur à l'italienne, acteur admirable quand il s'agit de rendre ces personnages interlopes.

*
* *

Au théâtre Fémina, la pièce de M. Lang a, comme il fallait s'y attendre, tôt disparu de l'affiche. Celle qui l'a remplacée en reproduit la péripétie principale : il s'agit encore, dans *Trio*, d'amoureux qui imaginent un mariage blanc pour tourner un obstacle, et au bout de quelque temps, le mariage n'est pas blanc du tout. Mais cette fois, la jeune femme ne veut rien laisser perdre : elle se partage entre le mari et l'amant.

M. Paul Reboux avait traité dans un roman cette situation scabreuse avec un doigté dont n'a malheureusement pas fait preuve l'adaptateur. Si bien, ou plutôt si mal, que ce fâcheux *Trio* ne peut qu'être signalé au nombre des ouvrages qui risquent de faire juger inexactement les mœurs françaises.

Lucien Dubech.

CORRESPONDANCE

Après la publication de mon article sur *l'État moral de l'Alsace*, paru ici le 1er février dernier, M. le directeur des chemins de fer d'Alsace et de Lorraine a adressé à *la Revue universelle* une lettre protestant contre certains termes de cet article. Il écrit notamment qu'il est « matériellement inexact que les Alsaciens aient jamais été propriétaires de leurs chemins de fer et qu'ils l'aient payé de leurs deniers, et que les versements annuels effectués par le réseau au fonds commun aient le caractère d'un tribut imposé à l'Alsace ».

Je ne fais aucune difficulté pour lui donner entière satisfaction sur le premier point et pour l'assurer que je n'ai jamais prétendu dire que l'ancien Reichsland fût propriétaire de son réseau ou que, depuis la paix, la « France » n'en soit pas propriétaire. C'est même là-dessus que porte tout le débat. C'est là que gisait l'injustice faite au Reichsland autrefois par le Reich ; c'est en cela que consistent encore l'injustice renouvelée de nos jours et la faute politique commise par la République envers nos deux provinces. Sur le fait *matériel* je suis donc d'accord avec M. le directeur des chemins de fer A.-L. Nous ne différons que sur l'interprétation qu'il est *politique* de leur donner.

Reste le point du « tribut » annuel auquel j'ai comparé le versement des bénéfices du réseau au fonds commun des chemins de fer français. Je n'ai fait que mentionner ce point dans mon article de *la Revue universelle*, l'ayant traité déjà dans plusieurs autres publications. M. le directeur des chemins de fer A.-L. ne peut, ès qualités, parler autrement qu'il ne fait ni envisager cette question autrement que sous l'angle strictement juridique des textes légaux, et ici, de nouveau, je me ferai un plaisir de concéder à ce haut fonctionnaire que, dans la sphère irréaliste du jurisme, il a des textes (sinon tous les chiffres) pour lui. Mais nous, simples citoyens, Français de chair et de sang, nous devons aborder la question sous l'angle politique c'est-à-dire en fonction de la vie, de ses possibilités et de nos devoirs. S'il faut ensuite changer des textes, qu'on les change ; je n'ai pas demandé autre chose dans l'article mis en cause.

L'injustice et la faute politique que constitue le versement des bénéfices annuels de notre réseau au fonds commun demeurent donc entières à mes yeux. Si on le désire et qu'on m'en donne le moyen, je suis disposé à le prouver tout au long, et en le faisant, je ne croirai pas encourager les autonomistes, comme le craint M. le directeur des chemins de fer A.-L. ; ils n'ont pas besoin de mes bonnes raisons pour étayer leur mauvaise cause. Mais le fait de se trouver, sur certains sujets, du même avis que des adversaires politiques, ne me paraît pas un motif suffisant pour en changer aussitôt.

A.-Eugène Kuhlmann.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Au comité des experts. — *Le Comité des experts, chargé de régler définitivement le montant de la dette allemande, poursuit ses travaux en silence.*

Un projet serait adopté, sur lequel on se serait mis d'accord. Il ne resterait plus qu'à arrêter le chiffre de la dette des réparations. Mais, sur ce point, l'offre des Allemands et la demande des Alliés seraient séparées encore par un milliard et demi de marks-or environ.

France. — *Débat sur la réforme judiciaire, à la Chambre des députés. Le ministère n'obtient que six voix de majorité* (19 *février*).

— *Mouvement préfectoral. M. Renard, directeur de la Sûreté, est nommé préfet de la Seine en remplacement de M. Bouju* (19 *février*).

— *La Chambre décide de rétablir tous les tribunaux qui, au cours des années* 1923-1924-1925, *auront jugé plus de* 200 *affaires civiles, correctionnelles ou commerciales. En un mot, la plupart de ceux qui avaient été supprimés lors de la réforme de* 1926 (21 *février*).

— *M. Bourdeaux, républicain, est élu sénateur de la Somme en remplacement de M. Klotz; M. Jean Bosc, radical-socialiste, est élu sénateur du Gard en remplacement de M. Crémieux, de même nuance. M. Georges Bonnet, radical-socialiste, est élu député de Périgueux, en remplacement de M. Gadaud, radical* (24 *février*).

— *M. Poincaré dément les bruits de crise ministérielle qui circulaient depuis un certain temps. Il ne quittera le pouvoir, dit-il, que s'il est renversé par un vote* (28 *février*).

Allemagne. — *L'arrestation en Silésie polonaise de l'ancien député Ulitz, agitateur et organisateur de la désertion dans l'armée polonaise, sert de prétexte à une violente campagne de presse en Allemagne contre la Pologne* (15 *février*).

A Breslau, le radical-démocrate Lœbe, président du Reichstag, attaque la Pologne et feint de croire à la possibilité d'une agression polonaise en Prusse orientale et en Silésie (18 *février*).

— *La situation politique en Allemagne est toujours confuse. Le remaniement du cabinet prussien n'avance pas, devant l'attitude du Centre. « Nous sommes en pleine crise de parlementarisme, » déclare M. Stresemann au Reichstag, le* 26 *février.*

Hollande. — *Publication, par un journal d'Utrecht, d'une convention apocryphe franco-belge qui aurait été conclue en* 1920 *et dont les clauses secrètes seraient dangereuses pour la paix* (24 *février*).

Le 26 *février, les ministres des Pays-Bas à Paris et à Bruxelles font une démarche auprès des ministres des Affaires étrangères. Ceux-ci démentent l'information fantaisiste d'Utrecht.*

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XXXVI. — JANVIER-MARS 1929.

RENÉ BENJAMIN.....	*Les Augures de Genève*.....	641	24
CHARLES BENOIST..... de l'Institut.	*Cánovas del Castillo* I.....	1	19
—	— II.....	385	22
—	— III.....	549	23
GEORGES BERNANOS..	*La Joie* (roman) (fin).....	46	19
ADOLPHE BOSCHOT ...	*Théophile Gautier ou la tristesse d'un ancien « Jeune-France »*.....	513	23
PHILIPPE CHABANEIX.	*A l'Amour et à l'Amitié* (poèmes).....	82	19
IVAN CHMÉLOV	*Le Soleil de la Mort* (récit) ...	84	19
TRISTAN DERÊME.....	*Caprice* (poème).....	287	21
AUGUSTE DUPOUY....	*L'Affaire Kerguélen*.....	699	24
ROBERT D'HARCOURT.	*L'Éducation sentimentale de Gœthe.* I.....	265	21
—	— II.....	436	22
—	— III.....	570	23
—	— (fin).....	686	24
A.-EUGÈNE KUHLMANN.....	*L'État moral de l'Alsace*.....	257	21
PIERRE et ROBERT LOFFET.....	*Le Comte de Chambord et le Comte de Paris* (documents inédits).....	456	22
M. MARION..... de l'Institut.	*La liquidation du papier-monnaie révolutionnaire*.....	138	20
CHARLES MAURRAS....	*Sur le romantisme : lettre à R. de la Tailhède*.....	129	20

M. YERTA MÉLÉRA..	*Les Voyages d'Arthur Rimbaud* II.....	26	19
—	— (fin).....	176	20
RÉGIS MICHAUD.....	*L'Ame américaine*.....	536	23
QUATRELLES' L'ÉPINE.....	*Saint-Arnaud et la préparation du Coup d'État* (documents inédits) I.....	291	21
—	(fin).....	413	22
JEANNE RAUNAY.....	*Réflexions sur la musique*.....	203	20
PAUL SYLVÈRE.....	*La France et les difficultés tunisiennes*.....	666	24
H. DE VERE STACPOOLE.....	*Le Récif aux étoiles* (roman) I.	213	20
—	— — II.	326	21
—	— — III.	460	22
—	— — IV.	590	23
—	— — V.	718	24

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

SAINT-BRICE.....	*La Fin de l'armée Kellogg*.....	104	19
—	*Les Belles étrennes*.....	235	20
—	*L'Art d'être roi*.....	359	21
—	*Le Tunnel sous la Manche*.....	489	22
—	*La Question romaine*.....	615	23
—	*La Course à l'étoile*.....	741	24

LES LETTRES

ROBERT KEMP.....	Livres nouveaux : *Remarques de M. Lancelot; Sous les pins aroles; Dix-huitième année*.....	747	24
HENRI RAMBAUD.....	*Sur l'art de la biographie*.....	240	20
ANDRÉ ROUSSEAUX....	*Sur Alfred de Vigny*.....	110	19
—	*Le prix Moréas et ses lauréats*.....	365	21
—	*Boileau et nous*.....	495	22

LES BEAUX-ARTS

PIERRE DU COLOMBIER.	*Nicolas Poussin et sa correspondance*.....	115	19
ÉMILE HENRIOT.....	*Le Cinquantenaire de Daumier*.....	627	23

L'HISTOIRE

PAUL BALLAGUY.....	*A travers l'Histoire de France.* I.....	370	21
—	— II.....	500	22

Jean Héritier.....	*Une nouvelle Histoire du monde*.....	621	23
J. Samson.....	*La Prononciation du latin*.....	247	20

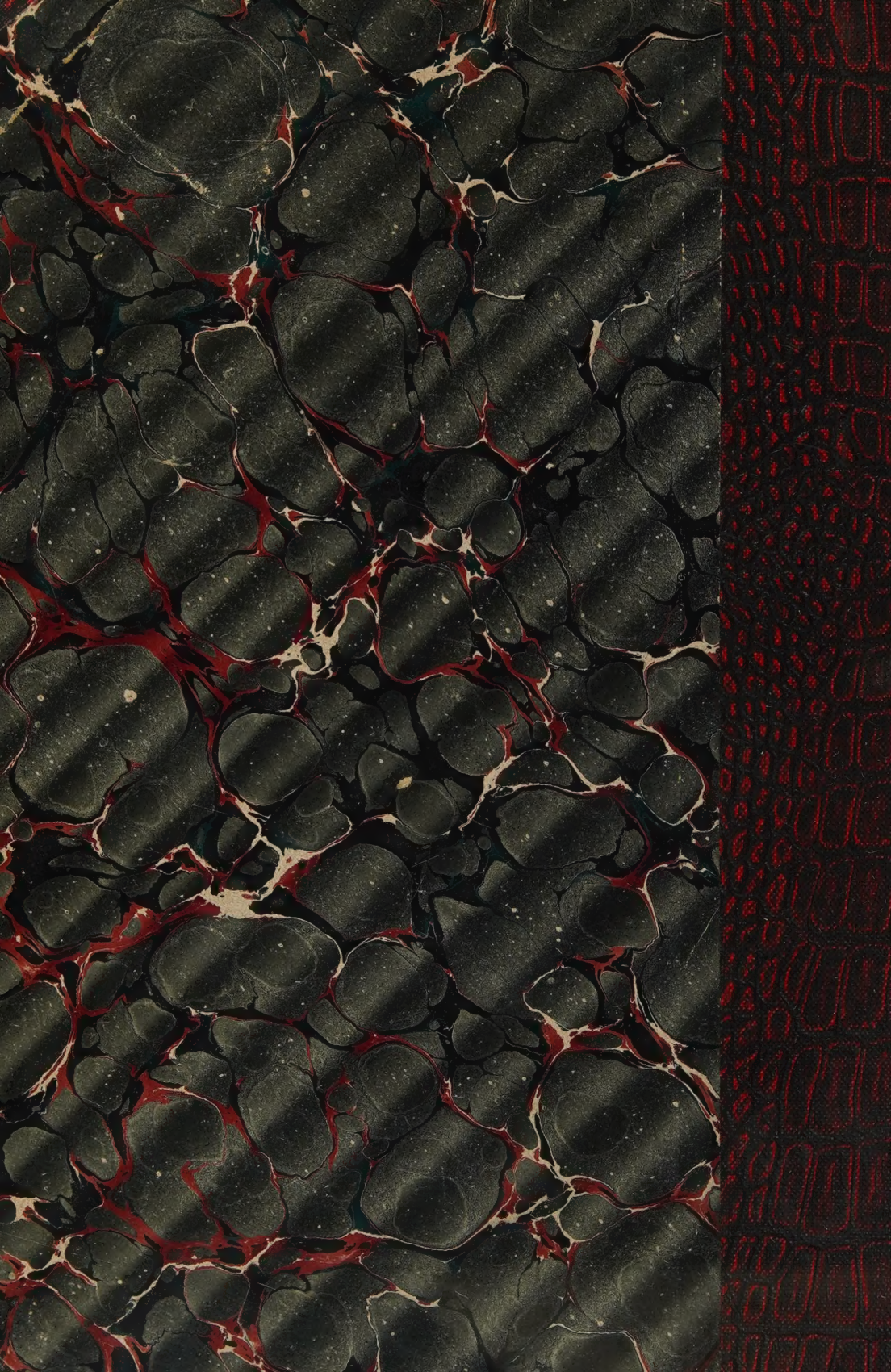
LES SCIENCES

Alphonse Berget....	*Les Étoiles multiples*.....	752	24

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

***.....	*M. Louis Nicolle*.....	120	19
—.....	*M. Gaston Girard*.....	250	20
—.....	*M. Aimé Berthod*.....	375	21
—.....	*M. Édouard Moncelle*.....	506	22
—.....	*M. Étienne Fougère*.....	630	23
—.....	*M. Pierre Cot*.....	757	24
André Cœuroy.....	*La Foire musicale*.....	638	23
Lucien Dubech.....	Le Théâtre : *M. Gantillon, M. Sarment*....	124	19
—	*Fin d'année*.....	253	20
—	*Moloch, le Retour de Jérusalem*.....	380	21
—	*La Quinzaine théâtrale*.....	509	22
—	*Suzanne*.....	634	23
—	*La Quinzaine théâtrale*.....	761	24
A.-E. Kuhlmann.....	*Correspondance*.....	764	24
Gaétan Sanvoisin.....	*La Grande pitié de nos bibliothèques*.....	378	21

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1929. 37762.

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 061 769